

WENZI
L'art du laissez-faire

INSTITUT COPPET
www.institutcoppet.org

Président. Mathieu LAINE. *Responsable éditions.* Benoît MALBRANQUE

L'Institut Coppet est une association loi 1901 dont la mission est de participer, par un travail pédagogique, éducatif, culturel et intellectuel, à la renaissance et à la réhabilitation de la tradition libérale française, et à la promotion des valeurs de liberté, de propriété, de responsabilité et de libre marché.

En quelques chiffres : 16^e année d'activité. — 280 livres parus [vendus à prix coûtant, et gratuits en numérique] — Plus de 3 000 textes disponibles en ligne. — 150 vidéos.

Réalisations notables : Œuvres complètes de G. de Molinari (24 volumes). — Petits classiques du libre-échange (6 livres). — Outils bibliographiques et archives inédites en ligne. — Documentaires vidéo dans les demeures historiques des auteurs libéraux français. — Écrits de Ludwig von Mises (17 titres).

WENZI
OU L'ART DU LAISSEZ FAIRE

文子

*Traduction et introduction
par Benoît Malbranke*

Institut Coppet
2026

Introduction

*L'idée de liberté dans la pensée chinoise classique*¹

La liberté a une définition, et non pas plusieurs. Elle s'exprime différemment selon les temps et les lieux, mais ce sont là des variations infinies autour d'un étalon fixe.

Que sont donc les différentes traditions de pensée qui font de la liberté leur mot d'ordre ? Si non seulement elles se rejoignent mais se répètent, ce sont des traductions locales, éphémères, se succédant sans interruption. Si au contraire elles diffèrent, n'est-ce pour autant qu'une affaire de plus ou de moins, d'avancées et de reculs ? Ne s'agit-il pas plutôt de différentes manières de s'approprier et de comprendre la liberté humaine ?

Cette dernière conclusion est celle qui s'impose de l'analyse textuelle des littératures libérales. Elle ne doit pas nous étonner, d'ailleurs : c'est, conformément au message libéral lui-même, une concurrence saine, un développement spontané, approprié aux différentes cultures, aux différents êtres.

Il n'est pas vrai que les penseurs français, anglosaxons, autrichiens, pris en masse, considèrent la liberté de la même manière. Ce n'est pas qu'ils donnent un sens différent au mot : c'est la justification qu'ils en donnent qui varie ; ce sont les motifs

¹ Résumé d'une conférence donnée devant le cercle Frédéric Bastiat, à Saint-Paul-lès-Dax, le 12 septembre 2026.

d'attachement qui sont particuliers. En général, en France, la liberté est conçue comme un droit moral universel. Elle découle en droite ligne de la propriété : propriété de soi, propriété des choses, propriété des terres. Pour les anglo-saxons, la liberté est plutôt une tradition qui fonctionne. Tel ou tel peuple a obtenu telle ou telle liberté, par concession de tel ou tel souverain ; et ces libertés permettent d'augmenter la production, en stimulant l'intérêt particulier. Dans la tradition autrichienne, enfin, la liberté est devenue une nécessité logique et cognitive : c'est la seule manière pour des êtres ignorants et aux désirs subjectifs de coexister sans détruire la société.

Or, les forces et les faiblesses de chaque tradition tiennent dans leurs prémisses philosophiques, morales et esthétiques. Ainsi, les économistes anglo-saxons et autrichiens ont été particulièrement clairs-voyants dans la défense d'une économie de marché désentravée, parce que tout leur système reposait sur la conviction que l'efficacité est le critère suprême. Les Français, en revanche, faisaient plus de cas du critère moral, de la justice. « Quant à moi », écrivait Frédéric Bastiat, « je ne puis séparer dans ma pensée l'idée de *liberté* de celle de *justice*. »¹ Leur échafaudage philosophique repose davantage sur le droit naturel, c'est-à-dire sur une liberté conçue comme inhérente à tout individu pensant et agissant. L'école autrichienne, elle, n'adopte pas la propriété privée comme un droit naturel, mais

¹ *Œuvres complètes*, t. VII, p. 140.

comme une méthode de gestion de la rareté ; et quand l'économie numérique se développe, elle est désarmée.

Aussi, l'Institut Coppel ne publie pas les ouvrages de ces différentes traditions pour faire de l'éclectisme, mais parce que des arguments différents se présentent, susceptibles de toucher et de convaincre certaines personnes, tout en en laissant d'autres indifférentes.

Évidemment, l'Occident n'est pas l'horizon du monde intellectuel. En Extrême-Orient, la Chine a donné naissance à une pensée libérale/libertarienne assez ancienne. Elle se présente d'emblée comme plus poétique, plus philosophique et plus anarchisante. Tâchons de préciser ici un peu sa nature.

Les deux grands courants de la pensée chinoise classique, ce sont évidemment d'un côté le confucianisme, de l'autre le taoïsme. On peut se représenter Confucius et ses disciples comme quelques-uns des philosophes de l'Antiquité ; comme chez Aristote, Cicéron ou Marc-Aurèle, il est question de réforme morale, de droiture, de juste milieu, d'exemple donné et de sagesse. Le taoïsme, lui, promeut le détachement du monde, la spontanéité : si l'on devait évoquer des figures occidentales qui s'en rapprochent, ce sont les noms d'Épicure, de Montaigne, qui viendraient à l'esprit.

L'un et l'autre de ces courants ont des enseignements économiques, qui sont curieux à étudier ; mais ni pour l'un, ni pour l'autre, la liberté n'est une pure technique.

La meilleure manière de gouverner le monde, pour les confucéens et pour les taoïstes, c'est de ne pas le gouverner. Le souverain laisse l'harmonie du monde se maintenir, sans la perturber ; alors les hommes vaquent aux métiers, les végétaux croissent, etc., sans qu'il soit nécessaire de signer des décrets. Moins il agit, plus il fait et plus il fait faire ; c'est l'action efficace, par la non-action (*wu wei*). ¹

L'enseignement par l'exemple est autrement plus efficace que les lois, disent-ils encore. « Le souverain incarne-t-il la rectitude ? » demande Confucius. « Nul n'est besoin de ses ordres pour que tout aille bien. Ne l'incarne-t-il pas ? Il multiplierait les ordres qu'il ne serait point obéi ». ² Pour obtenir l'obéissance des sujets, soutient similairement Mengzi, la pratique de la vertu est plus efficace que la force. « Si l'on soumet les gens par la force, ils ne se soumettent pas dans leur cœur, mais parce qu'il leur est impossible de résister. Si l'on soumet les gens par la vertu, ils sont heureux dans leur cœur et se soumettent sincèrement. » ³ Les taoïstes aussi présentent le modèle de l'homme accompli et sage, qui gouverne autrui sans le gouverner, par le simple fait du bon gouvernement qu'il exerce sur lui-même.

Le modèle du bon souverain est donc un idéal négatif. « Celui qui fonde son gouvernement sur la vertu est comparable à l'étoile Polaire », enseigne

¹ Anne Cheng, *Histoire de la pensée chinoise*, 1997, p. 194.

² Kongzi, Lunyu, XIII, 6 : *Entretiens*, trad. A. Cheng, 2014, p. 104.

³ Mengzi, II, A-3, 131 : *Philosophes confucianistes*, éd. Pléiade, p. 325.

Confucius : « elle occupe simplement son lieu propre et l'ensemble des astres lui rend hommage. »¹
« Gouverner sans agir », dit-il encore, « n'est-ce pas ce que fit Shun ? Respirant pleinement l'esprit de la vertu, il fit face au sud (c'est la position que prennent les empereurs et les magistrats lorsqu'ils exercent la justice) et ne fit rien d'autre. Il permit à toute chose de suivre son cours et d'atteindre son plein développement. »²

Les taoïstes ne font que renchérir sur cet idéal et lui donner une teinte anarchisante. « Le souverain parfait est celui qui se contente d'être connu de ses sujets », dit Laozi, et ses disciples après lui.³ L'harmonie du monde devient chez eux un principe tout-puissant, dominant. Or l'harmonie est le fruit de la spontanéité des différents êtres, et l'action délibérée du souverain lui fait toujours obstacle. « Je pratique le non-agir, et le peuple se transforme de lui-même », dit Laozi.⁴ « On doit laisser le monde à lui-même et être tolérant à son égard et non le gouverner », écrit encore Zhuangzi. « On doit le laisser à lui-même afin que les hommes ne s'écartent pas de leur nature innée. On doit être tolérant afin qu'ils n'altèrent pas leur vertu propre. Si chacun ne s'écarte pas de sa nature et conserve intact sa vertu, est-il besoin d'un gouvernement ? »⁵

¹ Kongzi, Lunyu, II-1 : *Philosophes confucianistes*, éd. Pléiade, p. 43.

² Voir P. Couplet, *Confucius Sinarum philosophus*, etc., 1687, p. 112.

³ Laozi, XVII : *Philosophes taoïstes*, éd. Pléiade, t. I, p. 19. — Huainanzi, IX, 9 b : idem, t. II, p. 379. — Wenzi, VIII, 7d : infra, p. 183.

⁴ Laozi, LVII : *Philosophes taoïstes*, t. I, p. 60.

⁵ Zhuangzi, XI : *Philosophes taoïstes*, t. I, p. 155.

« Comment gouvernez-vous l'État ? », demande-t-on dans le *Huainanzi*. « Je le gouverne en ne gouvernant pas », est-il répondu. ¹ « L'homme n'aura jamais des choses qu'une connaissance limitée. Et il court à un échec certain celui qui croit pouvoir illuminer le monde et assurer le bien-être de ses myriades de peuples en se fondant exclusivement sur ses capacités personnelles ». ² C'est l'approfondissement d'une parole du maître, qui disait : « Laisse là ta sagesse et ton discernement, le peuple en tirera cent fois profit ». ³

Entre tous ces écrits inspirés du petit traité philosophico-poétique de Laozi, le *Wenzi* reste peut-être le plus éclairant, parce qu'il appuie toutes les idées du maître et les développe. Souvent, des sentences complètes du *Laozi* sont citées, reprises, réexpliquées. « Je pratique le non-agir (*wu wei*) », lit-on ainsi, « et le peuple se réforme de lui-même ; j'aime la tranquillité, et le peuple se rectifie de lui-même ; je m'abstiens de toute affaire, et le peuple s'enrichit de lui-même ; je suis exempt de désirs, et le peuple revient de lui-même à la simplicité. » ⁴ Ailleurs, un nouvel emprunt : « C'est pourquoi il est dit : 'Plus le peuple a d'adresse et de finesse, plus on voit surgir d'objets étranges ; plus les lois et les ordonnances se multiplient, plus les voleurs et les brigands deviennent nombreux' », d'après un passage fameux du *Laozi*. Et *Wenzi* commente longuement :

¹ *Huainanzi*, IX, 4 b : *Philosophes taoïstes*, t. II, p. 371.

² Idem, IX, 7 a : *Philosophes taoïstes*, t. II, p. 376.

³ *Laozi*, XIX : *Philosophes taoïstes*, t. I, p. 21.

⁴ *Wenzi*, I, 7b : *infra*, p. 28.

« Celui qui incarne le Dao vit dans le repos et ne s'épuise jamais ; celui qui se fie aux calculs se fatigue sans produire de fruit. Des lois rigoureuses et des châtements cruels ne sont pas l'œuvre d'un vrai souverain ; multiplier les coups de fouet n'est pas le moyen de conduire un attelage au loin. Lorsque les préférences et les aversions se multiplient, les malheurs se succèdent aussitôt. C'est pourquoi les lois des anciens rois n'étaient pas une création artificielle, mais une simple adaptation à la nature des choses ; leurs interdictions et leurs peines n'étaient pas un arbitraire, mais une fidèle conservation de l'ordre établi. Se conformer à la nature des choses procure la grandeur ; agir de son propre chef amène la petitesse. Savoir conserver rend inébranlable ; vouloir faire de soi-même conduit à la ruine. Se fier uniquement à ses yeux et à ses oreilles pour voir et entendre, c'est fatiguer son cœur sans acquérir la lumière ; prétendre gouverner par la seule subtilité de l'intelligence, c'est s'imposer de la peine sans obtenir de succès. Les talents d'un seul homme ne sauraient suffire pour établir un gouvernement parfait ; la capacité d'un seul individu ne suffit pas même à cultiver une demeure de trois acres (*mu*). Mais si l'on suit les règles de la raison fondamentale et qu'on s'appuie sur le cours naturel du Ciel et de la Terre, les six directions de l'univers ne seront pas difficiles à équilibrer. »¹

Le langage du *Laozi* est métaphorique et poétique ; mais, d'une extrême concision, il manque par-là de netteté. Dans le *Wenzi*, au contraire, le

¹ Idem, I, 10a : infra, p. 34-35.

non-agir (*wu-wei*) nous est présenté de manière plus complète, à travers des métaphores et des explications qui s'étendent sur plusieurs pages. Le gouvernement du non-agir, par la Voie (le Dao), est semblable à l'eau, nous dit-on. « Rien sous le ciel n'est plus doux ni plus faible que l'eau. Dans sa conformité au Dao, sa largeur ne saurait être mesurée, sa profondeur ne saurait être sondée ; sa longueur s'étend sans fin, sa portée s'éloigne sans rivage. Qu'elle diminue ou qu'elle augmente, ses variations dépassent tout calcul. Elle monte au ciel pour former la pluie et la rosée ; elle descend sur la terre pour répandre la fraîcheur et la fertilité. Sans elle, les êtres ne sauraient naître, les cent affaires ne sauraient s'accomplir. Elle embrasse la multitude des êtres sans préférence particulière ; sa bienveillance s'étend jusqu'aux plus petits insectes sans demander de retour ; elle enrichit tout l'empire sans s'épuiser jamais, elle répand ses bienfaits sur le peuple sans qu'il en coûte rien. On ne saurait épuiser sa course, ni saisir sa subtilité dans sa main. Si on la frappe, elle ne reçoit pas de blessure ; si on la perce, elle ne souffre pas d'atteinte ; si on la coupe, elle ne s'interrompt pas ; si on la brûle, elle ne s'enflamme pas. Souple, fluide et docile, elle ne se laisse pas disperser ; sa vertu pénètre le métal et la pierre, sa force domine tout sous le ciel. Qu'elle soit en surplus ou en défaut, elle laisse chacun prendre ou donner à sa volonté ; elle nourrit la multitude des êtres sans distinction de premier ou de dernier. » ¹ De même, la pluie et la rosée nourrissent les

¹ Wenzi, I, 8b : infra, p. 30-31.

plantes, sans dessein explicite ; les fleuves aussi coulent d'eux-mêmes.¹

Avec tous les taoïstes, le *Wenzi* fait l'éloge du souple, du fragile, du féminin. Il développe un proto-libéralisme fondé sur l'harmonie du monde et la spontanéité des individus, qui propose un retour à la simplicité, plutôt qu'une conquête de la matière. La leçon qu'il nous enseigne, et tout le libéralisme chinois classique avec lui, c'est que le libéralisme ce n'est pas forcément le capitalisme ou l'accumulation des richesses, c'est l'individu maître de soi. Le libéralisme anglo-saxon et autrichien est obnubilé par l'efficace, parce qu'il en a fait sa propre justification. Le libéralisme chinois, au contraire, ne cherche pas à faire plus, mais à laisser être. Il libère l'individu non pas pour qu'il devienne un entrepreneur performant sur un marché, mais pour qu'il se libère de l'agitation, du paraître et de l'emprise du pouvoir afin de retrouver sa paix intérieure et sa nature profonde. C'est un libéralisme de la sagesse, plutôt que de la productivité ; de l'être, plus que de l'avoir.

La comparaison entre les deux utopies, occidentale et chinoise, de la liberté, l'illustrera à merveille. D'un côté, le refuge de Galt, dans *La Grève* d'Ayn Rand (*Atlas Shrugged*), avec ses hyper-producteurs ; de l'autre, la vie paysanne, simple et frugale, de la « Source aux fleurs de pêcheurs ». Relisons ce court poème de Tao Yuanming, et l'on verra quel idéal le libéralisme classique chinois propose au monde :

¹ Idem, II, 1a : infra, p. 39 ; et III, 11b, p. 75.

« Quand les Ying ont ruiné l'ordonnance du monde,
Des gens pleins de sagesse ont voulu fuir le siècle.
Huang et Qi pour leur part allèrent au mont Shang ;
Les gens de notre histoire eux aussi s'en allèrent.
Les traces de leurs pas peu à peu s'effacèrent,
La broussaille à son tour envahit le chemin.
S'encourageant entre eux, œuvrant à leurs labours,
Ils ne se reposaient qu'au coucher du soleil.
Les bambous, les mûriers donnaient un bel ombrage,
Haricots et millet furent bientôt plantés.
Au printemps, des bombyx ils recueillaient les fils,
À la moisson d'automne, aucun impôt royal !
La route était bouchée, nul ne venait à eux,
Aux aboiements des chiens les coqs faisaient écho.
Autels, vases rituels, étaient comme jadis,
Leurs habits ignoraient la mode d'aujourd'hui.
Là des petits enfants allaient, venaient, chantant,
Et des vieillards chenus se promenaient, heureux.
L'herbe neuve disait la venue du printemps,
Les feuilles mortes celle des premiers frimas.
Si du calendrier ils ne connaissaient rien,
Quatre saisons pourtant faisaient toujours un an. »¹

C'est le tableau d'une vie libre et naturelle, en symbiose complète avec la nature — la vraie nature, c'est-à-dire celle des saisons, et non celle des calendriers. Les petites collectivités qui forment le contour de cet idéal, et où les animaux répondent aux cris les uns des autres, sont un lieu de travail libre mais conjoint, partant efficace, où les récompenses sont obtenues et ne risquent plus d'être accaparées.

¹ Tao Yuanming, *Taohua yuan* — *Anthologie de la poésie chinoise*, éd. Pléiade, 2015, p. 225.

Quel libéralisme vous séduit, vous convainc et vous émeut davantage ? C'est affaire de goût, de sensibilité individuelle. L'efficacité est un argument sans réplique, mais il manque de souffle ; il autorise aussi les revirements, les concessions, en fonction des circonstances. L'idéal de la justice, du droit naturel, est éclatant, mais c'est quelque chose de très abstrait. Enfin, la beauté poétique, esthétique, de la liberté, en séduira certains, comme elle séduit dans les films et les romans, où à la fin les héros retrouvent toujours la liberté, et vivent tranquilles, d'après leurs règles.

Réduire le libéralisme à une seule grille de lecture économique et utilitariste appauvrit complètement sa profondeur philosophique universelle et sa beauté esthétique. Au contraire, faire vivre les différentes traditions de pensée libérale, c'est permettre à tout un chacun de comprendre la liberté par le côté qu'il préfère. Les historiens de la liberté mériteraient d'adopter plus souvent ce point de vue.

Benoît Malbranche
Institut Coppet

1

Origine du Dao, aussi appelé la Voie

1. Laozi dit :

a. Il est un être inexprimable et parfait, qui a existé avant le ciel et la terre. Il n'a qu'une image sans forme corporelle ; il est mystérieux, obscur, silencieux, immatériel, et l'on n'entend pas son bruit. Ne sachant comment le nommer, je le qualifie de Voie (*Dao*).

La Voie est tellement élevée qu'on ne peut en atteindre le sommet, tellement profonde qu'on ne peut en sonder le fond. Elle enveloppe le ciel et la terre ; elle donne l'existence à ce qui n'a pas de forme. Elle est comme une source jaillissante qui coule sans cesse, un vase vide qui ne se remplit jamais. Trouble de sa nature, elle devient peu à peu limpide par le repos. Son action se répand à l'infini, sans distinction de matin ni de soir. Quand elle se contracte, elle ne remplit pas le creux de la main ; resserrée, elle peut s'étendre ; obscure, elle peut luire ; flexible, elle peut devenir rigide. Elle renferme le principe passif (*yin*) et produit le principe actif (*yang*), rendant ainsi éclatants les trois lumineux (le soleil, la lune et les étoiles). C'est par elle

que les montagnes sont élevées, que les abîmes sont profonds, que les animaux courants marchent, que les oiseaux volent, que la licorne se promène, que le phénix prend son essor, et que les astres suivent leur cours. C'est en renonçant à soi-même qu'on se conserve ; c'est par l'humilité qu'on obtient les honneurs ; c'est en se mettant en arrière qu'on arrive au premier rang.

b. Autrefois, les Trois Souverains, ayant obtenu le principe de la Voie, se sont établis au milieu du monde ; leur esprit s'est confondu avec les transformations de la nature pour gouverner avec douceur les quatre cardinaux. C'est pourquoi ils ont pu faire tourner le ciel et soutenir la terre, comme une roue qui tourne sans jamais s'arrêter. C'est pourquoi le ciel tourna et la terre demeura ferme. Le mouvement fut circulaire et sans interruption, les eaux coulèrent sans s'arrêter, et ils finirent et commencèrent avec les êtres. Le vent s'éleva, les nuages se formèrent en vapeurs, le tonnerre gronda et la pluie tomba, répondant tous aux besoins sans épuisement.

c. Après avoir été sculptés et ornés, tous les êtres revinrent à leur simplicité première. Agissant par le non-agir (*wu wei*), ils s'accordèrent avec la vie et la mort ; parlant par le non-parler, ils communiquèrent avec la vertu (*de*). Paisibles, joyeux et sans présomption, ils obtinrent l'harmonie. Bien qu'il y eût dix mille différences parmi les êtres, tous trouvèrent leur convenance dans la vie. Ils harmonisèrent le yin et le yang, réglèrent les quatre saisons, accordèrent les cinq éléments, humectèrent les herbes et

les arbres, et pénétrèrent les métaux et les pierres. Les oiseaux et les quadrupèdes devinrent grands et vigoureux, leur plumage et leur pelage devinrent luisants ; les œufs des oiseaux ne furent pas gâtés, les germes des quadrupèdes ne furent pas avortés. Le père n'eut pas la douleur de perdre son fils, le frère aîné n'eut pas à pleurer le frère cadet ; les enfants ne devinrent pas orphelins, les femmes ne devinrent pas veuves ; les arcs-en-ciel ne parurent pas [présages de désordre], et les brigands ne s'élançèrent pas. Tout cela fut l'effet de la possession complète de la vertu (*de*).

d. La règle constante du Ciel est de donner la vie aux êtres sans se les approprier, d'opérer des transformations sans exercer de domination. Tous les êtres se reposent sur lui pour vivre, et aucun ne connaît sa vertu ; ils se reposent sur lui pour mourir, et aucun ne peut lui en vouloir. Il amasse et accumule sans devenir plus riche ; il distribue et donne sans devenir plus pauvre.

Oh ! qu'il est vague, qu'il est obscur ! On ne peut en faire une image. Oh ! qu'il est obscur, qu'il est vague ! Mais son usage ne s'épuise jamais. Il est profond, il est mystérieux ! Il répond aux mutations sans avoir de forme. Il pénètre, il communique ; il ne se meut pas en vain. Il se contracte ou s'étend avec la fermeté et la douceur ; il s'abaisse ou s'élève avec le yin et le yang.

2. Laozi dit :

a. Le grand homme est calme, tranquille et sans pensées ; il est paisible, libre de toute préoccupa-

tion. Il prend le ciel pour dais, la terre pour char, les quatre saisons pour attelages, et le yin et le yang pour conducteurs. Il marche sur des voies où il n'y a pas de chemins tracés ; il s'ébat sans éprouver de lassitude ; il sort par des portes qui n'ont pas d'ouverture. Prenant le ciel pour dais, il n'est rien qu'il ne couvre ; prenant la terre pour char, il n'est rien qu'il ne porte ; ayant les quatre saisons pour attelages, il n'est rien qu'il ne fasse servir ; ayant le yin et le yang pour conducteurs, il n'est rien à quoi il ne soit préparé.

C'est pourquoi il avance avec rapidité sans être ébranlé ; il va au loin sans éprouver de fatigue. Ses quatre membres ne se meuvent pas, son intelligence ne souffre aucune altération, et pourtant il éclaire et illumine tout ce qui est sous le ciel, parce qu'il tient l'essence de l'action et contemple un domaine sans limites.

b. Les affaires du monde ne sauraient être dirigées par une action arbitraire ; il faut suivre leur cours naturel et les pousser en avant. Les vicissitudes des dix mille êtres ne sauraient être redressées par la force ; il faut en saisir le principe essentiel et s'y conformer. C'est pour cela que l'homme parfait cultive le fondement au-dedans de lui-même, et ne s'applique pas à orner l'extérieur ; il fortifie son esprit, et met de côté ses connaissances et ses vues personnelles. Ainsi, dans une impassibilité parfaite, il pratique le non-agir (*wu wei*), et il n'est rien qu'il ne fasse ; il n'exerce pas de gouvernement apparent, et il n'est rien qui ne soit bien gouverné. Ce qu'on appelle le « non-agir » consiste à ne pas de-

vancer les êtres par des actes précipités ; ce qu'on appelle « ne pas gouverner » consiste à ne pas altérer la nature spontanée des choses ; ce qu'on appelle « n'être rien qui ne soit gouverné » consiste à se conformer à la nature propre de chaque être.

3. Laozi dit :

a. Celui qui tient le Dao (la Voie) pour gouverner le peuple suit les événements à mesure qu'ils surviennent, et se conforme aux mouvements des êtres ; il répond sans exception à toutes les transformations des dix mille êtres, et s'accorde avec toutes les mutations des affaires. C'est pourquoi le Dao est vacuité, égalité, sérénité, douceur et simplicité absolue. Ces cinq qualités sont les formes et les manifestations du Dao.

La vacuité est la demeure du Dao ; l'égalité est sa substance naturelle ; la sérénité est son miroir ; la douceur est son usage. Le retour en arrière est le mouvement habituel du Dao ; ce qui est doux constitue sa véritable fermeté ; ce qui est faible constitue sa véritable force ; la simplicité absolue constitue son tronc principal.

Être vide, c'est n'avoir rien qui vous encombre intérieurement ; être égal, c'est n'avoir pas de préoccupation dans le cœur. Ne laisser pénétrer en soi ni désirs ni convoitises, c'est le comble de la vacuité ; ne ressentir ni affection ni aversion, c'est le comble de l'égalité ; demeurer un et immuable, c'est le comble de la sérénité ; ne pas se mêler aux choses extérieures, c'est le comble de la pureté ;

n'éprouver ni chagrin ni joie, c'est le comble de la vertu (*de*).

b. C'est pourquoi le gouvernement de l'homme parfait abandonne la finesse des sens et détruit les ornements superflus ; il s'appuie sur le Dao, rejette la sagesse humaine, et s'unit au peuple dans la poursuite du bien public. Il restreint ce qu'il conserve en lui-même, diminue ce qu'il recherche au-dehors, éloigne ce qui le séduit, retranche la passion des richesses, et rejette les spéculations de l'esprit. Restreindre ce qu'on conserve rend le cœur perspicace ; diminuer ce qu'on recherche permet d'obtenir ce qui est nécessaire. Ainsi, en réglant l'intérieur, aucune affaire n'est négligée ; si le cœur possède le Dao, l'extérieur est facilement dirigé.

Quand le cœur est en possession du Dao, les cinq viscères sont paisibles, les pensées sont calmes, les nerfs et les os sont forts et vigoureux, les oreilles et les yeux sont perçants et lucides. Le grand Dao est uni et facile ; il n'est pas éloigné du corps humain. Ceux qui le cherchent au loin s'en vont pour ensuite revenir à leur point de départ.

4. Laozi dit :

a. L'homme parfait (*sheng ren*) ne s'inquiète pas de gouverner les hommes, mais s'applique à se régler lui-même. Celui qui est au-dessus des grandeurs néglige la puissance et les dignités, et cherche uniquement à se posséder lui-même ; s'il se possède lui-même, tout l'empire est en sa possession. Celui qui connaît la vraie joie néglige les richesses et les honneurs, et met son bonheur dans l'harmonie. S'il

sait estimer sa propre personne au-dessus de tout et tenir l'empire pour peu de chose, il est bien près du Dao. C'est pourquoi il est dit : « Pousse le vide à son comble, conserve la tranquillité avec une constance inébranlable. Les êtres se développent tous ensemble ; je contemple leur retour à l'origine. » Le Dao façonne et développe toutes les choses ; depuis le commencement jusqu'à la fin, il n'a pas de forme. Il est silencieux et immuable ; sa vaste pénétration s'étend au loin dans l'obscurité. Il est si grand qu'on ne saurait rien placer au-dehors ; il est si délié qu'on ne saurait rien enfermer au-dedans de lui. N'étant pas resserré dans l'espace d'une pauvre demeure, il existe entre l'être et le non-être.

b. L'homme vrai (*zhen ren*) exprime dans sa personne le Dao par le vide, la tranquillité, la douceur, la faiblesse, la pureté et la simplicité parfaite ; il ne se laisse pas altérer par les objets extérieurs. Sa vertu éminente est conforme à la voie du Ciel et de la Terre ; c'est pour cela qu'on l'appelle homme vrai. L'homme vrai estime sa personne et fait peu de cas de l'empire ; il met au premier rang le soin de son propre corps et néglige le gouvernement des autres. Il ne permet pas aux objets extérieurs de troubler son harmonie, ni aux désirs de désordonner ses affections. Il cache son nom et son prénom ; quand le Dao règne, il se tient caché ; quand le Dao ne règne plus, il se fait voir. Il agit sans agir, il traite les affaires sans s'en occuper, il sait sans tirer vanité de sa science. Il conserve dans son sein la voie du Ciel, il embrasse la pensée du Ciel. Il respire les deux principes yin et yang, rejetant l'air

usé et aspirant l'air neuf. Il se ferme avec le yin, s'ouvre avec le yang ; il se plie et se déploie avec la dureté et la mollesse, il s'abaisse et s'élève avec le yin et le yang. Il a le même cœur que le Ciel, le même corps que le Dao. Il n'a rien qui lui soit sujet de joie ou de peine, de plaisir ou de colère. Toutes les choses sont pour lui mystérieusement identiques ; il ne voit nulle part ce qui est faux ni ce qui est vrai.

c. Lorsque le corps est altéré par le froid, la chaleur, la sécheresse ou l'humidité, la forme extérieure dépérit mais l'esprit demeure puissant ; lorsque l'esprit est altéré par les maux que causent la joie, la colère, la douleur ou les réflexions excessives, l'esprit s'épuise tandis que le corps subsiste encore. C'est pourquoi l'homme vrai règle son cœur, s'appuie sur sa nature propre, se soutient par son esprit, et ainsi il conserve sa vie du commencement à la fin. Par là, son sommeil n'est troublé par aucun songe, et son réveil n'est suivi d'aucun souci.

5. Confucius étant venu l'interroger sur le Dao, Laozi lui dit :

Rectifiez votre corps, unifiez votre regard, et l'harmonie du Ciel viendra à vous. Modérez vos connaissances, réglez vos actions, et l'esprit viendra faire en vous sa demeure ; la vertu sera votre vêtement, et le Dao sera votre habitation. Vous serez semblable à un veau qui vient de naître, et qui n'en démêle pas la cause. Que votre corps soit comme un bois desséché, et votre cœur comme de la

cedre éteinte. Possédez la connaissance vraie sans vous appuyer sur des subtilités artificielles, l'esprit vaste et exempt de toute préméditation. N'est-il pas dit : « Comprenant tout et pénétrant partout, peut-on être exempt de science ? »

6. Laozi dit :

a. Dans la conduite des affaires, les actions doivent s'adapter aux vicissitudes du temps ; les changements naissant des circonstances, celui qui comprend les temps ne s'astreint pas à une règle immuable. C'est pourquoi il est dit : « La Voie (Dao) dont on peut parler n'est pas la Voie éternelle ; le nom qu'on peut prononcer n'est pas le nom éternel. » Les livres naissent des paroles, et les paroles procèdent de l'intelligence ; mais si l'homme intelligent ne connaît pas la Voie éternelle, il n'est pas de ceux qui conservent la vraie doctrine. « À trop écouter et à trop apprendre, on s'épuise bien vite ; mieux vaut conserver le milieu. » « Renoncez à l'étude raffinée, et vous n'aurez plus de soucis. » « Renoncez à la sainteté affectée, rejetez la sagesse humaine, et le peuple en retirera un centuple profit. »

L'homme, en naissant, est paisible ; telle est sa nature céleste. S'agiter sous l'impression des objets extérieurs, c'est nuire à sa nature. Répondre aux objets à mesure qu'ils se présentent, c'est le mouvement de l'intelligence. Lorsque l'intelligence entre en contact avec les choses, l'amour et la haine prennent naissance ; une fois l'amour et la haine formés, l'intelligence se laisse séduire par les objets

extérieurs, elle ne peut plus revenir à elle-même, et le principe céleste s'éteint en elle.

b. C'est pourquoi l'homme parfait ne remplace pas le principe céleste par les artifices humains ; au-dehors, il se conforme aux mutations des choses, mais au-dedans, il ne perd pas ses sentiments naturels. Ainsi, celui qui pénètre le Dao revient à la pureté et au calme ; celui qui s'affranchit de l'attachement aux objets aboutit au non-agir (*wu wei*). Il nourrit son intelligence par la tranquillité, il réunit son esprit à la sérénité du vide, et s'avance ainsi jusque dans l'infini. Celui qui suit le Ciel s'ébat avec le Dao ; celui qui suit les hommes se mêle aux coutumes du vulgaire. C'est pourquoi l'homme parfait ne permet pas aux affaires de troubler sa nature céleste, ni aux désirs de désordonner ses affections. Sans délibérer, il atteint le but ; sans parler, il inspire la confiance ; sans méditer, il obtient ce qu'il cherche ; sans agir, il accomplit toutes choses. Ainsi, qu'il occupe le premier rang, le peuple ne se sent pas opprimé ; qu'il se place en tête, personne n'en souffre de dommage. Tout l'empire se rallie à lui, et les méchants le redoutent, parce qu'il ne dispute rien aux hommes. C'est pourquoi nul dans l'univers ne saurait lui disputer quoi que ce soit.

7. Laozi dit :

a. Lorsque l'homme suit ses désirs, il perd sa nature propre, et ses mouvements manquent de rectitude. S'il gouverne l'État ainsi, il y apporte le désordre ; s'il règle son propre corps, il le souille.

C'est pourquoi celui qui n'a pas entendu la Voie (Dao) n'a aucun moyen de revenir à sa nature ; celui qui ne pénètre pas l'intime essence des choses ne peut conserver la pureté et la tranquillité.

À son origine, la nature de l'homme est exempte de toute souillure et de toute dépravation ; mais si elle demeure longtemps plongée au milieu des objets extérieurs, elle s'altère ; une fois altérée, si l'homme en vient à oublier son état fondamental, il finit par prendre cette nature altérée pour sa véritable nature. De sa nature, l'eau tend à être pure, mais le sable et les pierres la souillent ; de même, la nature de l'homme tend au calme et à la sérénité, mais les convoitises et les désirs lui nuisent. Seul l'homme parfait sait rejeter les objets extérieurs pour revenir à lui-même. C'est pourquoi il ne fait pas servir son intelligence à asservir les choses, et ne permet pas à ses désirs de troubler son harmonie. S'il éprouve de la joie, il ne s'y livre pas avec d'excessifs transports ; s'il éprouve de la peine, il ne s'y abandonne pas avec amertume. Ainsi, placé au plus haut rang, il n'est pas en danger ; demeurant dans le repos, il ne risque pas de déchoir.

b. Entendre de bonnes paroles et des conseils utiles est une chose que les hommes même ignorants savent apprécier ; louer une sainte vertu et une haute conduite est une chose que les hommes même indignes savent admirer. Cependant, ceux qui apprécient les bonnes paroles sont nombreux, mais peu en font usage ; ceux qui admirent la vertu sont multipliés, mais peu la mettent en pratique. S'il en est ainsi, c'est que les hommes sont en-

chaînés par les choses et asservis aux coutumes du monde. C'est pourquoi il est dit : « Je pratique le non-agir (*wu wei*), et le peuple se réforme de lui-même ; j'aime la tranquillité, et le peuple se rectifie de lui-même ; je m'abstiens de toute affaire, et le peuple s'enrichit de lui-même ; je suis exempt de désirs, et le peuple revient de lui-même à la simplicité. »

c. La pureté et la tranquillité sont le comble de la vertu ; la douceur et la faiblesse sont l'usage de la Voie (Dao). Le vide, la sérénité et le calme parfait sont l'ancêtre de toutes les choses. Lorsque ces trois vertus sont mises en pratique, l'homme se fond dans l'informe ; et l'informe est ce qu'on appelle l'Unité (*yi*). L'Unité consiste à n'avoir pas de pensée personnelle, et à s'unir à tout ce qui est sous le Ciel. Répandre ses bienfaits sans mesure artificielle, employer sa puissance sans s'épuiser, le contempler sans le voir, l'écouter sans l'entendre. De ce qui est sans forme naît ce qui a une forme ; de ce qui est sans son s'élèvent les cinq notes de musique ; de ce qui est sans saveur se développent les cinq goûts ; de ce qui est sans substance se constituent les cinq couleurs.

d. Ainsi, l'être naît du non-être, la réalité sort du vide. Les sons ne dépassent pas le nombre de cinq, mais les variations des cinq notes de musique sont tellement multipliées qu'on ne saurait les entendre toutes. Les saveurs ne dépassent pas le nombre de cinq, mais les variations des cinq goûts sont tellement infinies qu'on ne saurait faire l'expérience de toutes. Les couleurs ne dépassent pas le nombre de

cinq, mais les variations des cinq couleurs sont si prodigieuses qu'on ne saurait les contempler toutes. Pour les sons, dès que la note gong est établie, les cinq notes se trouvent formées ; pour les saveurs, dès que la douceur (*gan*) est posée, les cinq goûts se trouvent fixés ; pour les couleurs, dès que la blancheur (*bai*) est établie, les cinq couleurs se trouvent accomplies ; pour le Dao, dès que l'Unité (*yi*) est posée, toutes les choses prennent naissance.

C'est pourquoi la raison de l'Unité s'étend jusqu'aux quatre mers ; la bénédiction de l'Unité pénètre le Ciel et la Terre. Dans sa totalité, elle est simple et solide comme le bois brut ; dans sa dispersion, elle est confuse comme l'eau boueuse. Mais ce qui est trouble s'éclaircit peu à peu ; ce qui est vide se remplit doucement. Elle est paisible comme la grande mer, flottante comme un nuage abandonné au vent. Elle semble n'être rien, et pourtant elle existe ; elle semble avoir disparu, et pourtant elle demeure.

8. Laozi dit :

a. Toutes les choses créées passent par un même conduit ; la racine des cent affaires sort d'une même porte. C'est pourquoi l'homme parfait suit une seule règle, conserve l'ancienne coutume et ne change pas les lois constantes ; s'appuyant sur le niveau et suivant le cordeau, il se conforme en tout à la nature ordinaire des choses.

La colère et la joie sont le dévoiement du Dao ; la peine et la tristesse sont la perte de la vertu (*de*) ; l'amour et la haine sont les fautes du cœur ; les

convoitises et les désirs sont les entraves de la vie. Une grande colère brise le principe yin ; une grande joie abat le principe yang. Une respiration étouffée produit le muet ; la frayeur et la terreur rendent l'homme insensé. La peine et la tristesse dessèchent le cœur, et la maladie finit par s'y accumuler. Si l'homme peut se délivrer de ces cinq fléaux, il s'unit à l'esprit supérieur (*shen ming*). L'esprit supérieur consiste à posséder le dedans ; celui qui possède le dedans voit ses cinq viscères en paix, ses réflexions apaisées, ses yeux et ses oreilles vifs et perçants, ses muscles et ses os vigoureux et forts ; il pénètre tout sans contradiction, il demeure ferme sans jamais s'épuiser, n'ayant rien de trop ni rien qui lui manque.

b. Rien sous le ciel n'est plus doux ni plus faible que l'eau. Dans sa conformité au Dao, sa largeur ne saurait être mesurée, sa profondeur ne saurait être sondée ; sa longueur s'étend sans fin, sa portée s'éloigne sans rivage. Qu'elle diminue ou qu'elle augmente, ses variations dépassent tout calcul. Elle monte au ciel pour former la pluie et la rosée ; elle descend sur la terre pour répandre la fraîcheur et la fertilité. Sans elle, les êtres ne sauraient naître, les cent affaires ne sauraient s'accomplir. Elle embrasse la multitude des êtres sans préférence particulière ; sa bienveillance s'étend jusqu'aux plus petits insectes sans demander de retour ; elle enrichit tout l'empire sans s'épuiser jamais, elle répand ses bienfaits sur le peuple sans qu'il en coûte rien. On ne saurait épuiser sa course, ni saisir sa subtilité dans sa main. Si on la frappe, elle ne reçoit pas de

blessure ; si on la perce, elle ne souffre pas d'atteinte ; si on la coupe, elle ne s'interrompt pas ; si on la brûle, elle ne s'enflamme pas. Souple, fluide et docile, elle ne se laisse pas disperser ; sa vertu pénètre le métal et la pierre, sa force domine tout sous le ciel. Qu'elle soit en surplus ou en défaut, elle laisse chacun prendre ou donner à sa volonté ; elle nourrit la multitude des êtres sans distinction de premier ou de dernier. Exempte d'intérêt privé comme d'ostentation publique, elle s'unit grandement au Ciel et à la Terre : c'est ce qu'on appelle la vertu suprême. Si l'eau peut accomplir cette vertu suprême, c'est parce qu'elle est souple, humble et pénétrante.

c. C'est pourquoi il est dit : « Ce qu'il y a de plus mou sous le ciel dompte ce qu'il y a de plus dur ; ce qui n'a pas de substance pénètre là où il n'y a pas d'interstice. »

L'informe est le grand ancêtre des choses ; ce qui est sans son est le grand principe des espèces. L'homme vrai (*zhen ren*) pénètre jusqu'au sanctuaire de l'esprit ; uni au créateur, il ne fait qu'un avec lui. Il conserve dans son cœur la vertu mystérieuse (*xuan de*), et ses transformations s'opèrent avec la rapidité des esprits. C'est pourquoi la Voie dont on ne parle pas est vaste et immense ; sans édicter d'ordres ni publier de lois, elle réforme les mœurs et change les coutumes par la seule action du cœur. Les êtres naissent tous, mais lui seul demeure à la racine ; les cent affaires se produisent toutes, mais lui seul garde la porte. Ainsi, il peut épuiser l'inépuisable, atteindre l'infini, éclairer les

objets sans être ébloui, et répondre aux provocations comme l'écho sans en être troublé.

9. Laozi dit :

a. Celui qui a obtenu la Voie (Dao) garde une volonté humble, tout en accomplissant de grandes choses ; son cœur demeure vide, mais il répond à chaque situation avec une parfaite justesse. Sa volonté humble le rend doux, paisible et tranquille ; il se cache dans l'abstention, agit en montrant son incapacité, et demeure dans le calme du non-agir (*wu wei*), ne se mouvant qu'au moment opportun. C'est pourquoi il est dit : « La grandeur doit nécessairement avoir l'humilité pour base ; l'élévation doit nécessairement avoir l'abaissement pour fondement. » En s'appuyant sur ce qui est petit pour embrasser ce qui est grand, en se tenant au-dedans pour gouverner le dehors, il pratique la douceur et devient fort ; sa force ne trouve rien dont elle ne triomphe, et pas d'ennemi qu'elle ne surmonte. S'adaptant aux mutations et mesurant le temps, rien ne saurait lui nuire.

Celui qui veut être fort doit conserver la douceur ; celui qui veut être puissant doit garder la faiblesse. L'accumulation de la douceur produit la force ; l'accumulation de la faiblesse produit la puissance. On reconnaît la conservation ou la ruine d'un être en observant ce qu'il accumule. L'homme fort qui l'emporte sur ceux qui lui sont inférieurs se trouve arrêté dès qu'il rencontre son égal ; mais l'homme doux qui triomphe de ceux qui lui sont supérieurs possède une force incommensurable.

b. C'est pourquoi il est dit : « L'armée trop puissante essuie une défaite ; le bois trop rigide se brise. » Le cuir trop tendu se déchire ; les dents sont plus dures que la langue, mais elles tombent les premières. C'est pourquoi « la douceur et la faiblesse sont les compagnons de la vie ; la dureté et la force sont les compagnons de la mort. » Vouloir devancer les autres, c'est s'engager dans l'impasse ; ne se mouvoir qu'après eux, c'est trouver la source du succès.

Celui qui possède le Dao pour répondre aux changements sait dominer en se plaçant en avant comme en se plaçant en arrière. Pourquoi cela ? C'est qu'il ne perd pas le moyen d'adapter sa conduite aux hommes, et que nul ne saurait le maîtriser.

c. Ce qu'on appelle se placer en arrière consiste à régler ses calculs et à s'accorder parfaitement avec le temps. Les variations du temps se succèdent sans laisser la place à un seul souffle de répit : devancer le temps, c'est aller trop loin ; être en retard sur lui, c'est ne pas l'atteindre. Le soleil tourne, la lune accomplit sa révolution, et le temps ne s'arrête pas pour marcher avec l'homme. C'est pourquoi l'homme parfait ne prise pas une pièce de jade d'un pied de diamètre, mais il estime un pouce d'ombre au cadran solaire, parce que le temps est difficile à obtenir et aisé à perdre.

Ainsi, l'homme parfait (*sheng ren*) entreprend les affaires en suivant le temps, et fonde ses mérites en s'appuyant sur les circonstances. Il conserve la Voie pure, garde la condition de la poule [contrai-

rement au coq], se conforme au cours des choses et répond aux transformations. Il se place toujours au dernier rang et ne cherche pas à devancer les autres. Doux, faible et tranquille, paisible, lent et assuré, il attaque le grand et brise le solide, sans que nul ne puisse lui disputer la victoire.

10. Laozi dit :

a. Si l'esprit d'artifice et de calcul est caché au-dedans, la pureté de la nature s'altère et perd sa perfection. Lorsque la vertu spirituelle ne réside plus en sa totalité dans l'homme, on ne saurait dire jusqu'où peut aller sa déchéance. Mais celui qui a banni de son cœur toute pensée de nuire peut saisir la queue d'un tigre affamé sans courir de danger ; combien moins aura-t-il à craindre de la part des hommes ? Celui qui incarne le Dao vit dans le repos et ne s'épuise jamais ; celui qui se fie aux calculs se fatigue sans produire de fruit. Des lois rigoureuses et des châtements cruels ne sont pas l'œuvre d'un vrai souverain ; multiplier les coups de fouet n'est pas le moyen de conduire un attelage au loin. Lorsque les préférences et les aversions se multiplient, les malheurs se succèdent aussitôt. C'est pourquoi les lois des anciens rois n'étaient pas une création artificielle, mais une simple adaptation à la nature des choses ; leurs interdictions et leurs peines n'étaient pas un arbitraire, mais une fidèle conservation de l'ordre établi. Se conformer à la nature des choses procure la grandeur ; agir de son propre chef amène la petitesse. Savoir conserver rend inébranlable ; vouloir faire de soi-même conduit à la ruine.

Se fier uniquement à ses yeux et à ses oreilles pour voir et entendre, c'est fatiguer son cœur sans acquérir la lumière ; prétendre gouverner par la seule subtilité de l'intelligence, c'est s'imposer de la peine sans obtenir de succès. Les talents d'un seul homme ne sauraient suffire pour établir un gouvernement parfait ; la capacité d'un seul individu ne suffit pas même à cultiver une demeure de trois acres (*mu*). Mais si l'on suit les règles de la raison fondamentale et qu'on s'appuie sur le cours naturel du Ciel et de la Terre, les six directions de l'univers ne seront pas difficiles à équilibrer.

b. L'oreille se laisse égarer par les blâmes et les éloges ; l'œil se laisse séduire par les parures et les couleurs. Les cérémonies extérieures ne suffisent pas pour répandre une affection sincère ; seul un cœur droit et authentique peut attirer à lui les peuples éloignés. C'est pourquoi il n'est pas d'arme plus redoutable que la volonté ; l'épée la plus célèbre ne vient qu'au second rang. Il n'est pas de plus grands ravages que ceux du yin et du yang ; les tambours et les cymbales des armées sont peu de chose en comparaison. C'est pourquoi les grands fléaux font tomber les cadavres sans qu'on en parle ; les fléaux moyens se cachent dans les montagnes, et les petits fléaux s'enfuient parmi le peuple. C'est pourquoi il est dit : « Plus le peuple a d'adresse et de finesse, plus on voit surgir d'objets étranges ; plus les lois et les ordonnances se multiplient, plus les voleurs et les brigands deviennent nombreux. » Rejetez ceci, prenez cela, et les calamités célestes ne s'élèveront pas. C'est pourquoi :

« Gouverner un État par la finesse et la ruse, c'est être le fléau de l'État ; ne pas le gouverner par la ruse, c'est faire le bonheur de l'État. »

c. Ce qui est sans forme est grand ; ce qui a une forme est petit. Ce qui est sans forme est abondant, ce qui a une forme est restreint ; ce qui est sans forme est puissant, ce qui a une forme est faible ; ce qui est sans forme est solide, ce qui a une forme est fragile. Ce qui a une forme poursuit les œuvres secondaires ; ce qui est sans forme préside aux fondations. Poursuivre les œuvres secondaires n'aboutit qu'à façonner un vase ; présider aux fondations, c'est rester dans l'état de bois brut. Ce qui a une forme produit du son ; ce qui est sans forme est silencieux. Ce qui a une forme naît de l'informe ; ainsi, l'informe est le principe de tout ce qui possède une forme.

d. L'abondance et la grandeur acquièrent de la renommée, et la renommée cherche à se maintenir dans sa totalité ; la simplicité et la frugalité restent sans nom, et ce qui est sans nom demeure dans l'humilité. La richesse attire la renommée, et la renommée apporte les honneurs et les faveurs ; la pauvreté reste sans nom, et ce qui est sans nom demeure dans l'abaissement. Le mâle possède la renommée, et la renommée brille avec éclat ; la femelle est sans nom, et ce qui est sans nom reste caché et retiré. Ce qui est en surabondance a de la renommée, et la renommée s'élève au-dessus des autres ; ce qui est insuffisant reste sans nom, et ce qui est sans nom occupe le dernier rang. Avoir du mérite, c'est acquérir de la renommée ; être sans

mérite, c'est rester sans nom. La renommée sort de ce qui est sans nom ; ainsi, l'absence de nom est la mère de la renommée.

e. Dans la Voie, l'être et le non-être se génèrent mutuellement, le difficile et le facile se complètent l'un l'autre. C'est pourquoi l'homme parfait s'attache au Dao ; par le vide, la tranquillité et la subtilité spirituelle, il accomplit sa vertu. Posséder le Dao, c'est posséder la vertu ; posséder la vertu, c'est accomplir des mérites ; accomplir des mérites, c'est acquérir la renommée ; et la renommée acquise, il revient au Dao. Ses mérites et sa renommée durent longtemps, et jusqu'à la fin de sa vie il reste exempt de faute. Les princes et les rois recherchent les mérites et la renommée ; mais les orphelins et les hommes délaissés en sont dépourvus. C'est pourquoi l'homme parfait prend lui-même le titre d'orphelin ou d'homme sans soutien, revenant ainsi à la racine fondamentale. Il accomplit de grandes œuvres sans s'en attribuer la possession ; il se sert du mérite pour procurer le bien, et garde le sans-nom pour règle de sa conduite.

f. Dans l'antiquité, les hommes étaient simples comme des enfants ; ils ne distinguaient pas l'orient de l'occident. Leurs apparences ne se séparaient pas de leurs sentiments intimes, leurs paroles ne dépassaient pas leurs actions ; leurs actes s'accomplissaient sans ostentation, et leurs discours étaient dénués d'artifice. Leurs vêtements étaient chauds sans être ornés de couleurs, leurs armes étaient émoussées et sans tranchant. Ils marchaient d'un pas pesant, regardaient d'un œil paisible ; ils creu-

saient des puits pour boire, cultivaient les champs pour se nourrir. Ils ne distribuaient pas de bienfaits, ne recherchaient pas la réputation de vertu. La grandeur et la petitesse ne s'opposaient pas, la longueur et la brièveté ne se mesuraient pas. Les mœurs étaient calmes et faciles à suivre, les affaires correspondaient aux capacités de chacun. L'ostentation et la tromperie pour égarer le monde, les conduites extravagantes pour séduire la foule, voilà ce que l'homme parfait ne saurait admettre dans les coutumes du peuple.

La parfaite sincérité

1. Laozi dit :

a. Le ciel porte sa hauteur à son comble, la terre porte son épaisseur à son comble. Le soleil et la lune éclairent, les constellations brillent avec éclat, le yin et le yang s'harmonisent sans qu'il y ait d'action voulue ; en rectifiant leur voie, les êtres se développent d'eux-mêmes. Le yin, le yang et les quatre saisons ne produisent pas directement la multitude des êtres ; la pluie et la rosée ne descendent pas aux moments opportuns avec la volonté explicite de nourrir les plantes. Mais dès que la vertu spirituelle s'unit et que le yin et le yang s'harmonisent, les êtres prennent naissance.

b. Celui qui possède le Dao conserve le principe essentiel au-dedans de lui-même et fait résider l'esprit dans son cœur. Paisible, calme et serein, il éprouve une douce satisfaction au fond de sa poitrine ; son âme est vaste et sans forme, silencieuse et sans bruit. Les tribunaux sont comme s'il n'y avait pas d'affaires, la cour est comme s'il n'y avait personne ; il n'y a plus de sages cachés dans les montagnes ni d'hommes oubliés dans l'exil, plus de corvées pénibles ni de châtements qui excitent le murmure. Sous le ciel, il n'est personne qui ne contemple la majesté du prince et ne se conforme à ses desseins. Les nations les plus éloignées et les peuples aux coutumes étrangères accourent à lui en

employant plusieurs interprètes successifs. Ce n'est pas qu'il aille de maison en maison pour visiter chaque homme en particulier ; c'est uniquement parce qu'il déploie une parfaite sincérité (*jing cheng*) et la répand sur tout l'empire.

c. C'est pourquoi récompenser les bons et punir les méchants appartient aux ordres de la loi ; mais ce qui rend la loi efficace, c'est la parfaite sincérité. Quoique les ordonnances soient claires et manifestes, elles ne sauraient s'exécuter d'elles-mêmes ; elles doivent nécessairement attendre le secours de la sincérité. Ainsi, celui qui prétend embrasser le Dao pour gouverner le peuple sans que celui-ci ne se soumette, c'est que sa sincérité ne l'enveloppe pas en totalité.

2. Laozi dit :

a. Le Ciel a disposé le soleil et la lune, ordonné les étoiles et les constellations, déployé les quatre saisons et réglé le yin et le yang. Le jour sert à chauffer les êtres, la nuit à les reposer, le vent à les sécher, la pluie et la rosée à les humecter. Quand il donne la vie aux êtres, nul ne voit comment il les nourrit, et pourtant la multitude des choses grandit ; quand il fait périr les êtres, nul ne voit comment il les détruit, et pourtant la multitude des choses disparaît. C'est ce qu'on appelle l'action supérieure.

b. C'est pourquoi l'homme parfait le prend pour modèle : lorsqu'il fait naître le bonheur, on ne voit pas d'où vient ce bonheur, et pourtant il naît ; lorsqu'il écarte le malheur, on ne voit pas par où ce

malheur s'éloigne, et pourtant il disparaît. On a beau chercher à l'examiner, on ne peut le saisir ; on a beau l'observer, son effet nous échappe. Si l'on compte par jour, cela semble insuffisant ; si l'on compte par année, il y a de la surabondance. Silencieux et sans bruit, par une seule parole il ébranle grandement tout ce qui est sous le Ciel : c'est ainsi qu'il émeut et transforme les êtres selon la pensée du Ciel.

Ainsi, lorsque la parfaite sincérité se manifeste au-dedans, son effluve spirituel émeut le Ciel : l'étoile auspiciouse apparaît, le dragon jaune descend, le phénix arrive, les sources de vin doux jaillissent, les céréales d'élite croissent ; les fleuves ne débordent pas et la mer ne soulève pas ses vagues. Mais si l'on contrarie le Ciel et qu'on maltraite les êtres, aussitôt le soleil et la lune subissent des éclipses, les cinq planètes dévient de leurs orbites, les quatre saisons se troublent mutuellement, le jour s'assombrit et la nuit devient lumineuse, les montagnes s'effondrent, les cours d'eau se dessèchent, le tonnerre gronde en hiver et la gelée tombe en été. Car le Ciel et l'homme ont des moyens de communiquer entre eux.

c. C'est pourquoi, lorsqu'un État est sur le point de périr, les phénomènes célestes se modifient, les mœurs du monde se désordonnent, et des arcs-en-ciel apparaissent. Tous les êtres sont unis par des liens secrets ; leurs effluves spirituels s'influencent réciproquement.

Ainsi, les affaires qui relèvent de la puissance spirituelle ne sauraient être accomplies par l'habi-

leté de l'intelligence, ni obtenues par l'emploi de la force. C'est pourquoi le grand homme unit sa vertu à celle du Ciel et de la Terre, sa lumière à celle du soleil et de la lune, sa puissance spirituelle à celle des esprits, sa fidélité à la régularité des quatre saisons. Il conserve dans son sein la pensée du Ciel, il embrasse le fluide de la Terre ; possédant le vide et renfermant l'harmonie, sans descendre de sa salle d'audience, son action s'étend jusqu'aux quatre mers. Il change les coutumes, transforme le peuple et le porte au bien comme si cette vertu naissait du peuple lui-même : voilà ce qu'est la capacité de transformer par l'esprit.

3. Laozi dit :

a. La voie de l'homme consiste à conserver sa nature en sa totalité, à préserver sa vérité intérieure et à ne pas altérer son propre corps. S'il rencontre des dangers pressants ou de graves difficultés, sa sincérité pure s'élève jusqu'au Ciel. S'il n'est pas encore sorti de son principe fondamental, que pourrait-il tenter qui ne s'accomplisse ?

Considérant la vie et la mort comme un même domaine, nul ne saurait l'intimider ni l'opprimer ; combien moins encore celui qui gouverne le Ciel et la Terre, embrasse la multitude des êtres, revient au Créateur et renferme l'harmonie suprême, sans avoir jamais connu la mort ! Lorsque la parfaite sincérité prend forme au-dedans, elle s'explique au-dehors et pénètre le cœur des hommes : c'est là une doctrine qui ne se transmet pas par des paroles. Quand l'homme parfait occupe le trône, il conserve

le Dao en son sein sans prononcer de discours, et ses bienfaits s'étendent sur tous les sujets. C'est pourquoi l'enseignement sans paroles est d'une grandeur immense !

b. Mais lorsque le prince et ses ministres ont des cœurs divisés, des présages de discorde se manifestent au ciel : la réponse mutuelle des fluides spirituels en est la preuve manifeste. C'est ce qu'on appelle la dispute sans paroles et la voie non formulée.

Attirer à soi les peuples éloignés se fait sans action voulue (*wu wei*) ; se concilier les proches s'accomplit sans affaires. Seul celui qui marche dans l'obscurité de la nuit sait posséder cet art. On renvoie alors les chevaux de guerre pour fertiliser les champs, et les orniers des chars ne s'étendent plus jusqu'aux frontières lointaines : c'est ce qu'on appelle courir en restant assis et s'immerger sur la terre ferme.

La Voie du Ciel n'a pas d'affection particulière pour approcher un homme, ni de haine privée pour l'éloigner : celui qui est capable possède de la surabondance, celui qui est habile manque de tout ; celui qui s'y conforme obtient le salut, celui qui s'y oppose rencontre le malheur. C'est pourquoi gouverner un État par la seule finesse de l'intelligence est une chose par laquelle il est difficile de maintenir le royaume. Seul celui qui s'unit à la grande harmonie et répond aux événements en conservant le cours naturel des choses est capable de posséder l'empire.

4. Laozi dit :

La Voie (Dao) et la vertu (*de*) sont réunies comme le cerclage de bois et le cuir qui le recouvre ; plus on s'en éloigne, plus on s'en rapproche ; plus on s'en rapproche, plus on s'en éloigne. On a beau chercher à la saisir, on ne peut l'obtenir ; on a beau l'examiner, son effet n'est pas vain. C'est pourquoi l'homme parfait est semblable à un miroir : il ne va pas au-devant des objets et ne les accompagne pas lorsqu'ils s'éloignent ; il répond aux choses sans les retenir, et la multitude des êtres ne saurait l'altérer.

Ce qu'il croit acquérir est une perte ; ce qu'il croit perdre est un gain. Ainsi, celui qui pénètre la grande harmonie demeure paisible et obscur comme un homme plongé dans un vin généreux, et s'endort doucement pour s'ébattre au milieu d'elle, comme s'il n'était jamais sorti de son principe fondamental : c'est ce qu'on appelle la grande pénétration. C'est en renonçant à l'usage artificiel des facultés qu'il parvient à accomplir leur véritable usage.

5. Laozi dit :

Autrefois, lorsque l'Empereur Jaune (*Huangdi*) gouvernait l'empire, il régla le cours du soleil et de la lune, ordonna les fluides du yin et du yang, fixa la mesure des quatre saisons et rectifia le calcul des tubes sonores et du calendrier. Il distingua les hommes et les femmes, mit en lumière la hiérarchie des grands et des petits, de sorte que les forts n'opprimaient pas les faibles et que la multitude ne maltraitait pas la minorité. Le peuple conservait sa vie

sans périr prématurément ; les récoltes mûrissaient au temps convenable sans éprouver de calamités. Les cent fonctionnaires étaient droits et exempts d'intérêt privé ; le haut et le bas vivaient en bonne intelligence sans se plaindre ; les lois et les ordonnances étaient claires et sans obscurité ; les ministres étaient impartiaux et sans complaisance. Les laboureurs se cédaient les limites des champs, on ne ramassait pas les objets perdus sur les chemins, et sur les marchés on ne surévaluait pas le prix des marchandises. C'est pourquoi, en ce temps-là, le soleil, la lune et les constellations ne déviaient pas de leur course ; les pluies et les vents venaient aux saisons voulues, les cinq céréales étaient abondantes et fertiles, le phénix volait dans la cour du palais et la licorne s'ébattait dans les faubourgs.

b. Lorsque Fuxi régnait sur l'empire, il dormait la tête appuyée sur une pierre et se couchait sur des cordes. Il faisait régner la rigueur de l'automne et la sobriété de l'hiver, portant sur son dos la terre carrée et embrassant le ciel rond. Là où les fluides du yin et du yang s'accumulaient et demeuraient stagnants sans pouvoir circuler, il perça des voies pour les faire communiquer ; là où les fluides pervers et les êtres néfastes nuisaient au peuple et accumulaient les maux, il y mit fin et les arrêta. Ses sujets étaient simples comme des enfants, ne distinguant pas l'occident de l'orient ; ils regardaient d'un œil paisible, marchaient d'un pas pesant, vivaient satisfaits dans leur innocence sans savoir d'où cela leur venait. Flottant au gré des événements, ils en ignoraient la source ; nourris sans ré-

serve, ils ne savaient où ils allaient. En ce temps-là, les oiseaux, les bêtes, les insectes et les serpents cachaient tous leurs griffes, leurs dents et leurs venins, tant sa vertu égalait le Ciel et la Terre.

c. L'Empereur Jaune se pliait humblement sous l'autorité du grand principe premier ; il ne faisait pas éclater ses mérites et ne publiait pas sa renommée. Il cachait la voie de l'homme vrai (*zhen ren*) pour se conformer à la nature constante du Ciel et de la Terre. Pourquoi cela ? C'est que la Voie et la Vertu communiquaient alors avec le Ciel, et que l'intelligence artificielle ainsi que les ruses du cœur avaient disparu.

6. Laozi dit :

Si le Ciel n'est pas stable, le soleil et la lune n'ont rien qui les soutienne ; si la Terre n'est pas stable, les herbes et les arbres n'ont rien sur quoi s'établir ; si le corps n'est pas tranquille, le vrai et le faux ne sauraient se manifester. C'est pourquoi il faut qu'il y ait d'abord l'homme vrai (*zhen ren*) pour qu'il y ait ensuite la vraie sagesse. Si ce que l'on conserve au-dedans n'est pas éclairé, comment savoir si ce que j'appelle savoir n'est pas en réalité ne pas savoir ?

Accumuler les bienfaits et multiplier les richesses pour rendre la multitude des sujets joyeuse et faire qu'ils se réjouissent de la vie, c'est l'humanité (*ren*) ; accomplir de grands mérites, rendre illustre un nom glorieux, régler la condition du prince et des ministres, rectifier le haut et le bas, distinguer les proches et les éloignés, sauver les

États en danger, perpétuer les familles éteintes et établir des héritiers à ceux qui n'en ont pas, c'est la justice (*yi*) ; fermer les neuf ouvertures du corps, cacher ses volontés et ses pensées, rejeter la vivacité de l'esprit, revenir à l'absence de savoir, errer silencieux et libre hors du monde de la poussière, se promener dans l'occupation du non-agir, renfermer le yin, exhiler le yang et s'unir à la même harmonie que la multitude des êtres, c'est la vertu (*de*).

C'est pourquoi, lorsque la Voie (Dao) se disperse, elle devient la vertu (*de*) ; lorsque la vertu déborde, elle devient l'humanité (*ren*) et la justice (*yi*). Dès que l'humanité et la justice sont établies, la Voie et la Vertu sont abandonnées

7. Laozi dit :

Lorsque l'esprit s'égare au-dehors, les discours deviennent brillants mais vains ; lorsque la vertu se corrompt, les actions deviennent trompeuses. Se fier à une apparence extérieure de paroles et d'actes sans posséder la sincérité pure en son cœur, c'est ne pas échapper à l'asservissement de son propre corps par les objets extérieurs. Les forces de l'esprit ont une fin et un épuisement, tandis que les sollicitations du monde n'ont pas de borne ; si ce que l'on conserve au-dedans n'est pas fixé, on se laisse égarer au-dehors par les courants des mœurs du siècle. C'est pourquoi l'homme parfait cultive au-dedans les méthodes de la Voie (Dao), sans parer le dehors des ornements de l'humanité et de la justice. Connaissant ce qui convient aux neuf ouvertures et

aux quatre membres, il s'ébat dans l'harmonie de l'esprit vital : telle est la pérégrination du saint.

8. Laozi dit :

Quant aux pérégrinations de l'homme parfait (*sheng ren*), il se meut dans le suprême Vide, il promène son esprit dans le grand Néant, il galope par-delà les limites du monde, il chemine par la porte invisible, il écoute les sons inaudibles, il contemple les formes invisibles ; il n'est pas asservi par le siècle, il n'est pas enchaîné par les coutumes. C'est pourquoi les moyens par lesquels l'homme parfait meut l'univers sont tels que l'homme vrai (*zhen ren*) n'y saurait suffire ; et les procédés dont use le premier pour redresser le siècle sont tels que le second ne daigne pas les regarder. Or, l'homme ordinaire, étant captif du siècle et du vulgaire, voit nécessairement sa forme enchaînée et son esprit s'évanouir ; d'où il suit qu'il ne saurait s'affranchir des entraves. Si je puis être captif et enchaîné, c'est assurément que mon destin est d'une quelque façon lié.

9. Laozi dit :

a. La pensée du souverain ne laisse pas son esprit s'égarer au-dedans de sa poitrine, et sa sagesse ne franchit pas les quatre limites du monde ; il chérit les sentiments de bienveillance et de loyauté. Les pluies bienfaisantes tombent à point nommé, les cinq céréales prospèrent et se multiplient ; le printemps fait naître, l'été fait croître, l'automne moissonne et l'hiver emmagasine. Par des examens

mensuels et des contrôles saisonniers, les tributs sont offerts au terme de l'année.

Il nourrit le peuple avec équité, impose le respect par la droiture, maintient des lois simples et sans vexations ; sa puissance civilisatrice agit avec une efficacité divine. Ses lois sont clémentes et ses peines modérées, au point que les prisons demeurent vides. L'empire entier ne suit qu'une seule coutume, et nul ne nourrit de pensées perverses : tel est le bienfait de l'homme parfait (*sheng ren*).

b. Mais si celui qui est en haut aime à prélever sans mesure, ceux qui sont en bas ambitionnent le profit sans céder le pas. Le peuple, dans sa misère et sa détresse, en vient aux révoltes ; les efforts et les travaux demeurent stériles ; la ruse et la perfidie dominant, les voleurs et les brigands se multiplient. Les supérieurs et les inférieurs s'aigrissent mutuellement, et les ordres ne sont plus exécutés. Quand l'eau est trouble, les poissons suffoquent ; quand le gouvernement est tyrannique, le peuple se soulève. Si le prince a de multiples désirs, le peuple abonde en duplicité ; s'il jette le trouble par ses tracasseries, les sujets perdent leur fixité ; s'il multiplie ses exigences, les hommes se querellent et se disputent. Négliger de traiter la racine pour ne porter remède qu'aux branches, n'est-ce pas comme creuser un canal pour retenir l'eau, ou porter du bois sec pour éteindre un incendie ?

L'homme parfait gouverne en se donnant peu d'affaires, il assure l'abondance à peu de frais. Il pratique la bienveillance sans prodiguer les bienfaits, il est digne de foi sans proférer de paroles, il

obtient sans solliciter, il accomplit sans agir. Il garde le naturel, il conserve la suprême vérité, il embrasse le Dao tout en déversant la sincérité. L'empire le suit comme l'écho répond à la voix, ou comme l'ombre suit le corps : c'est qu'il cultive la racine même des choses.

10. Laozi dit :

Celui dont l'esprit s'évade au-dehors et dont la réflexion se dissipe au-dedans ne saurait régir sa propre forme. Lorsque l'usage de l'esprit s'exerce au loin, on néglige ce qui est proche. C'est pourquoi il est dit : « Ne pas franchir sa porte pour connaître l'empire, ne pas regarder par la fenêtre pour connaître la Voie du Ciel. Plus on sort au loin, moins on connaît. » Cela signifie que la sincérité essentielle jaillit du dedans, et que le souffle spirituel émeut le Ciel.

11. Laozi dit :

a. Le soleil de l'hiver, l'ombre de l'été : les dix mille êtres s'y tournent sans que nul ne les y contraigne, par l'effet de l'influence suprême de la nature, qui n'appelle pas et vient d'elle-même, qui ne repousse pas et s'en va. Profonde et obscure, sans qu'on sache ce qu'elle accomplit, l'œuvre s'achève d'elle-même. S'en remettre aux yeux pour observer les choses, s'en remettre aux paroles pour transmettre les ordres, c'est rendre le gouvernement bien difficile !

Gao Yao, bien que muet, fut un grand juge, et l'empire ne connut pas de peines tyranniques : il est

des choses plus précieuses que la parole ! Shi Kuang, bien qu'aveugle, fut un grand administrateur, et l'État de Jin ne connut pas de troubles politiques : il est des choses plus précieuses que la vue !

b. L'ordre sans les paroles, la vision sans le regard : voilà comment l'homme parfait (*sheng ren*) sert de maître aux hommes. Le peuple se conforme à ceux qui sont en haut non par ce qu'ils disent, mais par ce qu'ils pratiquent. C'est pourquoi, si le souverain aime la vaillance sans ordonner le combat, le pays n'en subit pas moins les calamités, qui amènent inévitablement les désordres du meurtre et du pillage. Si le souverain est agité par une passion pour la beauté sans s'en rendre maître, le pays n'en est pas moins obscurci et troublé, ce qui conduit à la plaie de la débauche.

C'est pourquoi l'homme parfait distingue la sincérité essentielle au-dedans, tandis que ses sympathies et ses aversions se manifestent clairement au-dehors ; ses paroles répondent fidèlement à ses sentiments, et ses décrets énoncent clairement son dessein. Dès lors, les châtements ne suffisent pas à changer les mœurs, ni les supplices à réprimer la perversité ; seule la transformation spirituelle est précieuse. Lorsque l'essence atteint son comble, elle devient esprit ; et le mouvement de cette essence est semblable à la venue du printemps qui fait naître, ou à la rigueur de l'automne qui fait périr.

C'est pourquoi l'homme de bien (*jun zi*) est semblable à l'archer : une infime erreur de la main se traduit par des toises et des pieds de déviation ! C'est pourquoi celui qui gouverne les hommes doit

être plein de circonspection quant au principe par lequel il les meut.

12. Laozi dit :

Réformer les lois et établir des récompenses, sans pour autant réussir à changer les mœurs et à transformer les coutumes, c'est faute de posséder la sincérité du cœur. C'est pourquoi, en écoutant les sons d'un pays, on connaît ses mœurs ; en observant sa musique, on discerne ses coutumes ; et en voyant ses coutumes, on pénètre son évolution. Quant à celui qui embrasse le réel et manifeste la sincérité, il émeut le Ciel et la Terre, son esprit franchit les limites du monde, ses ordres s'exécutent et ses interdictions sont respectées ; sa sincérité communique avec la Voie et atteint l'essence de son dessein. Bien qu'il soit sans une seule parole, tout l'empire, le peuple innombrable, les oiseaux, les bêtes, les esprits et les divinités se transforment avec lui. C'est pourquoi, au plus haut degré, la transformation est spirituelle ; au degré suivant, on contraint les hommes à ne pas mal agir ; au degré inférieur, on récompense les sages et l'on punit les criminels.

13. Laozi dit :

Le grand Dao est non-agir (*wu wei*). Le non-agir, c'est le néant ; le néant, c'est l'absence d'assignation de demeure. L'absence de demeure, c'est rester dans l'informe. L'informe, c'est l'immobilité ; l'immobilité, c'est l'absence de parole. L'absence de parole, c'est le repos absolu, sans son ni forme. Ce

qui est sans son ni forme, l'œil ne le voit pas, l'oreille ne l'entend pas : on le nomme subtil et merveilleux, on le nomme le suprême Esprit. « Mince et ténu, il semble subsister ; c'est la racine du Ciel et de la Terre. » Le Dao est sans forme et sans son ; c'est pourquoi l'homme parfait (*sheng ren*) s'efforce de lui donner une forme, en employant une formule unique pour nommer la Voie du Ciel et de la Terre.

Le grand prend le petit pour fondement, le multiple prend l'unité pour origine. Le Fils du Ciel prend le Ciel et la Terre pour étalon, et les dix mille êtres pour ressource ; sa vertu et son mérite atteignent la plus haute grandeur, sa puissance et son nom atteignent la suprême noblesse. La beauté de cette double vertu s'accorde avec le Ciel et la Terre : c'est pourquoi il ne peut se dispenser de prendre le grand Dao pour modèle et de s'en faire la mère de l'empire.

14. Laozi dit :

Secourir la détresse et pourvoir à l'urgence, c'est ce qui fait naître la renommée et surgir l'intérêt ; éliminer les fléaux, c'est ce qui accomplit l'œuvre. Lorsque le monde est exempt de désastres et de calamités, quoique l'homme parfait soit là, il ne trouve pas où déployer sa vertu ; lorsque les supérieurs et les inférieurs vivent en harmonie, quoiqu'il soit là, il n'a pas où établir son mérite. C'est pourquoi le gouvernement de l'homme accompli consiste à porter en soi la vertu, à embrasser le Dao, à étendre la sincérité et à répandre la bienveillance

avec joie ; sa sagesse inépuisable demeure endormie, sans prononcer de discours. Nul dans l'empire ne sait priser son absence de paroles ; c'est pourquoi il est dit : « Le Dao qui peut être exprimé par la parole n'est pas le Dao constant ; le nom qui peut être nommé n'est pas le nom constant. » Tout ce qui s'écrit sur les bambous et les soies, tout ce qui se grave dans l'or et la pierre, et qui peut se transmettre aux hommes, n'en est que la partie grossière.

Les Trois Augustes, les Cinq Empereurs et les trois rois [des dynasties Xia, Shang et Zhou], eurent des occupations différentes mais un même cœur, des voies diverses mais un même terme. Les lettrés des derniers temps, ignorant ce que le Dao incorpore et ce que la vertu résume, s'emparent des traces des actions accomplies pour s'asseoir et dissenter : bien qu'ils possèdent une vaste érudition et une grande science, ils n'échappent pas au désordre.

15. Laozi dit :

a. Ce qu'il y a de plus pur dans l'esprit peut se transformer spirituellement, mais ne saurait se prêter aux discours sur le Dao. L'homme parfait ne quitte pas sa natte et redresse l'empire ; son affection est plus vive que les appels pressants, de sorte que lorsqu'il profère une parole, on le croit, car la foi précède la parole ; lorsqu'il émet un même ordre, on l'exécute, car la sincérité réside au-delà de l'ordre. Si l'homme parfait est placé au faite, le

peuple se transforme comme par une action divine, le sentiment le devançant toujours.

b. Si ce qui se meut en haut ne trouve pas d'écho en bas, c'est que le sentiment et l'ordre diffèrent. Un nourrisson de trois mois ignore le profit et le dommage, et pourtant la mère tendre l'aime avec plus d'ardeur encore : c'est l'effet du sentiment. Dès lors, l'utilité des paroles est bien petite et changeante, tandis que l'utilité du silence est immense et universelle ! Avoir foi dans les paroles de l'homme de bien (*jun zi*), être loyal envers ses intentions, lorsque cette loyauté et cette foi se manifestent au-dedans, elles émeuvent et trouvent écho au-dehors : telle est la transformation propre au sage et à l'homme parfait.

16. Laozi dit :

Si le fils meurt pour son père, et si le sujet meurt pour son souverain, ce n'est pas par la recherche de la renommée ; c'est que le sentiment de la piété filiale et de la bienveillance est enfoui au fond de leur cœur et ne recule pas devant l'épreuve. La compassion et l'affliction de l'homme de bien ne relèvent pas d'une action concertée ou artificielle, elles jaillissent du tréfonds de lui-même ; en outre, il observe attentivement le cours de ses propres actions. L'homme parfait (*sheng ren*) ne rougit pas devant sa propre ombre, et l'homme de bien est plein de circonspection lorsqu'il est seul. Délaisser ce qui est proche pour courir après ce qui est lointain, c'est se clore toutes les issues. C'est pourquoi, lorsque l'homme parfait est placé au faite, le peuple

goûte la douceur de son gouvernement ; lorsqu'il est dans une condition subalterne, le peuple aspire à son esprit, car sa volonté n'oublie jamais de vouloir le bien des hommes.

17. Laozi dit :

Qu'un homme valeureux pousse un seul cri, et trois armées s'écartent : telle est la puissance de sa sincérité foncière ! Mais si l'on lance un chant sans trouver d'écho, ou si l'on forme un dessein sans qu'il se réalise, c'est qu'il existe nécessairement au-dedans quelque division discordante. Celui qui redresse l'empire sans quitter sa natte cherche tout en lui-même.

C'est pourquoi là où la parole ne parvient pas, la contenance et les traits du visage atteignent leur but ; et là où la contenance ne suffit plus, l'influence subtile et imperceptible s'établit. Touchant le cœur, elle se déploie et s'extériorise en formes sensibles ; lorsque l'essence atteint son comble, elle peut communiquer par les formes, mais elle ne saurait être enfermée dans des prévisions rigides.

18. Laozi dit :

Toute parole a son principe originaire, toute affaire a sa racine essentielle. Si l'on perd ce principe et cette racine, encore vaudrait-il mieux ne posséder aucuns talents, que de multiples. C'est l'art de Chui, qui s'attaque ses propres doigts, preuve qu'il est impossible d'atteindre par l'artifice la grande habileté. C'est pourquoi le maître artisan use de son intelligence non pas par ostentation de sa com-

pétence, mais en suivant l'opportunité des temps. Pour concevoir une fermeture de porte sans comprendre le secret de cet art, rien ne vaut l'expérience du mécanisme le plus simple.

19. Laozi dit :

Lorsque l'homme parfait (*sheng ren*) s'adonne aux affaires, les chemins qu'il emprunte peuvent différer, mais ils mènent au même terme ; qu'il s'agisse de préserver ou de faire périr, de stabiliser ou de redresser un État chancelant, c'est toujours avec la même constance, et sa volonté n'oublie jamais de vouloir le bien des hommes. Ainsi, les chants de Qin, de Chu, de Yan et de Wei ont des modulations diverses, mais tous procurent la joie ; les pleurs des Neuf barbares Yi et des Huit barbares Di ont des accents différents, mais tous expriment la douleur. Or, le chant est l'expression subtile de la joie, et les pleurs sont l'effet manifeste de la douleur ; ce qui réside secrètement au-dedans se déploie au-dehors, de sorte que tout dépend de la nature de l'influence qui meut le cœur. Le cœur de l'homme parfait, jour et nuit, n'oublie pas de vouloir le bien des hommes, et la bienfaisance de son influence s'étend ainsi fort au loin.

20. Laozi dit :

L'homme gouverne par le non-agir (*wu wei*), et vouloir agir, c'est immédiatement porter atteinte à l'ordre naturel. Gouverner par le non-agir, c'est pratiquer le non-agir ; celui qui agit ne sait pas pratiquer le non-agir, et celui qui ne sait pas pratiquer

le non-agir ne saurait accomplir d'action véritable. L'homme conserve son efficacité spirituelle par l'absence de paroles, et proférer des discours, c'est immédiatement porter atteinte à cette pureté. Celui qui demeure spirituel par le silence porte la charge de la non-parole ; s'il s'en écartait, il blesserait la nature même de l'Esprit.

21. Wenzi dit :

a. La renommée peut s'obtenir par l'effort, et le mérite par la constance. Autrefois, Nanrong Chu, s'affligeant de voir la Voie sainte absente en lui-même et sa propre personne ignorée, alla trouver Laozi. Ayant reçu de lui un seul mot d'enseignement, son esprit s'illumina et s'éveilla, sa tristesse se dissipa et se changea en pénétration, et, durant dix jours de labeur ardent sans se nourrir, il se sentit comme au festin d'un grand sacrifice. C'est pourquoi sa clarté éclaira l'empire, sa renommée s'établit pour la postérité, sa sagesse embrassa le ciel et la terre, son discernement distingua la pointe des poils d'automne, et ses louanges résonnent dans le langage fleuri jusqu'à nos jours sans s'interrompre : c'est là ce qu'on appelle une renommée que l'on peut ériger par l'effort.

b. C'est pourquoi, si le laboureur ne fait pas d'effort, les greniers ne se remplissent pas ; si les officiers et les ministres ne s'appliquent pas au travail, la sincérité du cœur perd sa pureté ; si les généraux et les premiers ministres ne font pas d'effort, les hauts faits ne s'accomplissent pas ; et si les rois et les princes se laissent aller à la paresse, la

postérité oublie leur nom. L'homme accompli (*zhi ren*) chemine secrètement, semblable au tonnerre tapi dans le repos ; il agit selon les temps et édifie son mérite en s'appuyant sur les ressources des choses, de sorte que ses avances et ses retraites ne connaissent nulle difficulté, et qu'il n'est pas de lieu où il ne pénètre. Lorsque la sincérité intime de l'homme accompli se manifeste au-dehors, sa vertu se répand aux quatre coins de l'horizon : s'il voit l'empire dans le bien-être, il se réjouit sans l'oublier ; s'il le voit en proie au malheur, son affliction est pareille à celle d'un deuil. Car « celui qui s'afflige de la détresse du peuple, le peuple s'afflige à son tour de sa détresse ; celui qui se réjouit de la joie du peuple, le peuple se réjouit à son tour de sa joie. C'est pourquoi celui qui gouverne en partageant les peines et les joies du peuple, et qui refuserait d'accéder à la royauté, cela ne s'est jamais vu ».

c. Les règles de l'homme parfait (*sheng ren*) commencent par ce qui ne se voit pas et s'achèvent par ce qui ne s'atteint pas ; elles résident en un lieu qui ne chancelle jamais, s'amassent dans des greniers inépuisables et se logent dans des trésors intarissables. Ses ordres coulent comme la source d'un fleuve, il emploie le peuple à des fonctions non conflictuelles, ouvre les portes par où l'on obtient infailliblement ce que l'on cherche, ne tente pas ce qui ne peut s'accomplir, ne réclame pas ce qui ne peut s'obtenir, ne s'arrête pas là où l'on ne saurait demeurer longtemps, et n'emprunte pas de voies sur lesquelles on ne puisse revenir. L'homme de grande envergure mène une politique qui emporte

l'adhésion, et nul ne désobéit à ses arrêts ; lorsque les arrêts sont suivis, le peuple obéit et, du petit, parvient au grand. Mais si les arrêts sont transgressés, le bienfait se change en calamité et la réussite en désastre. Celui que l'on nomme le grand homme est fort au-dedans et lumineux au-dehors ; sa force intérieure est pareille au ciel et à la terre, sa clarté extérieure est pareille au soleil et à la lune. Le ciel et la terre recouvrent et soutiennent tout sans exception, le soleil et la lune illuminent tout de leur clarté. Le grand homme montre la voie du bien aux hommes sans altérer son principe originaire ni changer sa constance ; et le monde écoute ses ordres comme les herbes ploient sous le vent.

d. Si le gouvernement se conduit mal au printemps, l'étoile de Jupiter (*Sui*) avance ou recule et quitte sa régularité ; s'il pêche en été, l'étoile de Mars (*Ying huo*) rétrograde ; s'il fait erreur en automne, l'étoile de Vénus (*Tai bai*) se dérobe de sa place et ses levers et couchers perdent leur règle ; si enfin il s'égare en hiver, l'étoile de Mercure (*Chen xing*) manque son orientation. Lorsque les quatre saisons perdent leur ordre, l'étoile de Saturne (*Zhen xing*) vacille, le soleil et la lune subissent des éclipses et des illuminations, les cinq planètes se dérèglent et des comètes apparaissent. Mais si le gouvernement du printemps ne défaille pas, les orges et les mils croissent en abondance ; si celui de l'été n'est pas incorrect, les pluies tombent à point nommé ; si celui de l'automne n'est pas erroné, le peuple prospère et s'enrichit ; si celui de l'hiver

enfin ne pêche pas, l'État demeure en paix et en sécurité.

Les neuf règles

1. Laozi dit :

a. Avant que le Ciel et la Terre ne prissent forme, c'était l'obscurité profonde et mystérieuse, un chaos fondu en un tout unique, silencieux et limpide. La partie lourde et trouble devint la Terre, tandis que l'essence subtile devint le Ciel ; ils se scindèrent pour former les quatre saisons, se divisèrent pour constituer le yin et le yang. L'essence pure engendra l'homme, et l'élément grossier engendra les insectes et les reptiles ; le dur et le souple s'associèrent pour se parachever, et les dix mille êtres naquirent alors.

L'esprit a sa racine dans le Ciel, et les os ainsi que les chairs ont leur souche dans la Terre. L'esprit retourne par sa porte, et la charpente osseuse rentre en sa racine : que me restera-t-il donc en propre ?

b. C'est pourquoi l'homme parfait (*sheng ren*) prend le Ciel pour modèle et se conforme à la Terre ; il n'est pas asservi par les coutumes du siècle, il ne se laisse pas séduire par les hommes. Il prend le Ciel pour père et la Terre pour mère, le yin et le yang pour cordages directeurs, et les quatre saisons pour règles régulatrices. Le Ciel est tranquille et pur, la Terre est stable et paisible. Les dix mille êtres qui vont à l'encontre de cet ordre périssent, ceux qui s'y conforment vivent.

C'est pourquoi la quiétude et le dépouillement sont la demeure de l'Esprit, et le néant ainsi que le vide sont le séjour du Dao. Car l'esprit est ce que nous recevons du Ciel, et la charpente osseuse est ce que nous tenons en partage de la Terre : « Le Dao engendre l'Un, l'Un engendre le Deux, le Deux engendre le Trois, et le Trois engendre les dix mille êtres. Les dix mille êtres portent le yin et enlacent le yang, et le souffle médian opère l'harmonie. »

2. Laozi dit :

a. L'homme naît en recevant les transformations du Ciel et de la Terre : au premier mois se forme la graisse, au deuxième le sang et les vaisseaux, au troisième l'embryon, au quatrième le fœtus, au cinquième les tendons, au sixième les os, au septième la forme s'achève, au huitième l'enfant bouge, au neuvième il s'agite, et au dixième il vient au monde. La forme corporelle étant constituée, les cinq viscères se dessinent : le foie gouverne les yeux, les reins gouvernent les oreilles, la rate gouverne la langue, les poumons gouvernent le nez, et la vésicule biliaire gouverne la bouche ; l'extérieur constitue la surface, et le milieu forme l'intérieur. La tête est ronde à l'image du Ciel, les pieds sont carrés à la ressemblance de la Terre. Le Ciel possède les quatre saisons, les cinq éléments, les neuf astres lumineux et les trois cent soixante jours ; l'homme possède les quatre membres, les cinq viscères, les neuf orifices et les trois cent soixante articulations. Le Ciel a le vent, la pluie, le froid et la

chaleur ; l'homme a ses penchants à donner ou à recevoir, ses joies et ses colères. La vésicule biliaire est semblable aux nuages, les poumons au souffle, la rate au vent, les reins à la pluie, et le foie au tonnerre : l'homme est ainsi semblable au Ciel et à la Terre, et le cœur en est le souverain. Les yeux et les oreilles sont le soleil et la lune ; le sang et le souffle sont le vent et la pluie. Si le soleil et la lune dévient de leur cours, ils s'éclipsent et perdent leur clarté ; si le vent et la pluie surviennent hors de saison, ils causent des ravages et engendrent des désastres ; si les cinq planètes perdent leur régularité, les provinces et les États en subissent les suites malheureuses.

b. La Voie du Ciel et de la Terre, quoique vaste et grande, n'en règle pas moins ses manifestations lumineuses et ménage son essence spirituelle : comment les yeux et les oreilles de l'homme pourraient-ils indéfiniment à l'usage de leurs sens sans se reposer jamais ? Comment l'esprit pourrait-il galoper sans s'épuiser ? C'est pourquoi l'homme parfait (*sheng ren*) veille sur l'intérieur sans perdre de vue l'extérieur. Le sang et le souffle sont la fleur de l'homme, les cinq viscères sont l'essence de l'homme. Si le sang et le souffle se concentrent au-dedans sans s'épancher au-dehors, la poitrine et l'abdomen se remplissent, et les convoitises se font rares. Lorsque les convoitises sont rares, les yeux et l'oreille s'épurent, l'ouïe et la vue deviennent perçantes ; cette acuité de la vue et de l'ouïe, c'est ce que l'on nomme la clarté lumineuse.

Si les cinq viscères parviennent à s'unir au cœur sans s'en séparer, la volonté et le souffle l'emportent, les actions demeurent exemptes de perversité, l'esprit abonde et le souffle ne se dissipe pas : par l'ouïe, il n'est rien qu'on n'entende ; par la vue, il n'est rien qu'on ne voie ; par l'action, il n'est rien qu'on n'accomplisse. Les calamités et les désastres n'ont pas par où s'introduire, l'affliction ne saurait l'atteindre.

c. C'est pourquoi celui qui recherche beaucoup obtient peu, et celui qui embrasse de grandes vues connaît peu de choses. Les orifices sont les portes et les fenêtres de l'esprit, le sang et le souffle sont les messagers et les gardiens des cinq viscères. C'est pourquoi, si les yeux et les oreilles se laissent submerger par les sons et les couleurs, les cinq viscères s'agitent et perdent leur fixité, le sang et le souffle s'écoulent sans fin, et l'esprit galope sans surveillance : alors, quand bien même les bonheurs et les malheurs s'amoncelleraient comme des collines, l'homme n'aurait aucun moyen de les discerner. C'est pourquoi l'homme parfait chérit son essence et s'interdit tout débordement. S'il maintient ses sens perspicaces et subtilement pénétrants, exempts de tout attrait ou convoitise ; si sa volonté et son souffle conservent leur pureté et leur quiétude au milieu de désirs modérés, ses cinq viscères jouissent de la paix, son esprit demeure gardé au-dedans de sa forme corporelle sans s'en échapper : il contemple alors ce qui est hors des âges passés et ce qui gît au cœur des temps futurs, si bien que les vicissitudes du malheur et du bonheur ne valent

même pas d'être regardées ! C'est pourquoi il est dit : « Plus on sort au loin, moins on connaît », ce qui signifie que l'esprit ne doit pas se laisser corrompre au-dehors. Les cinq couleurs troublent les yeux et font perdre aux yeux leur netteté ; les cinq notes pénètrent dans l'oreille et font perdre à l'oreille son acuité ; les cinq saveurs bouleversent la bouche et font naître dans la bouche des ulcères ; l'alternance des désirs trouble le cœur et fait voler la conduite. C'est pourquoi les convoitises troublent le souffle de l'homme, et les passions d'amour et de haine fatiguent son esprit ; si l'on ne s'empresse de les rejeter, l'énergie et la volonté s'étiolent de jour en jour. Si l'homme est impuissant à achever sa destinée naturelle, c'est qu'il s'attache trop avidement aux conditions de la vie ; mais celui précisément qui ne cherche pas à vivre artificiellement est celui-là même qui obtient la longue vie.

d. Le Ciel et la Terre se meuvent et communiquent mutuellement, les dix mille êtres se fondent et ne font qu'un : qui sait connaître cet Un ne connaît rien qui ne soit l'Un, et qui ne sait pas connaître cet Un ne peut rien connaître du tout. Je réside dans l'empire en n'étant moi-même qu'un être parmi les êtres, et les êtres ne sont que des êtres ; comment un être pourrait-il prétendre agir sur un autre être ? Vouloir forcer la vie ne se peut pas, refuser la mort ne sert à rien ; il ne faut ni haïr ce qui est bas, ni se réjouir de ce qui est noble. S'ajuster aux ressources naturelles des choses pour les laisser en paix, sans jamais vouloir pousser les choses à

leur extrême limite, voilà qui constitue la suprême béatitude.

3. Garder le vide (*shou xu*)

Laozi dit :

Celui qu'on appelle l'homme parfait (*sheng ren*), c'est celui qui, selon les temps, trouve la paix dans sa condition et, au gré du siècle, goûte la joie de sa tâche. La tristesse et la joie sont les déviations de la vertu ; l'amour et la haine sont les entraves du cœur ; la colère et la joie excessive sont les transgressions de la Voie. C'est pourquoi sa naissance obéit à la marche du Ciel, et sa mort est la transformation naturelle des êtres. Dans le repos, il s'accorde avec la vertu du yin ; dans l'action, il vogue de concert avec les ondes du yang. Dès lors, le cœur est le maître de la forme, et l'esprit est le trésor du cœur. Si la forme corporelle s'épuise sans repos, elle s'affaisse ; si l'essence spirituelle s'emploie sans trêve, elle se tarit. C'est pourquoi l'homme parfait observe ces règles et n'ose pas les transgresser. Répondre au réel par le néant, c'est en scruter infailliblement la raison profonde ; recevoir le concret par le vide, c'est en épuiser infailliblement la mesure. Demeurer paisible, joyeux, vide et tranquille, afin d'achever ainsi sa destinée, sans s'attacher à rien ni rejeter personne, en embrassant la vertu et en nourrissant l'harmonie pour se conformer au Ciel : tel est celui qui fait frontière avec la Voie et voisine avec la Vertu. Il ne prend pas l'initiative du bonheur, il ne prévient pas le malheur ; ni la mort ni la vie ne causent en lui de

changement, c'est pourquoi on le nomme le suprême Esprit. Étant spirituel, il n'est rien qu'il ne puisse obtenir, il n'est rien qu'il n'accomplisse sans effort.

4. Garder le néant (*shou wu*)

Laozi dit :

Mépriser l'empire, c'est affranchir l'esprit de toute entrave ; tenir les dix mille êtres pour menus, c'est préserver le cœur de toute illusion ; considérer la vie et la mort comme une égale mesure, c'est prémunir la volonté contre tout effroi ; épouser les métamorphoses, c'est empêcher la clarté de s'éblouir. L'homme accompli (*zhi ren*) s'appuie sur la colonne qui ne ploie pas, chemine par la route dépourvue d'embûches, puise aux trésors d'un coffre intarissable et a pour maître celui qui ne connaît pas la mort. Il va partout avec succès, il pénètre partout sans obstacle ; qu'il se ploie ou se détende, qu'il s'incline ou se relève, il porte en lui le décret de la vie sans incertitude et se meut avec souplesse. Les bonheurs, les malheurs, les avantages et les périls ne suffisent pas à troubler son cœur.

Celui qui s'adonne à la justice peut être contraint par la bienveillance, mais non forcé par les armes ; on peut le redresser par l'équité, mais non le séduire par l'appât du gain. L'homme de bien (*jun zi*) meurt pour la justice et ne saurait être retenu par les richesses ni effrayé par la mort ; que dire alors de celui qui pratique le non-agir (*wu wei*) ! L'homme du non-agir est exempt de toute attache, et cet homme sans attache prend l'empire pour un

simple jeu d'ombre. Lorsqu'il contemple en haut la condition des hommes accomplis pour sonder profondément le sens de la Voie et de la Vertu, puis examine en bas la conduite du siècle, il y trouve de quoi concevoir de la confusion. Celui qui ne fait pas de l'empire son affaire ressemble à celui qui apprend à battre du tambour.

5. Garder l'équilibre (*shou ping*)

Laozi dit :

La puissance souveraine et les richesses considérables sont ce que les hommes convoitent ; mais comparées au corps, elles sont de piètre valeur. C'est pourquoi la nourriture de l'homme parfait (*sheng ren*) suffit seulement à combler le vide et à relayer le souffle, et son vêtement suffit à couvrir sa forme et à parer au froid ; il contente ses sentiments et rejette le superflu, ne recherche pas le gain et n'amasse point de réserves. Il épure ses yeux pour ne rien regarder, apaise ses oreilles pour ne rien écouter, ferme sa bouche pour ne rien dire, abandonne son cœur à la quiétude sans s'alourdir de pensées, rejette l'intelligence subtile pour revenir à l'originelle pureté (*tai su*), accorde le repos à son esprit et bannit la connaissance artificielle. N'ayant ni amour ni haine, c'est ce que l'on nomme la grande Pénétration. Pour éliminer les souillures et se défaire des entraves, rien ne vaut de ne pas s'être écarté de sa souche originelle : qu'est-ce donc qui ne s'accomplirait pas ? Celui qui sait cultiver l'harmonie de la vie ne saurait être suspendu par l'appât du gain ; celui qui pénètre les symboles de

l'intérieur et de l'extérieur ne saurait être séduit par la puissance. Ce qui se trouve au-delà du dehors est la suprême grandeur ; ce qui se trouve en deçà du dedans est la suprême noblesse. Qui sait reconnaître cette suprême grandeur et cette suprême noblesse, où irait-il sans réussir ?

6. Garder la facilité (*shou yi*)

Laozi dit :

Les hommes qui, dans l'antiquité, pratiquaient la Voie réglaient leur nature et leurs penchants, gouvernaient les mouvements de leur cœur, les nourrissaient par l'harmonie et les maintenaient par la juste mesure ; ils trouvaient leur joie dans la Voie au point d'oublier leur bassesse, et goûtaient la paix dans la Vertu au point d'oublier leur pauvreté. Si la nature comporte des penchants qu'elle n'appelle pas, n'ayant pas de désirs, on ne manque de rien ; si le cœur connaît des joies qu'il ne recherche pas, n'ayant pas de plaisirs recherchés, on n'agit pas en vain. Ce qui n'apporte pas de profit à la nature, on ne l'emploie pas pour ternir la vertu ; ce qui n'est pas commode pour la vie, on ne l'emploie pas pour troubler l'harmonie. Ne pas abandonner son corps à des licences effrénées mais observer la règle et la mesure, c'est ce qui permet de servir de modèle à l'empire. Mesurer sa nourriture selon la capacité de son ventre, régler son vêtement selon les besoins de sa forme, élire sa demeure selon la juste contenance de son corps, et régler sa conduite sur la convenance naturelle ; laisser le reste de l'empire sans se l'approprier, abandonner

les dix mille êtres sans en convoiter le profit : comment un tel homme perdrait-il sa nature et sa destinée pour des questions de pauvreté, de richesse, de noblesse ou de bassesse ? Celui qui demeure ainsi constant peut être dit capable d'incarner le Dao.

7. Garder la pureté (*shou qing*)

Laozi dit :

Quant aux souffles que l'homme reçoit du Ciel : l'aptitude des oreilles et des yeux pour les sons et les couleurs, celle du nez et de la bouche pour les parfums et les odeurs, celle de la chair et de la peau pour le froid et la chaleur, leur inclination naturelle est semblable en tous ; et pourtant, selon qu'ils mènent à la mort ou à la vie, qu'ils font de l'homme un homme de bien (*jun zi*) ou un homme de peu (*xiao ren*), c'est la règle qui les maîtrise qui diffère. L'esprit est le centre de la sagesse : lorsque l'esprit est pur, la sagesse devient lumineuse. La sagesse est le palais du cœur : lorsque la sagesse est impartiale, le cœur se trouve en équilibre. Nul ne cherche à se mirer dans des eaux troubles, mais chacun se mire dans des eaux limpides, parce qu'elles sont claires et tranquilles. C'est pourquoi, lorsque l'esprit est pur et que la volonté est en paix, on parvient à saisir la vérité intime des êtres ; par conséquent, celui qui sait faire usage de l'esprit doit nécessairement emprunter le secours de ce qui n'agit pas. De même qu'un miroir diaphane ne retient pas la poussière, de même un esprit pur n'est pas égaré par les convoitises. C'est pourquoi, là où le cœur

applique son attention, l'esprit s'y trouve aussitôt tout entier ; en le ramenant au vide, on dissipe l'agitation et l'on enferme le souffle en son repos : telle est la pérégrination de l'homme parfait (*sheng ren*). C'est pourquoi celui qui gouverne l'empire doit impérativement pénétrer la vérité intime de la nature et de la destinée avant de pouvoir y prétendre.

8. Garder la vérité (*shou zhen*)

a. Laozi dit :

Ce que l'on nomme l'homme parfait, c'est celui qui ajuste ses sentiments et rien de plus ; il mesure sa nourriture selon la contenance de son ventre, règle ses vêtements selon la proportion de sa forme, s'impose la modération à lui-même, si bien que les pensées corrompues et avides n'ont aucun moyen de naître. C'est pourquoi celui qui est capable de posséder l'empire est assurément celui qui ne fait pas de l'empire son affaire ; et celui qui est digne d'obtenir la renommée est assurément celui qui ne la recherche pas par des actions extravagantes. Lorsqu'on pénètre véritablement la vérité intime de la nature et de la destinée, la bienveillance et la justice s'y attachent naturellement d'elles-mêmes. Quant à celui dont l'esprit n'est obscurci par rien et dont le cœur ne porte aucune charge, qui est pénétrant, fluide et dégagé, calme et sans occupation ; que la puissance et le profit ne sauraient séduire, que les sons et les couleurs ne sauraient corrompre, que les rhéteurs ne sauraient fléchir, que les hommes avisés ne sauraient émouvoir, et que les

hommes courageux ne sauraient effrayer, il a pris le chemin de l'homme vrai (*zhen ren*).

b. Celui qui fait naître la vie ne naît pas lui-même, et celui qui opère les transformations ne se transforme pas. Quiconque ne parvient pas à cette Voie, quand bien même il saurait embrasser l'ordre du Ciel et de la Terre, éclairer le soleil et la lune de sa clarté, dénouer les anneaux inextricables de la dialectique ou polir ses discours jusqu'à rivaliser avec l'or et la pierre, n'en retirerait nul profit pour l'empire : c'est pourquoi l'homme parfait (*sheng ren*) ne perd pas ce qu'il a mission de garder.

9. Garder le repos (*shou jing*)

a. Laozi dit :

Le calme, le détachement, la paix de l'âme et la modération, voilà par où l'on nourrit la vie. L'harmonie, la joie douce, le vide et le néant, voilà par où l'on s'appuie sur la vertu. Si le dehors ne trouble pas le dedans, la nature obtient ce qui lui convient. Si le calme conserve l'harmonie sans mouvement, la vertu affermit sa place. Nourrir sa vie pour gouverner le monde, embrasser la vertu pour achever ses jours, c'est ce qu'on peut appeler savoir incarner le Dao. Celui qui agit ainsi n'a pas de sang ni de vaisseaux entravés, ni de vapeurs accumulées dans les cinq organes. Le malheur et la bonne fortune ne sauraient le tromper ni le violenter ; le blâme et l'éloge ne sauraient le frapper. S'il n'était maître de son siècle, qui pourrait s'en tirer ? Posséder le talent sans rencontrer son temps, c'est

déjà ne pas pouvoir échapper au péril ; combien plus encore si l'on est dépourvu de la Voie !

b. Celui dont l'œil discerne l'extrémité d'un duvet d'automne n'entend pas le bruit de la foudre. Celui dont l'oreille s'accorde aux sons des métaux et des pierres précieuses ne voit pas la forme du mont Taishan. C'est pourquoi, lorsqu'on a de petits objets en vue, on en oublie de grands.

Aujourd'hui, l'afflux des dix mille êtres déracine notre vie, arrache notre essence pareille à une source jaillissante ; quand même on voudrait ne pas les recevoir, cela se peut-il ? Si l'eau d'une cuvette reste paisible une journée entière, on peut y voir ses sourcils et ses cils ; qu'on la trouble par un seul mouvement, et l'on ne peut plus y distinguer aucune forme. L'esprit de l'homme est malaisé à purifier et prompt à se troubler, semblable en cela à l'eau de la cuvette.

10. Garder la règle (*shou fa*)

Laozi dit :

Les plus hauts saints prennent le Ciel pour modèle ; ceux du rang inférieur honorent les hommes sages ; les derniers confient le pouvoir aux ministres. Confier le pouvoir aux ministres est une voie de ruine et de péril ; honorer les hommes sages est la source de l'égarement et de la folie ; prendre le Ciel pour modèle est la voie qui règle le Ciel et la Terre. Le vide et le calme font le roi. Le vide ne refuse rien ; le calme maintient tout. Qui connaît la voie du vide et du calme peut l'observer du commencement jusqu'à la fin. C'est pourquoi le sage

prend le calme pour règle de gouvernement et le mouvement pour cause de désordre. Aussi dit-on : Ne troublez pas, n'agitez pas, et les dix mille êtres se purifieront d'eux-mêmes ; ne causez pas d'effroi, ne jetez pas la panique, et les dix mille êtres s'administreront d'eux-mêmes. C'est ce qu'on appelle la Voie du Ciel (*tian dao*).

11. Garder la faiblesse (*shou ruo*)

Laozi dit :

a. Les fils du Ciel, princes et ducs, considèrent l'empire et leurs États comme leur propre maison, et les êtres innombrables comme leurs bestiaux. Portant en eux la grandeur de l'empire et l'immensité des créatures, leur souffle devient plénitude et leur volonté orgueil. Les plus grands emploient les armes pour envahir les plus petits ; les plus petits s'enflent d'arrogance et méprisent leurs inférieurs. Leurs pensées sont luxueuses et démesurées, semblables à un vent violent ou à une pluie d'orage, qui ne sauraient durer longtemps.

b. C'est pourquoi l'homme parfait (*sheng ren*) le réprime par le Dao, s'attache à l'Un et observe le non-agir (*wu wei*) sans altérer le souffle harmonieux (*chong qi*). Il discerne le peu, garde la souplesse (*shou rou*), s'efface sans rien s'attribuer, et prend pour règle les fleuves et la mer. Les fleuves et la mer ne font rien d'artificiel, de sorte que leurs mérites et leur renommée s'accomplissent d'eux-mêmes. N'usant pas de force, il peut régner. Étant la vallée mystique de l'empire, il peut faire que son

esprit ne meure pas. S'aimant lui-même, il peut parvenir à sa noblesse.

c. Dans la puissance d'un État aux dix mille chars, il considère les êtres comme son œuvre et sa renommée ; la charge est des plus lourdes et l'on ne doit pas se mépriser soi-même. Se mépriser, c'est prendre la voie de l'échec. Le Dao s'accomplit par le petit à partir du grand, et le multiple a pour maître le peu. C'est ainsi que l'homme parfait redresse l'empire au moyen du Dao : ce qui est souple, faible, subtil et secret montre le discernement du peu ; ce qui est sobre, économe, retranché et dépouillé montre la conscience du peu. Par la perception du peu, il parvient à accomplir sa grandeur ; par la conscience du peu, il parvient à achever sa beauté.

d. La loi du Ciel abaisse ce qui est haut et élève ce qui est bas, retranche le surplus et supplée au manque. Les fleuves et la mer occupent le lieu le plus bas, c'est pourquoi l'empire s'y assemble et les honore. L'homme parfait se montre humble et modeste ; sa clarté, son calme et sa réserve marquent sa position basse ; son cœur vide et détaché manifeste qu'il se juge insuffisant. C'est pour s'être abaissé qu'il peut atteindre la hauteur ; c'est pour s'être jugé insuffisant qu'il peut parfaire sa sagesse. Celui qui est plein de morgue ne s'établit pas, celui qui est luxueux ne dure pas, celui qui est violent périt, celui qui est outrancier dépérit. Un vent violent et une pluie d'orage ne durent pas un jour entier ; un petit torrent ne peut s'emplir un seul instant. Le vent violent et la pluie d'orage déploient

une force brutale et violente, c'est pourquoi, ne pouvant durer, ils s'anéantissent. Le petit torrent occupe une place d'infériorité violente, c'est pourquoi ses eaux sont inévitablement emportées. C'est pour cela que l'homme parfait adopte la position de la femelle, repousse le luxe et l'orgueil, et n'ose pas pratiquer la force brutale et violente. Prenant la position de la femelle, il peut établir sa virilité ; rejetant le luxe et l'orgueil, il peut durer longtemps.

12. Laozi dit :

a. Quand la loi du Ciel atteint son paroxysme, elle retourne en sens inverse ; lorsqu'elle est dans la plénitude, elle décroît ; il en est ainsi du soleil et de la lune. L'homme parfait (*sheng ren*) décroît chaque jour et, par son souffle harmonieux (*chong qi*), n'ose pas s'enorgueillir de sa suffisance ; s'avancant chaque jour vers la position de la femelle, son mérite et sa vertu ne déclinent pas : telle est la loi du Ciel. La nature des hommes est d'aimer les hauteurs et d'avoir en aversion les lieux bas, d'aimer le gain et d'avoir en aversion la perte, d'aimer l'avantage et d'avoir en aversion le mal, d'aimer les honneurs et d'avoir en aversion l'humiliation, d'aimer la noblesse et d'avoir en aversion la bassesse. Le vulgaire agit ainsi, et c'est pourquoi il ne peut réussir ; il s'y attache avec obstination, et c'est pourquoi il ne peut rien obtenir. C'est pourquoi l'homme parfait prend le Ciel pour modèle : il agit sans rien accomplir artificiellement, il possède sans rien retenir avec obstination. Partageant les penchants des

hommes mais suivant une voie différente, il peut durer longtemps.

b. Jadis, les Trois Souverains et les Cinq Empereurs possédaient un vase d'avertissement nommé *you zhi* (vase basculant) : s'il était vide, il se redressait ; s'il était plein, il se renversait. Les êtres, parvenus à leur plénitude, déclinent ; le soleil, parvenu à son zénith, se déplace ; la lune, parvenue au sommet de sa courbe, décroît ; la joie, parvenue à son terme, s'achève en tristesse. C'est pour cela que celui qui possède la clarté et une vaste sagesse les enveloppe de simplicité ; celui qui a une science étendue et une éloquence profonde les garde par la frugalité ; celui qui a la force martiale et l'intrépidité les couvre de crainte révérencieuse ; celui qui possède de vastes richesses les modère par la réserve ; celui dont la bienfaisance s'étend à l'empire la tempère par l'effacement. Telles sont les cinq règles par lesquelles les anciens rois gouvernaient l'empire. Celui qui en fait sa pratique ne désire pas la plénitude ; et c'est précisément parce qu'il ne cherche pas à être comblé que son usure ne crée pas de nouveauté ruineuse.

13. Laozi dit :

a. L'homme parfait (*sheng ren*) se referme avec le principe obscur (*yin*) et s'ouvre avec le principe lumineux (*yang*). S'il peut parvenir à l'absence de joie, il n'est rien qui ne devienne joie pour lui ; et lorsqu'il n'est rien qui ne soit joie, la joie suprême est atteinte. C'est pourquoi il réjouit l'extérieur par l'intérieur et ne réjouit pas l'intérieur par l'exté-

rieur ; il possède ainsi sa propre allégresse et fait reposer sa volonté sur ce qu'il y a de plus noble dans l'empire. La raison en est qu'il cherche l'essentiel de l'empire en lui-même et non chez autrui, dans son propre corps et non dans les autres hommes. Si le corps est possédé dans sa vérité, alors les êtres innombrables sont pleinement accomplis. C'est pourquoi celui qui a pénétré la doctrine des mouvements du cœur et de l'esprit rejette au loin les passions, les désirs, les préférences et les aversions. Dès lors, il n'a plus rien qui l'émeuve, plus rien qui l'irrite, plus rien qui le réjouisse, plus rien qui l'afflige. Les êtres et les choses sont ramenés à leur unité mystérieuse (*xuan tong*), et il n'y a plus ni tort ni raison.

C'est pourquoi l'homme instruit (*shi*) a des principes inébranlables et la femme a des vertus immuables. Ils n'attendent pas le pouvoir pour être honorés, ne requièrent pas les richesses pour être opulents, ne demandent pas la force pour être puissants. Ils ne prisent pas les biens matériels, ne convoitent pas la gloire du siècle, ne prennent pas la noblesse pour un havre de paix, ne regardent pas la bassesse comme un péril. La forme corporelle (*xing*), l'esprit divin (*shen*), le souffle (*qi*) et la volonté se tiennent chacun à la place qui leur convient.

b. La forme corporelle est la demeure de la vie, le souffle est la source originare de la vie, l'esprit est le régulateur de la vie. Si l'un d'eux vient à perdre sa place, ces trois éléments se trouvent blessés. C'est pourquoi celui qui prend l'esprit pour maître voit sa forme corporelle prospérer, tandis

que celui qui fait de la forme corporelle sa règle s'attire les blessures de l'esprit.

Quant aux hommes adonnés à la cupidité, à la voracité et aux désirs multiples, rien ne les porte davantage à rechercher le pouvoir et le profit, ni à s'éprendre des honneurs et des charges. Usant d'une intelligence supérieure au commun, ils occupent des rangs trop élevés dans le siècle ; mais leur esprit et leur vitalité s'épuisent chaque jour davantage dans l'éloignement. S'ils s'abandonnent longtemps à la débauche sans retour, leur forme corporelle, résistant vainement au milieu de l'agitation, ne trouve plus aucun moyen d'intégration, de sorte qu'ils s'exposent sans cesse au fléau de l'amnésie et de l'égarement de soi. L'esprit, la vitalité, le souffle et la volonté, s'ils demeurent dans le calme, se fortifient et s'épanouissent chaque jour ; s'ils sont agités par la turbulence, ils s'usent et vieillissent chaque jour. C'est pour cela que l'homme parfait (*sheng ren*) cultive et nourrit son esprit, tempère et assouplit son souffle, harmonise et pacifie sa forme corporelle, pour flotter et s'écouler au gré du Dao. De la sorte, il n'est pas de métamorphose des êtres qui ne trouve son accord, ni de vicissitude des choses qui ne rencontre sa réponse.

14. Garder la simplicité originelle (*shou pu*)

Laozi dit :

a. Ce que l'on nomme l'homme vrai (*zhen ren*), c'est celui dont la nature est en accord avec le Dao. C'est pourquoi, tout en possédant l'être, il est comme s'il n'était rien ; tout en étant plein, il est

comme s'il était vide. Il gouverne son for intérieur et ne gouverne pas son extérieur, il éclaire la grande pureté (*tai su*), pratique le non-agir (*wu wei*) pour revenir à la simplicité originelle (*pu*).

Il embrasse l'essence originelle pour voyager aux racines du ciel et de la terre, errant indécis hors des souillures du monde, vagabondant joyeusement dans les occupations du non-agir (*wu shi*). Les rouages et les habiletés artificielles ne demeurent pas en son cœur ; il discerne l'absence d'artifice et ne se laisse pas entraîner par les choses. Il contemple la métamorphose des affaires tout en gardant son principe originel (*zong*). Ses pensées sont concentrées au-dedans, il pénètre le malheur et la fortune dans l'Un, résidant sans savoir ce qu'il fait, cheminant sans savoir où il va. Il sait sans avoir appris, voit sans regarder, accomplit sans agir, discerne sans gouverner. Il ressent et réagit, est contraint et se meut, s'avance par nécessité, tel l'éclat de la lumière, tel l'effet de l'ombre. Prenant le Dao pour règle, il est dans sa dépendance. Spacieux et vide, pur, calme et nul, il fait de mille naissances une seule métamorphose et de la myriade des différences un unique principe originel.

b. Il possède une essence subtile mais ne l'épuise pas, il possède un esprit divin mais ne l'emploie pas. Il garde la simplicité de la grande unité, s'établit au cœur de la pureté suprême. Son sommeil est sans songes, sa pensée ne germe pas, son mouvement est sans forme, son repos est sans corps. Existant, il est comme s'il n'était plus ; vivant, il est comme s'il était mort. Entrant et sortant

sans fissure, il commande aux esprits et aux dieux, et par la puissance de son esprit il peut s'élever jusqu'au Dao. Faisant en sorte que son esprit vital s'épanouisse sans s'écarter de l'origine, il est jour et nuit sans faille uni aux êtres dans un même printemps : c'est là ce qui unit et fait naître le temps dans le cœur.

C'est pourquoi, si la forme corporelle périt, l'esprit divin ne se métamorphose jamais. Par ce qui ne se métamorphose pas, il répond à ce qui se métamorphose ; à travers mille transformations et myriades de révolutions, il ne connaît pas de terme. Ce qui se métamorphose retourne au néant sans forme ; ce qui ne se métamorphose pas naît conjointement avec le ciel et la terre. Ce qui naît conjointement ne se métamorphose jamais lui-même, tandis que ce qu'il transforme est précisément ce qui se métamorphose. Telle est la pérégrination de l'homme vrai dans la pureté immaculée du Dao.

Sentences adéquates

1. Laozi dit :

Le Dao est d'une hauteur suprême sans au-delà, d'une profondeur abyssale sans en-dessous. Il est uni comme le niveau, droit comme le cordeau, rond comme le compas, carré comme l'équerre. Il enveloppe le ciel et la terre sans distinction d'extérieur ni d'intérieur, il pénètre tout, recouvre tout et protège tout sans jamais rencontrer d'obstacle. C'est pourquoi celui qui incarne le Dao ne connaît ni courroux ni allégresse ; assis, il est sans vaines pensées ; couché, il dort sans songes. Il voit les êtres et les nomme selon leur nature, les affaires surviennent et il y répond.

2. Laozi dit :

Celui qui ambitionne la réputation engendre nécessairement des affaires ; et sitôt que les affaires naissent, il délaisse l'intérêt public pour embrasser le profit privé, s'éloigne du Dao pour s'en remettre à sa propre volonté. S'il ne recherche les éloges que pour faire le bien, s'il ne s'établit que pour paraître sage, alors son gouvernement ne respecte pas la raison et ses actions ne concordent pas avec le temps. Gouverner sans accorder ses actes à la raison attire de multiples reproches ; agir hors de saison ne conduit à aucun succès. Agir à la légère pour forcer le juste milieu fait que le succès accom-

pli ne suffit jamais à racheter les fautes, tandis que l'échec suffit amplement à détruire le corps.

3. Laozi dit :

Ne soyez pas l'exécutant d'une vaine renommée, ne soyez pas le magasin des machinations, ne soyez pas le maître de charges superflues, ne soyez pas le souverain de l'artifice. Demeurez caché dans l'informe, cheminez dans l'infatigable, ne prenez jamais les devants pour le bonheur, ne soyez jamais le commencement du malheur. Commencez dans l'informe, mouvez-vous par stricte nécessité. Qui désire le bonheur doit d'abord s'éloigner du malheur ; qui désire l'avantage doit d'abord fuir le dommage. C'est pourquoi celui qui trouve la paix par le non-agir (*wu wei*) se met en péril s'il perd le fondement de cette paix ; celui qui maintient l'ordre par le non-agir se jette dans le désordre s'il perd le principe de cet ordre. C'est pourquoi il est dit : « Ne cherchez pas à être dur et précieux comme le jade, ni rare et cassant comme la pierre. » L'animal dont la fourrure est belle verra sa peau dépouillée ; celui dont les cornes sont magnifiques verra son corps mis à mort. La source aux eaux douces est inévitablement tarie, l'arbre au bois droit est inévitablement abattu. Les paroles aux fleurs éclatantes finissent par devenir des fautes ; la pierre qui recèle le jade attire la destruction sur sa montagne ; le fléau du peuple réside précisément dans la parole.

4. Laozi dit :

Le mouvement du temps marche en suivant les inclinations du cours des choses ; pour qui ignore le Dao, le bonheur se change en malheur. Le Ciel est la voûte, la Terre est l'essieu ; celui qui sait employer le Dao ne s'épuise jamais. La Terre est l'essieu, le Ciel est la voûte ; celui qui sait employer le Dao ne subit jamais aucun dommage. Examinez ces cinq agents, ils possèdent nécessairement leurs vainqueurs ; ce que le Ciel recouvre trouve toujours son exacte mesure. C'est pourquoi il est dit : « Reconnaître ce qu'on ignore est le faite de la sagesse ; ignorer ce qu'on sait est un mal. »

5. Laozi dit :

La montagne engendre le métal, mais c'est par lui qu'elle est mise à nu ; la pierre engendre le jade, mais c'est par lui qu'elle est entamée ; l'arbre engendre l'insecte, mais c'est pour être rongé de l'intérieur ; l'homme engendre les affaires, mais c'est pour s'y détruire lui-même.

Ceux qui aiment à provoquer les événements ne manquent jamais de se heurter à l'adversité ; ceux qui disputent le profit finissent toujours dans l'impasse ; les meilleurs nageurs finissent par se noyer, les meilleurs cavaliers par faire une chute. Chacun périt par cela même qu'il chérit, convertissant son penchant en fléau. Le succès réside dans le temps et non dans la dispute ; le bon gouvernement réside dans le Dao et non dans la sainteté artificielle. La terre demeure dans les bas fonds et ne dispute pas la hauteur, c'est pourquoi elle est en sûreté et ne

connaît pas le péril ; l'eau coule vers le bas et ne dispute pas la vitesse, c'est pourquoi elle s'écoule sans retard. « C'est pourquoi l'homme parfait (*sheng ren*) n'ayant pas d'attachement ne subit pas de perte ; n'agissant pas artificiellement il ne connaît pas la défaite. »

6. Laozi dit :

Une seule parole ne saurait tout épuiser ; deux paroles font l'unité de l'empire ; trois paroles font le chef des princes ; quatre paroles conquièrent l'univers. La droiture et la loyauté font qu'on ne s'épuise pas ; le Dao et la vertu font l'unité de l'empire ; l'élévation des vertueux fait la puissance des princes ; la haine du superflu et l'amour du peuple conquièrent l'univers.

7. Laozi dit :

L'homme connaît trois morts qui ne relèvent pas du destin. Ne pas observer la mesure dans le boire et le manger, mépriser et avilir son propre corps, et la maladie s'allie aux circonstances pour le mettre à mort. Ne pas connaître de fin à la jouissance, persister sans relâche à rechercher le plaisir, et le châtiment s'allie aux circonstances pour le mettre à mort. Opposer le petit au grand, opposer le faible au fort, et les armes s'allient aux circonstances pour le mettre à mort.

8. Laozi dit :

Celui dont la bienfaisance est grande recueille de magnifiques récompenses ; celui dont les rancœurs

sont immenses attire de profonds désastres. Dispenser de minces faveurs tout en espérant de riches retours, ou accumuler les rancunes sans craindre d'en subir les périls, c'est là chose qui n'est pas de ce monde. Examinez les causes de ce qui s'en va, et vous connaîtrez par avance ce qui doit venir.

9. Laozi dit :

Remonter à l'origine du destin céleste, gouverner les mouvements du cœur et de l'esprit, ordonner les préférences et les aversions, modérer la nature et les penchants : dès lors, la voie du gouvernement est pleinement ouverte. Remonter à l'origine du destin céleste, c'est ne pas s'égarer face au malheur ou à la fortune. Gouverner le cœur et l'esprit, c'est ne pas s'emporter en vaines joies ou colères. Ordonner les préférences et les aversions, c'est ne pas convoiter ce qui est inutile. Modérer la nature et les penchants, c'est faire que les désirs ne franchissent pas la mesure. Ne pas s'égarer face au malheur ou à la fortune, c'est faire que le mouvement et le repos s'accordent avec la raison ; ne pas s'emporter en vaines joies ou colères, c'est faire que les récompenses et les châtiments soient impartiaux ; ne pas convoiter ce qui est inutile, c'est faire que les désirs ne lèsent pas la nature vitale ; faire que les désirs ne franchissent pas la mesure, c'est cultiver la vie par la modération. Toutes ces quatre dispositions ne se demandent pas à l'extérieur, ne s'empruntent pas à autrui ; c'est en rentrant en soi-même qu'on les obtient.

10. Laozi dit :

Ne cherchez pas à accomplir des actes qui méritent le blâme, mais ne haïssez pas non plus ceux qui vous blâment ; cultivez une vertu digne d'éloges, mais ne recherchez pas les louanges d'autrui. Ne sachant pas empêcher le malheur de survenir, ayez la foi de croire en votre propre insuffisance ; ne pouvant contraindre le bonheur à venir à coup sûr, ayez la foi de reconnaître votre propre effacement. Le malheur, lorsqu'il survient, n'est pas engendré par vous-même, c'est pourquoi, dans l'adversité, vous ne concevez nulle inquiétude ; la fortune, lorsqu'elle arrive, n'est pas l'œuvre de vos propres mérites, c'est pourquoi, dans la prospérité, vous ne concevez nulle vanité. C'est pour cela que, vivant retiré dans le calme, le cœur demeure dans la joie, et que, par le non-agir, l'ordre s'établit de lui-même.

11. Laozi dit :

a. Celui qui possède le Dao s'attache à ce qu'il a déjà et ne recherche pas ce qu'il n'a pas encore. Rechercher ce que l'on n'a pas acquis, c'est perdre ce que l'on possède déjà ; cultiver ce que l'on a déjà, c'est voir s'accomplir tous ses désirs. Gouverner alors que les fondements du pays ne sont pas assurés contre le désordre, ou s'efforcer d'administrer par des actions artificielles, c'est courir un péril certain. Agir sans pouvoir échapper aux reproches, ou s'empresse de briguer la renommée, c'est courir à l'abîme. C'est pourquoi il n'est pas de plus grand bonheur que l'absence de malheur, ni de plus grand

profit que l'absence de perte. Et c'est pourquoi il est dit : « Parfois, les êtres augmentent par la diminution et diminuent par l'accroissement. » Le Dao ne saurait être sollicité pour briguer le profit, mais il peut servir à apaiser l'esprit et à écarter le dommage. C'est pourquoi l'on recherche l'absence de malheur plutôt que la quête du bonheur, l'absence de faute plutôt que la recherche des mérites.

b. Le Dao est dit vaste et ténébreux ; il se conforme à la majesté du Ciel, fait corps avec le souffle du Ciel, sans se livrer à de vains calculs ni nourrir de préméditations. Il n'accueille pas ce qui vient, ne raccompagne pas ce qui s'en va. Bien que les hommes aillent à l'orient, à l'occident, au nord ou au midi, il se dresse seul au centre. C'est pourquoi, demeurant au milieu des torsions, il ne perd pas sa droiture ; coulant de concert avec l'empire, il ne s'écarte pas de son domaine. Il ne fait pas profession de bienfaisance, ne fuit pas la laideur ; il suit la voie du Ciel. Il ne prend pas les devants, ne s'en remet pas à son ego ; il observe le principe du Ciel. Il ne forme pas de projets anticipés, ne manque pas le temps propice ; il s'accorde avec le Ciel. Il ne recherche pas le gain, ne repousse pas le bonheur ; il obéit à la règle du Ciel. N'ambitionnant au-dehors aucun bonheur extraordinaire, n'attirant au-dehors aucun fléau singulier, le malheur et la fortune ne naissent pas : comment l'homme pourrait-il alors subir la destruction ?

C'est pourquoi la vertu suprême enseigne une même simplicité de plan et une même communion dans le bonheur ; les supérieurs et les inférieurs ne

font qu'un seul cœur, sans bifurcations ni sentiers obliques. Elle repousse l'ornementation vers la perversité et ouvre la voie vers le bien, de sorte que le peuple se tourne naturellement vers la rectitude.

12. Laozi dit :

Encourager le bien, c'est inciter à la compétition ; observer le mal, c'est exciter l'examen inquiet. Encourager engendre les reproches, observer engendre les tourments. C'est pourquoi le Dao ne saurait être mis en avant pour quémander la renommée ; il peut seulement servir à se retirer pour cultiver sa personne. C'est pourquoi l'homme parfait (*sheng ren*) ne cherche pas à obtenir la renommée par ses actes, ni à acquérir la louange par son savoir ou ses éclats. Le gouvernement suit la nature, et l'ego ne s'y mêle en rien.

Celui qui agit de force échoue inévitablement ; celui qui convoite n'obtient rien. L'homme connaît ses impasses, mais le Dao ignore les barrières. Avoir de la sagesse et pratiquer le non-agir équivaut à posséder le même mérite que l'absence de sagesse ; avoir des capacités et s'abstenir de toute ingérence équivaut à posséder la même vertu que l'absence de talents. Posséder la sagesse tout en paraissant dépourvu de sagesse, posséder les capacités tout en paraissant sans talent : lorsque la vérité du Dao est pleinement atteinte, l'artifice humain s'évanouit. L'homme et le Dao ne sauraient briller d'un même éclat : si l'homme chérit la renommée, il cesse de pratiquer le Dao ; si le Dao l'emporte sur l'homme, la vaine gloire s'éteint ; si le Dao s'efface

tandis que la gloire humaine s'étale, c'est le péril et la ruine.

13. Laozi dit :

Charger un homme intègre de partager des richesses vaut moins que de fixer des parts précises et de tirer au sort. Pourquoi cela ? Parce que le cœur, même animé de bonnes intentions, ne garantit pas l'impartialité aussi sûrement que l'absence de calcul. Charger un homme probe de garder des biens vaut moins que de fermer les portes et d'apposer les scellés, car le désir, même chez le plus probe, ne vaut pas l'absence absolue de convoitise. Lorsque les hommes relèvent les défauts d'autrui, ils s'attirent la rancœur ; mais lorsqu'ils contemplent leur propre laideur dans un miroir, ils s'en réjouissent presque d'eux-mêmes. Si l'homme parvient à s'accorder avec les êtres tout en maintenant son moi hors de cause, il sera alors affranchi de toute entrave.

14. Laozi dit :

Pour gagner les hommes, on ne recourt pas aux trésors ni aux monnaies précieuses, mais nécessairement à l'humilité du langage. Les offrandes s'épuisent tandis que les désirs demeurent insatiables ; malgré l'abaissement du corps et la douceur des paroles, les liens de l'alliance ne se nouent pas : les pactes et les serments jurés se trouvent sitôt violés que conclus ; c'est pourquoi l'homme de bien (*jun zi*) n'orne pas l'humanité et la justice en surface, mais cultive intérieurement l'art du Dao.

Il règle les affaires à l'intérieur de ses frontières, met en valeur chaque parcelle de son territoire, encourage son peuple à défendre sa vie jusqu'à la mort, fortifie ses murailles et ses remparts. Lorsque supérieurs et inférieurs ne font qu'un seul cœur pour garder ensemble les temples du sol et des moissons, alors ceux qui aiment à parer les choses n'osent pas frapper les innocents, et ceux qui courent après le profit n'osent pas attaquer les places fortes. Telle est la voie de la préservation absolue, tel est le principe de l'utilité véritable.

15. Laozi dit :

L'homme parfait (*sheng ren*) triomphe de son cœur, tandis que le vulgaire est vaincu par ses désirs. L'homme de bien met en œuvre le souffle droit (*zheng qi*), tandis que l'homme de peu met en œuvre le souffle pervers (*xie qi*). Ce qui procure l'aisance à la nature intérieure, s'accorde extérieurement avec la justice, se meut en suivant la raison et ne s'attache pas aux choses, c'est le souffle droit. Se laisser entraîner par les saveurs délicieuses, s'abandonner aux sons et aux couleurs, obéir aux impulsions de la joie et de la colère sans se soucier des lendemains, c'est le souffle pervers. Le pervers et le droit se blessent mutuellement, le désir et la nature se nuisent l'un à l'autre ; ils ne sauraient coexister : l'un s'élève tandis que l'autre s'effondre. C'est pourquoi l'homme parfait (*sheng ren*) rejette les désirs pour se conformer à sa nature originelle. L'œil aime les belles couleurs, l'oreille aime les sons harmonieux, le nez aime les parfums, la

bouche aime les saveurs exquises : réunir toutes ces satisfactions sans se départir de la juste mesure entre l'avantage et le dommage, voilà ce qu'on appelle les passions et les désirs. L'oreille, l'œil, le nez et la bouche ne savent pas par eux-mêmes ce qu'ils désirent ; c'est le cœur qui exerce son autorité sur eux pour que chacun obtienne ce qui lui revient. À observer cela, il apparaît clairement que les désirs ne sauraient être totalement vaincus par la force.

16. Laozi dit :

Celui qui gouverne son corps et nourrit sa nature règle ses heures de repos et de sommeil, mesure sa nourriture et sa boisson, harmonise sa joie et sa colère, et adapte son mouvement à son repos. Lorsque ce qui réside au-dedans est pleinement acquis, le souffle pervers ne trouve aucune brèche pour s'introduire. Orner son extérieur, c'est blesser son intérieur ; flatter ses passions, c'est nuire à son esprit divin ; faire parade de son vernis littéraire, c'est voiler sa vérité authentique. Oublier fût-ce un instant d'être un homme accompli, c'est nécessairement affliger sa nature ; oublier l'espace d'une centaine de pas de soigner sa prestance, c'est nécessairement entraver sa forme corporelle. C'est pourquoi l'oiseau dont les ailes sont trop somptueuses finit par blesser son squelette, et l'arbre dont le feuillage est trop exubérant finit par nuire à ses propres racines. Nul au monde ne peut briller à la fois de ces deux splendeurs.

17. Laozi dit :

Le Ciel possède sa clarté mais ne s'inquiète pas de l'obscurité du peuple ; la Terre possède ses richesses mais ne s'inquiète pas de la pauvreté du peuple. Celui qui a atteint la suprême vertu et le Dao est semblable à une montagne : majestueux et inébranlable, il sert de point de repère aux voyageurs. Il rectifie sa propre personne tout en subvenant aux besoins des êtres, sans dispenser de faveurs calculées ; et ceux qui usent de ses bienfaits n'éprouvent pas non plus le sentiment d'une dette de reconnaissance. C'est pourquoi, vivant dans la sécurité, il peut durer longtemps. Le Ciel et la Terre ne font don de rien, c'est pourquoi ils n'exigent aucune spoliation ; ils n'exercent aucune vertu ostentatoire, c'est pourquoi ils n'attirent aucune rancœur. Celui qui est prompt à la colère s'attire nécessairement de multiples rancunes ; celui qui aime à faire des largesses aspire secrètement à reprendre ce qu'il a donné. Seul celui qui épouse le cours naturel du Ciel et de la Terre parvient à surmonter la raison des choses. C'est pourquoi l'éloge visible est toujours talonné par le blâme ; le bien manifeste est toujours suivi par le mal ; le profit est le commencement du dommage, et le bonheur est le précurseur du malheur. Ne pas rechercher le profit, c'est s'affranchir du dommage ; ne pas quémander le bonheur, c'est échapper au malheur. Conserver son intégrité corporelle doit être la règle constante de la vie, tandis que les honneurs et les richesses ne sont que des biens passagers.

18. Laozi dit :

L'homme parfait (*sheng ren*) ne porte pas de vêtements extravagants ni singuliers, et ses actes n'ont rien d'affecté ni de bizarre. Ses habits ne sont pas bigarrés, sa conduite ne cherche pas à se faire admirer. Florissant sans ostentation, éprouvant l'adversité sans effroi, honoré sans éclat, retiré sans ignominie, singulier sans bizarrerie, il se fond avec tous les êtres sans qu'aucun nom puisse le définir : c'est ce que l'on nomme la grande conformité (*da tong*).

19. Laozi dit :

a. Celui qui possède le Dao rectifie sa personne et attend que le destin s'accomplisse. Lorsque le temps propice arrive, on ne saurait aller à sa rencontre pour le repousser ; lorsqu'il s'en va, on ne saurait freiner ses pas pour le retenir. C'est pourquoi l'homme parfait ne s'avance pas pour quémander, ne recule pas pour céder. S'il suit le temps durant trois années et que le temps s'enfuit, il s'éloigne à son tour ; si le temps s'est retiré depuis trois années et qu'il revient derrière lui, il l'accueille. Sans fuir ni poursuivre, il se tient stationnaire au juste milieu. Le Ciel n'a pas de favoris : il n'accorde ses dons qu'à la vertu. La venue du bonheur ne procède pas de ses propres requêtes, c'est pourquoi il ne se vante pas de ses mérites ; la survenue du malheur ne naît pas de ses propres actes, c'est pourquoi il ne regrette pas sa conduite. Son for intérieur demeure en paix, sa vertu n'est pas alourdie ; les aboiements des chiens ne l'effa-

rouchent pas, il a pleine confiance en sa nature authentique.

b. N'entretenant aucune convoitise inique, celui qui a pénétré la voie ne s'égare pas ; celui qui connaît le destin ne s'afflige pas. Quand les empereurs et les rois d'autrefois décédaient, on enfouissait leur corps dépouillé dans les campagnes, mais on leur rendait un culte dans la Salle Lumineuse (*ming tang*), car l'esprit est plus précieux que la forme. C'est pourquoi, si l'esprit commande à la forme, celle-ci obéit ; si la forme l'emporte sur l'esprit, c'est l'épuisement. Bien que les facultés d'intelligence et de perception soient employées, elles doivent toujours faire retour à l'esprit : c'est ce que l'on nomme la grande compénétration.

20. Laozi dit :

Les hommes d'autrefois qui prenaient soin de leur être goûtaient la joie de la vertu et oubliaient leur condition besogneuse : c'est pourquoi la renommée ne remuait pas leur volonté. Ils trouvaient le bonheur dans le Dao et oubliaient leur pauvreté : c'est pourquoi le profit ne troublait pas leur cœur. C'est ainsi qu'en étant humbles ils pouvaient goûter la joie, et qu'en étant calmes ils demeuraient insouciants. S'attrister du désordre de l'empire avec le maigre compte de ses années d'existence, c'est ressembler à celui qui, s'affligeant de la sécheresse du fleuve, verserait des larmes pour essayer de le remplir. C'est pourquoi celui qui ne s'inquiète pas du désordre de l'empire mais trouve la joie dans la

gouvernance de sa propre personne, celui-là est digne qu'on s'entretienne avec lui du Dao.

21. Laozi dit :

L'homme redoute trois sources d'amertume : le possesseur de hautes dignités est envié par autrui ; le détenteur de vastes charges est pris en aversion par son souverain ; le bénéficiaire d'émoluments abondants est haï par la multitude. Or, plus les dignités s'élèvent, plus l'esprit doit s'abaisser ; plus les charges grandissent, plus le cœur doit se faire petit ; plus les émoluments sont lourds, plus la bienfaisance doit être large. Cultiver ces trois règles empêche l'amertume de naître. C'est pourquoi la noblesse prend la bassesse pour fondement, et la hauteur a pour assise ce qui est en bas.

22. Laozi dit :

La parole sert à faire communiquer son for intérieur avec autrui, et l'écoute sert à recevoir les communications d'autrui. Si, ayant l'oreille attentive, on demeure sourd aux enseignements, la sagesse humaine ne se communique plus. Or qu'est-ce donc que l'infirmité de la surdité spirituelle, où nul ne sait comment les affaires s'accordent ? Est-ce seulement physiquement que l'on puisse souffrir de cécité et de surdité ? Non, le cœur en est affligé de même. Lorsque l'esprit est obturé au point que rien ne s'y fraie un chemin, c'est bien là la pire des surdités.

Le Dao, lorsqu'on le prend pour souche, voit naître en son sein tous les êtres dotés de forme, et

quelle tendresse n'a-t-il pas pour eux ! Tous ceux qui se nourrissent de grains et respirent le souffle atteignent une longue vie, et quelle bienveillance n'a-t-il pas en tant que prince ! Tous les sages viennent y étudier, et quelle clarté n'a-t-il pas en tant que maître ! Les hommes s'entêtent tous à sacrifier l'utile au futile ; c'est pourquoi leur savoir manque d'envergure et s'appauvrit chaque jour. Consacrer son temps aux jeux de plateau au lieu de s'enquérir du Dao, tandis qu'on pourrait entendre des discours profonds, c'est se comporter exactement comme un aveugle ou un sourd au milieu des hommes.

23. Laozi dit :

Le cœur de l'homme se soumet à la vertu, il ne se soumet pas à la force. La vertu réside dans le don et non dans l'exigence. C'est pourquoi l'homme parfait (*sheng ren*) qui désire être honoré par les hommes commence par honorer autrui ; celui qui veut être tenu pour supérieur commence par se subordonner à autrui ; celui qui veut l'emporter sur les autres commence par remporter la victoire sur lui-même ; celui qui veut s'abaisser par rapport aux autres commence par s'abaisser lui-même. Ainsi, la noblesse et la bassesse, la supériorité et l'infériorité sont régies par le Dao. Jadis, les grands rois plaçaient leurs paroles après celles du peuple et mettaient leur personne en arrière de celle de la foule ; c'est pourquoi l'empire aimait à les pousser en avant sans éprouver de lassitude, et les portait sur ses épaules sans en ressentir le poids. Célébrant

ainsi une vertu surabondante et un souffle harmonieux, ils savaient que donner, c'est recevoir, et que se placer en arrière, c'est passer devant : ils touchaient là de très près au Dao.

24. Laozi dit :

Celui qui possède peu de vertu et croule sous les honneurs attire les sarcasmes ; celui dont le talent est médiocre et qui occupe une charge élevée court un péril imminent ; celui qui ne peut se prévaloir d'aucun grand mérite tout en jouissant d'émoluments somptueux se trouve exposé à la ruine. C'est pourquoi les êtres, parfois, augmentent par la diminution et diminuent par l'accroissement. Le vulgaire ne sait que rechercher le profit en tant que profit, et ignore que le malheur constitue un malheur ; seul l'homme parfait (*sheng ren*) sait que le malheur peut se révéler être un profit, et que le profit peut se révéler être un malheur. C'est pourquoi l'arbre qui fructifie deux fois de suite voit ses racines immanquablement blessées ; la famille qui pille les trésors cachés attire inévitablement le désastre sur sa descendance : qu'un immense avantage se retourne en dommage, telle est la loi immuable du Ciel.

25. Laozi dit :

L'homme de peu, lorsqu'il agit, ne cherche qu'à acquérir au jour le jour ; l'homme de bien ne cherche qu'à demeurer dans la justice. Celui qui fait le bien ne recherche pas la renommée, mais la renommée le suit ; la renommée ne prend pas

rendez-vous avec le profit, mais le profit vient de lui-même à sa rencontre. Bien que l'objet de la quête puisse paraître semblable, le terme ultime en diffère radicalement : c'est pourquoi chaque mouvement vers l'avantage traîne inévitablement sa part de perte.

Celui dont les paroles n'ont pas de rectitude constante et dont la conduite n'est guidée par aucune règle fixe, c'est l'homme de peu ; celui qui discerne une affaire unique et maîtrise une seule aptitude, c'est l'homme du commun ; celui qui embrasse tout d'un même regard et unifie le tout, faisant servir chaque talent selon sa juste mesure, c'est l'homme parfait.

26. Laozi dit :

La vie est un emprunt passager, la mort est le port d'attache où l'on retourne. C'est pourquoi, lorsque le siècle est bien ordonné, on protège son corps par la justice ; lorsque le siècle est troublé, on protège la justice au péril de son corps. Le jour de la mort marque l'achèvement de la conduite : c'est pourquoi l'homme de bien s'applique avec circonspection à n'employer qu'une seule règle tout au long de ses jours.

La vie est reçue du Ciel, et la destinée dépend des circonstances du temps. Posséder le talent sans rencontrer son siècle, c'est l'œuvre du Ciel ; rechercher le succès selon les règles du Dao, c'est l'affaire de la destinée. L'homme de bien peut pratiquer le bien sans avoir la certitude d'en recueillir les bienfaits ; il peut refuser par scrupule de com-

mettre le mal sans être assuré d'échapper pour autant au malheur. C'est pourquoi, lorsque les temps s'ouvrent à lui, il avance, obtenant ce qui lui revient par la justice ; quelle part y a-t-il là d'un bonheur immérité ? Lorsque les temps lui sont contraires, il se retire, s'effaçant avec le cérémonial des rites ; quelle part y a-t-il là d'une infortune imméritée ? C'est pourquoi, même s'il se trouve plongé dans la pauvreté et la bassesse, il ne conçoit nul regret, car il a su préserver ce qu'il y a de plus noble en lui.

27. Laozi dit :

L'homme porte en son cœur deux souffles contraires, le souffle de concorde et le souffle de rébellion. Si le cœur est bien gouverné, le souffle est en concorde ; si le cœur est troublé, le souffle entre en rébellion. Le bon gouvernement ou le désordre du cœur résident dans la possession ou la perte de la moralité et du Dao : posséder le Dao pacifie le cœur, perdre le Dao jette le cœur dans le tumulte. Un cœur pacifié conduit les hommes à se céder mutuellement le pas ; un cœur troublé les pousse à se disputer âprement. De la concession naît la vertu ; de la dispute naît le pillage et la destruction. De la vertu procède le souffle de concorde ; du pillage procède le souffle de rébellion. Le souffle de concorde incline à s'appauvrir soi-même pour subvenir aux besoins d'autrui ; le souffle de rébellion incline à dépouiller autrui pour s'engraisser soi-même. Ces deux souffles peuvent être domptés et régulés par le Dao.

La loi du Ciel est semblable à l'écho qui répond à la voix : l'accumulation de la vertu fait éclore le bonheur, l'accumulation des fautes fait surgir les rancœurs. C'est lorsque l'autorité atteint son plus haut comble qu'elle s'écroule ; c'est lorsque la piété filiale dépérit que l'on commence à chérir la femme et les enfants ; c'est lorsque le tourment s'apaise que le fléau surgit ; c'est lorsque la maladie semble toucher à sa guérison qu'elle redouble de violence. C'est pourquoi il est dit : « Soyez aussi attentif à la fin qu'au commencement, et vous ne ruinerez aucune de vos entreprises. »

28. Laozi dit :

Élever le tordu pour le mettre au même rang que le droit, comment cela pourrait-il ne pas porter ombrage ? Élever le droit pour le mêler au tordu sans l'en séparer et en acceptant de le laisser dériver, c'est ce qu'on appelle « partager la même souillure tout en se distinguant dans la boue ».

29. Laozi dit :

L'homme parfait (*sheng ren*) traite la vie et la mort comme une seule et même réalité, mais l'ignorant en fait de même. L'homme parfait considère la vie et la mort d'une même manière parce qu'il a pénétré les divisions et les principes naturels ; l'ignorant considère la vie et la mort d'une même manière par ignorance, ignorant où résident véritablement l'avantage et le péril. Le Dao est suspendu dans le Ciel, les êtres sont déployés sur la Terre, mais l'harmonie réside dans l'homme. Si le souve-

rain des hommes ne maintient pas l'harmonie, le souffle du Ciel ne descend pas, le souffle de la Terre ne s'élève pas, le yin et le yang ne sont plus accordés, la pluie et le vent ne viennent plus en leur saison, et le peuple est frappé par la maladie et la famine.

30. Laozi dit :

Une armée de dix mille hommes ne vaut pas l'écoute d'une seule parole juste ; obtenir la perle du prince Sui ne vaut pas de connaître l'origine des affaires ; obtenir le jade du clan He ne vaut pas de comprendre la destination des choses. Bien que l'empire soit vaste, ceux qui aiment à employer les armes périssent ; bien que l'État soit en paix, ceux qui aiment la guerre échouent. C'est pourquoi il est dit : « Que le pays soit petit et le peuple peu nombreux ; qu'ils disposent d'outils multipliant le travail par dix ou par cent, mais qu'ils n'en fassent pas l'usage. »

31. Laozi dit :

Celui qui peut obtenir l'hégémonie ou la royauté est nécessairement un vainqueur ; celui qui peut vaincre l'ennemi est nécessairement un fort ; celui qui est puissant sait employer la force des hommes ; celui qui sait employer la force des hommes sait s'attirer le cœur du peuple ; celui qui s'attire le cœur du peuple sait d'abord se posséder lui-même ; et celui qui se possède lui-même est nécessairement parvenu à la souplesse et à la faiblesse. Vaincre ceux qui nous sont inférieurs n'a rien d'extraordi-

naire, mais se heurter à plus fort ou égal à soi même à la lutte. La victoire par la souplesse, en revanche, émerge même face à ceux qui vous surpassent, et son efficacité ne saurait être mesurée : c'est pourquoi elle peut triompher de tout et accomplir la plus grande des victoires.

1. Wenzhi interrogea sur le Dao, et Laozi dit :

a. Si l'étude n'est pas pénétrante, l'écoute du Dao ne sera pas profonde. En règle générale, celui qui écoute le fait afin de parvenir à la sagesse (*zhi*), afin de perfectionner sa conduite (*xing*), afin de faire aboutir ses mérites et sa renommée. Ce qui n'est pas pénétrant ne mène pas à la clarté ; ce qui n'est pas profond ne mène pas à l'intelligence. C'est pourquoi dans l'étude supérieure on écoute avec l'esprit, dans l'étude moyenne avec le cœur (*xin*), et dans l'étude inférieure avec les oreilles. Celui qui écoute avec les oreilles n'incorpore son étude qu'à la surface de la peau ; celui qui écoute avec le cœur l'attache aux muscles ; celui qui écoute avec l'esprit la fait pénétrer jusqu'à la moelle des os. Si l'écoute n'est pas profonde, la connaissance ne sera pas claire ; si la connaissance n'est pas claire, l'on ne saurait en épuiser la quintessence ; et ne pouvant en épuiser la quintessence, la mise en pratique en sera impossible.

L'écoute requiert le vide du cœur et la pure quiétude, d'atténuer le souffle (*qi*) sans le laisser s'enfler, de bannir toute pensée et toute sollicitude. Que les yeux ne regardent rien avec égarement, que les oreilles n'entendent rien par convoitise, qu'on respecte et accumule la quintessence (*jing*), afin que les intentions intérieures foisonnent et s'unissent. Une fois qu'on a ainsi obtenu le principe, il est de

toute nécessité de le garder fermement et de le conserver durablement.

b. Or, le Dao a pour origine le commencement ; il commence dans la souplesse et la faiblesse, et s'achève dans la dureté et la force ; il commence dans le peu et le petit, et s'achève dans la multitude et la grandeur. Un arbre de dix brassées naît d'une poignée ; une estrade de cent coudées s'élève à partir de la terre. Tel est le cours de la Voie du Ciel. L'homme parfait (*sheng ren*) l'imité : s'abaissant, il se met au-dessous des autres ; se retirant, il se place derrière ; pratiquant la frugalité, il se fait petit ; se restreignant, il se fait moindre. S'abaissant, il s'élève ; se retirant, il devance ; se restreignant, il s'étend ; se retranchant, il grandit. Telles sont les accomplissements de la Voie du Ciel.

Le Dao est la source de la vertu (*de*), la racine du grand, la porte du bonheur. Tous les êtres attendent qu'il soit pour naître, qu'il soit pour s'achever, qu'il soit pour jouir de la paix. Le Dao est sans action (*wu wei*) et sans forme ; au-dedans, il sert à rectifier sa personne, au-dehors à pacifier les hommes. Lorsque l'œuvre est accomplie et que les affaires sont établies, on devient le voisin du Ciel. Agissant par le non-agir (*wu wei*), il n'est rien qui ne soit accompli. Nul ne connaît son secret, nul ne connaît sa vérité, mais la fidélité y réside.

c. Si le Fils du Ciel possède le Dao, l'empire tout entier lui est soumis et conserve les temples du Sol et des Moissons. Si les ducs et les marquis possèdent le Dao, le peuple vit en harmonie et ils ne perdent pas leur État. Si les lettrés et le bas peuple pos-

sèdent le Dao, ils préservent leur corps et protègent leurs proches. Si un État puissant possède le Dao, il vainc sans combattre ; si un État petit et faible le possède, il obtient sans lutter. Si l'on entreprend les affaires avec le Dao, l'œuvre s'achève et le bonheur s'obtient. Entre le souverain et le sujet, le Dao engendre la loyauté et la bienveillance ; entre le père et le fils, la tendresse et la piété filiale ; entre les lettrés et le peuple, l'affection mutuelle. C'est pourquoi la possession du Dao amène l'harmonie, tandis que son absence n'engendre que les troubles. À le contempler ainsi, il n'est rien où le Dao ne convienne pour l'homme. Pratiqué petitement, il procure un petit bonheur ; pratiqué grandement, il procure un grand bonheur ; pratiqué pleinement, l'empire entier s'y soumet. Et s'il s'y soumet, il le chérit.

d. C'est pourquoi l'empereur est celui vers qui se tourne l'empire, et le roi est celui vers qui se dirige l'empire. Qui ne se tourne pas vers lui et ne s'y dirige pas ne saurait mériter les noms d'empereur ou de roi. Ainsi, l'empereur et le roi ne sauraient réussir sans les hommes, mais en obtenant les hommes tout en perdant le Dao, ils ne sauraient davantage conserver leur position.

Ceux qui perdent le Dao s'adonnent au faste, à l'orgueil et à la licence ; hautains, méprisants et suffisants, ils s'étalent et font briller leur propre éclat. S'attachant à la force brute, ils suscitent les difficultés, nouent les rancœurs, se font les chefs des armées et les maîtres des désordres. Si l'homme de peu agit ainsi, son corps subit un immense fléau ;

si l'homme de grande distinction l'imité, l'État et la famille s'anéantissent. Le mal atteint d'abord sa propre personne, puis s'étend à ses enfants et petits-enfants. Certes, il n'est pas de mal plus grand que l'absence du Dao, ni de crime plus grand que l'absence de vertu (*de*). Telle est la nature inéluctable de la Voie du Ciel.

2. Laozi dit :

Par la Voie du Dao, bien que les hommes soient courageux, si on les frappe d'un estoc ils ne sont pas pénétrés ; bien qu'ils soient habiles, si on les attaque on ne les atteint point. Or, si ne pas être pénétré par l'estoc et ne pas être atteint par l'attaque laissent encore place à l'humiliation, cela ne vaut pas de faire en sorte que, bien que les hommes soient courageux, ils ne puissent frapper d'estoc, et bien qu'ils soient habiles, ils ne puissent attaquer. Car celui qui n'ose pas n'est pas sans en avoir l'intention ; cela ne vaut pas de n'avoir originairement aucune intention. Celui qui est sans intention n'a pas reçu au cœur le sentiment de l'avantage ou du dommage ; il n'est pas de meilleur parti que d'amener tous les hommes et toutes les femmes de l'empire à être dans l'allégresse et à désirer tous de l'aimer et de lui faire du bien. En vérité, un tel homme sans territoire est un souverain, sans charge est un magistrat, et il n'est personne dans l'empire qui ne désire le combler de paix et de bienfaits. C'est pourquoi qui a de l'audace dans l'exercice de l'affrontement trouve la mort, tandis que qui a de l'audace dans l'abstention obtient la vie.

3. Le Wenzi interrogea au sujet de la vertu (*de*), et Laozi dit :

a. Nourrir les êtres et les élever, les faire progresser et les mener à leur croissance, répandre les bienfaits universels sans exception ni murmure, et s'unir avec le Ciel et la Terre, voilà ce qu'on appelle la vertu.

— Qu'appelle-t-on humanité (*ren*) ?

Il dit : Être supérieur sans faire montre d'orgueil pour ses mérites, être inférieur sans rougir de ses imperfections ; les grands ne s'enorgueillissent pas, les petits ne se dérobent pas ; aimer universellement sans égoïsme, persister sans défaillance à travers les âges, voilà ce qu'on appelle l'humanité.

— Qu'appelle-t-on équité (*yi*) ?

Il dit : Étant supérieur, secourir les faibles ; étant inférieur, observer les règles de la fidélité ; parvenu au faîte, ne pas agir selon son seul caprice ; dans la détresse, ne pas changer de principes ; se conformer toujours à la raison naturelle, sans fausser ni tordre la justice par partialité, voilà ce qu'on appelle l'équité.

b. — Qu'appelle-t-on bienséance (*li*) ?

Il dit : Étant supérieur, se montrer respectueux et grave ; étant inférieur, se montrer humble et déférent ; s'effacer et observer la souplesse, prendre la position de la femme pour tout l'empire ; s'établir dans ce que l'on n'ose pas, se poster dans ce que l'on ne peut pas, voilà ce qu'on appelle la bienséance (*li*). C'est pourquoi, qui cultive sa vertu voit le peuple obéir aux ordres ; qui cultive son humanité voit le peuple cesser les querelles ; qui cultive

son équité voit le peuple demeurer paisible et droit ; qui cultive sa bienséance voit le peuple se montrer respectueux et déferent. Ces quatre dispositions étant cultivées, l'État et la famille jouissent de la paix et de la tranquillité.

Par conséquent, ce qui fait naître les êtres, c'est le Dao ; ce qui les fait croître, c'est la vertu ; ce qui les chérit, c'est l'humanité ; ce qui les redresse, c'est l'équité ; ce qui les fait honorer, c'est la bienséance. Sans la nourriture ni l'élevage, on ne saurait progresser ni croître ; sans la compassion ni l'amour, on ne saurait achever l'accomplissement ; sans le redressement ni la correction, on ne saurait durer longtemps ; sans le respect ni les égards, on ne saurait acquérir de prix ni de noblesse. C'est pourquoi la vertu est ce que le peuple prise le plus ; l'humanité est ce que le peuple chérit ; l'équité est ce que le peuple redoute ; la bienséance est ce que le peuple vénère. Ces quatre préceptes sont la suite naturelle de l'écriture et de l'instruction, et ce par quoi l'homme parfait (*sheng ren*) gouverne tous les êtres. Le prince qui est sans vertu s'attire les ressentiments du peuple ; s'il est sans humanité, le peuple se querelle ; s'il est sans équité, le peuple se montre violent ; s'il est sans bienséance, le peuple sombre dans le désordre. Quand ces quatre règles permanentes ne sont pas établies, on nomme cela l'absence de Dao ; et l'on n'a jamais vu qu'un État dépourvu de Dao pût échapper à la ruine.

4. Laozi dit :

Au siècle de la plus haute vertu, le marchand trouve de l'avantage dans ses marchés, le laboureur se réjouit dans ses champs, le grand fonctionnaire est paisible dans sa charge, l'homme retiré cultive le Dao, et le peuple trouve le bonheur dans son labeur. C'est pour cette raison que le vent et la pluie ne détruisent ni ne brisent rien, que les herbes et les arbres ne flétrissent pas avant l'âge, et que le fleuve fait apparaître des secrets. Mais à l'époque de la décadence, les impôts et les prélèvements n'ont plus de mesure, les exécutions et les massacres n'ont plus de fin ; on châtie ceux qui font des remontrances et l'on met à mort les hommes sages. C'est pourquoi les montagnes s'écroulent, les rivières se dessèchent, les êtres rampants ne cessent de s'agiter, et les campagnes sont privées même de leurs cent légumes. Ainsi, lorsque le siècle est bien gouverné, l'ignorant ne peut à lui seul causer le trouble ; lorsque le siècle est troublé, le sage ne peut à lui seul rétablir l'ordre. L'homme parfait est affable, joyeux et tranquille, et c'est là son état naturel ; voir la plus haute vertu et le Dao se propager, c'est là son état, son destin (*ming*). C'est pourquoi l'on ne peut agir qu'après avoir rencontré le destin, et le destin ne peut se manifester qu'en obtenant le temps propice ; il faut nécessairement qu'il y ait un tel siècle pour qu'il paraisse de tels hommes.

5. Wenzhi interrogea au sujet de la sainteté et de la sagesse, et Laozi dit :

Entendre le principe et le connaître, c'est la sainteté (*sheng*) ; le voir et le connaître, c'est la sagesse (*zhi*). L'homme parfait écoute d'où naissent le malheur et la fortune pour se conduire ; le sage voit le malheur et la fortune prendre forme pour adapter sa conduite. L'homme parfait connaît les bonheurs et les malheurs de la Voie du Ciel, c'est pourquoi il sait où naissent le malheur et la fortune ; le sage voit d'avance leur forme constituée, c'est pourquoi il connaît la porte du malheur et de la fortune. Entendre les choses avant qu'elles ne naissent, c'est la sainteté ; voir d'avance la forme constituée, c'est la sagesse ; ceux qui n'entendent ni ne voient rien sont dans l'égarement et l'imbécilité.

6. Laozi dit :

Si le prince aime l'équité (*yi*), il observe les temps opportuns et s'en remet à lui-même, tenant ferme la sagesse (*zhi*) pour user de bienveillance. Mais vouloir embrasser la multiplicité des êtres avec une sagesse superficielle, et prétendre nourrir le vaste par l'exigu, on n'a jamais vu cela se produire. S'en remettre uniquement à sa sagesse, c'est s'exposer assurément à de multiples fautes. Aimer la sagesse, c'est épuiser les artifices ; aimer la bravoure, c'est s'engager dans la voie du péril et de la ruine ; aimer prodiguer les largesses, c'est n'avoir pas de règle fixe. Si la règle du souverain n'est pas fixe, les espérances du peuple ne connaîtront pas de repos. S'il prélève beaucoup d'impôts, il se fait des sujets ses ennemis ; s'il prend peu et donne beaucoup, ses ressources n'auront bientôt plus de

limites. C'est pourquoi aimer distribuer sans mesure est la voie qui attire les ressentiments. À le contempler ainsi, les richesses ne sauraient être d'un grand secours, et l'on voit bien qu'il faut s'en remettre aux principes du Dao.

7. Wenzi demanda : Les rois de l'antiquité gouvernaient-ils l'empire par le Dao ? Et comment procédaient-ils ?

Laozi dit : Ils tenaient l'unité (*zhi yi*) et pratiquaient le non-agir (*wu wei*), se modifiant en harmonie avec le Ciel et la Terre. « L'empire est un grand vase sacré : on ne saurait le saisir, on ne saurait l'utiliser ; celui qui l'utilise le détruit, celui qui le saisit le perd. » Tenir l'unité, c'est veiller aux petites choses, et c'est par petitesse que l'on parvient à achever la grandeur. Pratiquer le non-agir (*wu wei*), c'est observer la quiétude (*shou jing*), et c'est par la quiétude que l'on peut devenir le régulateur de l'empire. Se trouver dans la grandeur tout en étant comblé sans déborder ; habiter les hauteurs tout en étant noble sans orgueil. Être dans la grandeur sans déborder, c'est être plein sans dépérir ; habiter les hauteurs sans orgueil, c'est être élevé sans péril. Être plein sans dépérir, voilà ce qui permet de conserver durablement la richesse ; être élevé sans péril, voilà ce qui permet de conserver durablement la noblesse. La richesse et la noblesse ne quittant pas leur personne, leurs prébendes s'étendent jusqu'à leurs enfants et petits-enfants. Telle était la voie suivie par les anciens rois.

8. Laozi dit :

Le peuple possède des voies qu'il parcourt en commun, et des lois qu'il observe de concert. Mais l'équité (*yi*) ne saurait suffire à l'unifier solidement, ni la force à l'astreindre par la rigueur ; c'est pourquoi l'on établit un souverain pour tout ramener à l'unité. Lorsque le souverain tient l'unité, le pays est bien gouverné ; s'il n'a pas de règle constante, c'est le désordre. La fonction du souverain n'est pas d'avoir une action arbitraire (*you wei*), mais de pratiquer le non-agir (*wu wei*). L'homme sage (*zhi*) ne fait pas de sa vertu (*de*) une simple affaire de commerce, l'homme courageux n'use pas de sa force pour faire violence, et l'homme bienveillant (*ren*) n'utilise pas sa charge pour dispenser des faveurs : on peut dire alors qu'on est parvenu à l'unité. Cette unité est la voie qui mène hors de toute partialité, et le fondement de tous les êtres.

Si le souverain change fréquemment les lois, le pays change fréquemment de souverain ; chacun use de sa position pour manifester ses inclinations et ses aversions ; l'esprit de crainte s'empare du peuple et le gouvernement ne peut plus être mené à bien. C'est pourquoi, si le souverain perd l'unité, le désordre est pire que s'il n'y avait pas de souverain du tout. Il est de toute nécessité que le prince tienne l'unité pour pouvoir ensuite rassembler la multitude.

9. Wenzhi demanda : L'art du gouvernement possède-t-il plusieurs aspects ?

Laozi dit : Non, il n'y en a qu'un seul.

Wenzi reprit : Jadis, il y eut des rois qui régnèrent par le Dao, et d'autres qui régnèrent par les armes : comment se fait-il qu'un seul et même principe soit invoqué ?

Laozi répondit : Ceux qui ont régné par le Dao ont agi par la vertu (*de*), et ceux qui ont régné par les armes ont également usé de vertu. L'emploi des armes comporte cinq espèces : l'équité, la réponse à l'agression, la colère, la cupidité, et enfin l'orgueil. Punir les violents et secourir les faibles, voilà ce qu'on appelle l'équité ; lorsque l'ennemi vient fondre sur nous et qu'on ne peut faire autrement que de recourir aux armes, c'est réponse à l'agression ; combattre pour un motif futile parce qu'on ne peut contenir son cœur, c'est la colère ; convoiter les terres d'autrui et désirer les richesses et les biens des hommes, c'est la cupidité ; s'appuyer sur la grandeur de son pays, s'enorgueillir de la multitude de son peuple et vouloir paraître supérieur à l'État ennemi, c'est l'orgueil. L'équité règne, la réponse à l'agression remporte la victoire, la passion est battue, la cupidité périt, l'orgueil est anéanti : tel est le cours immuable de la Voie du Ciel.

10. Laozi dit :

Délaisser le Dao pour s'en remettre à la seule sagesse (*zhi*) mène au péril ; rejeter les méthodes sûres pour faire confiance aux seuls talents mène à la détresse. C'est pourquoi, en observant sa condition et en suivant la raison naturelle, on ne s'afflige pas de perdre, on ne se réjouit pas d'obtenir. Ce qui s'accomplit ne procède pas d'une action volontaire,

ce qui s'obtient ne procède pas d'une recherche intéressée ; celui qui entre reçoit sans s'emparer, celui qui sort octroie sans prodiguer. Il naît avec le printemps et meurt avec l'automne : il ne fait pas valoir de mérite pour ce qu'il engendre, et ne suscite aucun ressentiment pour ce qu'il supprime. Il est alors tout proche du Dao.

11. Wenzi demanda : Comment le roi parvient-il à s'attirer le cœur du peuple ?

Laozi dit : Il doit être semblable aux fleuves et aux mers : « Dissipé, il est sans saveur, mais à l'usage il ne s'épuise pas », commençant par les petites choses pour achever par les grandes. « Celui qui désire se placer au-dessus des hommes doit nécessairement s'abaisser par ses paroles ; celui qui désire précéder les hommes doit nécessairement se placer derrière eux par sa personne. » Dès lors, l'empire tout entier lui prodigue un amour joyeux, fait progresser en lui l'humanité (*ren*) et l'équité (*yi*), sans qu'il exhale aucun souffle de rigueur. « Siégeant au sommet, le peuple ne le sent pas comme un fardeau ; occupant le devant, la multitude n'en subit pas de dommage. L'empire prend plaisir à le porter au pouvoir sans s'en lasser jamais. » Si bien que, tous les hommes, fussent-ils aux confins des États isolés ou dotés de coutumes étrangères, et jusqu'aux insectes rampants et volants, il n'est personne qui ne se sente uni à lui, pas de lieu où il ne communique, pas de démarche qui ne parvienne à son accomplissement : « C'est pourquoi il est le plus noble de l'empire. »

12. Laozi dit :

a. S'en tenir aux codes et aux lois d'une seule époque pour critiquer les us et coutumes transmis à travers les âges, c'est l'exacte réplique de celui qui collerait des chevilles de bois pour accorder son luth. L'homme parfait (*sheng ren*) s'adapte au temps présent et use d'opportunité, modifiant sa conduite selon la forme que prennent les choses : les siècles changent, et les affaires se transforment ; les temps se meuvent, et les mœurs se renouvellent. Il discute du siècle pour établir les lois, et règle ses entreprises sur l'actualité. Les rois de la haute antiquité n'eurent pas des édits et des mesures identiques, non pas qu'ils se combattissent l'un l'autre, mais parce que les nécessités des temps étaient diverses. C'est pourquoi l'on ne prend pas pour modèle des lois déjà figées, mais bien le principe qui a permis de les édicter, en avançant de concert avec la transformation des choses. Ce qu'imité l'homme parfait offre un spectacle admirable, mais la source profonde d'où il tire ses lois ne saurait être remontée jusqu'à son origine ; ses paroles méritent d'être écoutées, mais ce qui fonde son verbe ne saurait revêtir de forme sensible.

b. Les Trois Souverains et les Cinq Empereurs traitaient l'empire avec légèreté, rabaissaient la multiplicité des êtres, unifiaient la mort et la vie, épousaient les mutations, s'embrassaient dans le Dao pour propager la loyauté, et servaient de miroir à la vérité de tous les êtres. Vers le haut, ils avaient pour compagnon le Dao ; vers le bas, ils vivaient au milieu des hommes en s'accordant aux

métamorphoses. Aujourd'hui, ceux qui veulent étudier la Voie sans posséder la clarté et la pureté, ou les sages mystiques qui se cramponnent aux codes et appliquent leurs ordonnances réglementaires, se révèlent incapables d'amener le pays à bonne gouvernance.

13. Wenzi interrogea au sujet du gouvernement, et Laozi dit :

Gouverner les hommes par le Dao, les nourrir par la vertu (*de*), ne pas faire parade de sagesse (*xian*), ne pas employer la contrainte de la force ; se dépouiller de tout pour s'en tenir à l'unité (*zhi yi*), ne pas chercher de profit en un lieu, ne pas offrir d'objet de convoitise aux regards ; être droit sans couper, tranchant sans blesser, sans orgueil et sans vaine gloire. Gouverner par le Dao attache le peuple ; le nourrir par la vertu (*de*) le soumet ; ne pas faire parade de sagesse le contente ; ne pas user de force le préserve dans la simplicité (*pu*). Ne pas faire parade de sagesse, c'est la frugalité ; ne pas employer la force, c'est la réserve craintive. C'est s'abaisser pour rassembler le peuple, user de largesses pour le gagner, pratiquer la frugalité pour se conserver soi-même, n'oser s'abandonner à la sécurité. Si le souverain ne s'abaisse point, le peuple se disperse ; s'il ne le nourrit point, il se rebelle ; s'il fait parade de sagesse, le peuple rivalise d'ambition ; s'il emploie la force, le peuple conçoit de l'aigreur. De la dispersion naît la décadence de l'État ; de la rébellion naît la perte de l'autorité souveraine ; de la rivalité naît la légèreté dans le

forfait ; de l'aigreur du peuple envers son prince naît le péril du trône. Ces quatre principes étant véritablement pratiqués, le gouvernement selon le Dao est à portée de main.

14. Laozi dit :

Ce que prononce celui d'en haut est mis en pratique par celui d'en bas ; ce que dit celui d'en bas est employé par celui d'en haut. Les paroles de celui d'en haut s'appliquent à l'usage constant, celles de celui d'en bas à l'usage circonstanciel, et seul l'homme parfait sait ce qu'est la circonstance opportune. Parler avec une invariable fidélité, tenir ses promesses avec un juste à-propos, voilà certes la plus haute conduite du vulgaire ; mais accuser son père en suivant la ligne droite, ou mourir pour le nom de sa fille par excès de foi, qui donc saurait priser de telles actions ? C'est pourquoi l'homme parfait pèse le tort et la raison des affaires, pliant et s'étendant avec elles, sans posséder de formule rigide ni de règle immuable : un maître de cérémonie vertueux se comporte en souverain bienveillant, mais face à la noyade il empoignerait son père par les cheveux, car la situation l'y contraint. Cette faculté d'adaptation est ce que l'homme parfait perçoit dans sa solitude ; celui qui contredit d'abord pour s'accorder ensuite mérite le nom d'homme clairvoyant (*quan*), tandis que celui qui s'accorde d'abord pour contredire ensuite ignore tout de cette souplesse ; et l'ignorant de la règle circonstancielle transforme vite le beau en laideur.

15. Wenzi demanda :

a. Selon les paroles du maître, il n'est pas de salut pour gouverner l'empire hors de la moralité et du Dao. Pourtant, parmi les rois de la haute antiquité qui se sont succédé en héritant de leur charge, il s'en est trouvé d'injustes qui ont achevé leur temps sans connaître le malheur ni la ruine : par quel principe cela a-t-il été possible ?

b. Laozi dit :

Depuis le Fils du Ciel jusqu'à l'homme du commun, chacun mène sa vie, mais cette vie connaît des fortunes diverses. Si l'empire voit parfois des nations s'effondrer et des familles s'anéantir, c'est précisément en raison de l'absence de moralité et de Dao. Celui qui veille du matin au soir sans défaillance, tremblant et plein d'effroi, redoute sans cesse le péril et la ruine ; celui qui s'abandonne à ses désirs et à la paresse court à sa perte sans délai. Si les tyrans Jie et Zhou eussent marché sur les pas du Dao et de la vertu, Tang et Wu, malgré leur haute sagesse, n'eussent trouvé nulle part où édifier leurs mérites. Or, la moralité et le Dao sont ce qui permet aux hommes de se nourrir mutuellement, de s'élever, de s'entourer d'affection et de se porter un mutuel respect. Les êtres les plus stupides ne nuisent pas à ce qu'ils chérissent ; si l'on faisait en sorte que le peuple de l'empire portât au cœur un sentiment d'amour et d'humanité (*ren*), d'où les calamités et les désastres pourraient-ils bien naître ?

c. Si des princes injustes ont échappé au malheur, c'est que l'humanité (*ren*) n'était pas encore éteinte chez eux et que l'équité (*yi*) n'avait pas péri.

Mais bien que l'humanité et l'équité ne fussent pas totalement détruites, les féodaux commençaient déjà à mépriser leur souverain ; et lorsque les féodaux méprisent le souverain, la cour perd sa dignité, les ordres ne sont plus suivis, l'humanité s'évanouit et l'équité périt. Alors les princes se rebellent, chacun fait assaut de force, les plus forts oppriment les faibles, les grands violentent les petits, et le peuple fait du meurtre son métier. Dès lors les calamités naissent, les désastres surgissent, la ruine est imminente : quel espoir y a-t-il alors d'échapper au malheur ?

16. Laozi dit :

Quand la loi se déploie et que les peines se font rigoureuses, le peuple tombe dans la duplicité ; quand les affaires du gouvernement se multiplient, l'artifice prolifère chez les sujets. Chercher à obtenir beaucoup n'aboutit qu'à recueillir le peu ; multiplier les interdictions ne sert qu'à attiser l'audace de transgresser. Engendrer des affaires pour résoudre d'autres affaires, c'est comme secouer un brasier pour empêcher l'incendie ; faire naître la sagacité pour parer aux fléaux, c'est comme agiter l'eau boueuse dans l'espoir de la voir s'éclaircir.

17. Laozi dit :

Si le prince aime l'humanité (*ren*), il récompense ceux qui n'ont pas de mérites et absout les coupables ; s'il aime les supplices, il dépouille ceux qui ont des mérites et châtie les innocents. Mais si le souverain est exempt d'inclinations et d'aversion,

il châtie sans qu'il y ait de rancœur, il dispense ses bienfaits sans s'en prévaloir d'aucun mérite, s'attache aux règles et suit la ligne tracée, gardant sa personne étrangère aux affaires, semblable au Ciel et à la Terre : qui donc refuseraient-ils de couvrir ou de porter ? Unir les hommes en les ramenant à l'harmonie, voilà le propre du souverain ; distinguer les coupables pour les châtier, voilà le rôle de la loi. Lorsque le peuple accepte ses châtiments sans nourrir le moindre ressentiment ni regret, c'est ce que l'on nomme la possession du Dao et de la vertu (*de*).

18. Laozi dit :

a. En ce monde, le vrai et le faux ne possèdent pas de critère fixe ; chaque siècle tient pour authentique ce qu'il prise et rejette ce qu'il abhorre. Or, celui qui recherche la vérité ne cherche pas le Dao et les principes, mais ce qui s'accorde avec lui-même ; celui qui élimine le mal ne retranche pas la perversité, mais ce qui froisse son propre cœur. Si je voulais aujourd'hui élire le bien pour m'y établir et rejeter le faux pour l'éloigner, je ne ferais que me perdre dans les jugements changeants du siècle. C'est pourquoi « gouverner un grand pays est semblable à l'art de faire cuire de petits poissons » : il suffit de ne pas les remuer. Ceux qui recherchent la concorde par la simple parole trouvent un écho favorable et l'on se rapproche d'eux, tandis que ceux dont le corps est distant mais dont les desseins sont justes se voient aussitôt soupçonnés. Si je veux aujourd'hui redresser ma personne pour accueillir

les êtres, que m'importe de savoir par quelle règle le siècle entend me façonner ? Courir avec le vulgaire, c'est comme fuir la pluie : il n'est pas d'endroit où l'on ne se trouve mouillé.

b. Si l'on désire demeurer dans le vide, on n'y parvient pas ; mais celui qui, sans chercher à faire le vide, l'est naturellement par lui-même, voit tout ce qu'il désire s'accomplir sans exception.

C'est pourquoi celui qui est parvenu au Dao est semblable à l'essieu d'un char : il ne tourne pas par lui-même, mais il permet au moyeu de parcourir mille lieues et de se mouvoir dans une source inépuisable. Ainsi, l'homme parfait incarne le Dao et revient à la simplicité suprême ; il ne se laisse pas transformer pour attendre la transformation, et il agit par le non-agir (*wu wei*).

19. Laozi dit :

Celui qui fait la guerre à l'excès et remporte de continuelles victoires conduit son pays à la perte. La guerre fréquente épuise le peuple, et les victoires multipliées enorgueillissent le souverain ; user d'un maître enorgueilli pour commander à un peuple épuisé sans que le pays ne périclite, c'est là chose fort rare. Le prince fier sombre dans l'arbitraire, et l'arbitraire pousse toutes choses à l'excès ; le peuple épuisé nourrit le ressentiment, et le ressentiment enfante les pensées les plus sombres. Que le souverain et le sujet atteignent ainsi tous deux l'extrémité du désespoir sans que la ruine s'ensuive, c'est ce dont on n'a jamais vu d'exemple. C'est pourquoi « l'œuvre accomplie, se retirer soi-même, tel est le cours immuable de la Voie du Ciel. »

20. Le roi Ping interrogea Wenzhi en ces termes : J'ai entendu dire que vous aviez été instruit des principes du Dao par Laozi. Aujourd'hui, si un homme sage possède le Dao mais qu'il se trouve jeté dans un siècle de désordre et de débauche, comment pourrait-il jamais, par sa seule autorité, réussir à régénérer un peuple corrompu par de trop longs troubles ?

Wenzi répondit : Le Dao et la vertu (*de*) servent précisément à redresser la décadence pour en faire la droiture, à extirper le désordre pour rétablir la paix, à métamorphoser la corruption en pure simplicité (*pu*). Faire renaître la vertu originelle et offrir à l'empire la paix, c'est l'affaire d'un seul homme.

Le souverain est le maître du peuple, celui d'en haut est le modèle de ceux d'en bas ; ce que les premiers prisent, les seconds le consomment avec avidité. Si le souverain possède le Dao et la vertu (*de*), le peuple possède l'humanité (*ren*) et l'équité (*yi*) ; et lorsque le peuple possède l'humanité et l'équité, il n'est plus de siècle de débauche ni de trouble.

Accumuler la vertu fait le roi ; accumuler les rancœurs fait la ruine. Accumuler les pierres forme la montagne ; accumuler les eaux forme la mer. S'il ne s'amasse rien, on n'a jamais vu qu'on pût accomplir quoi que ce soit. Celui qui amasse le Dao et la vertu, le Ciel le favorise, la Terre l'assiste, les esprits le soutiennent ; le phénix foule le pavé de sa cour, la licorne erre dans ses faubourgs, le dragon endormi repose dans ses étangs. Par conséquent, gouverner l'empire par le Dao, c'est faire triompher

la vertu de l'empire ; gouverner l'empire sans le Dao, c'est se faire le fléau de l'empire. Se dresser seul en ennemi de l'empire, quand bien même on désirerait la longue durée, cela ne se peut. Yao et Shun sont parvenus à la splendeur par cette voie, tandis que Jie et Zhou ont péri par la voie opposée.

Le roi Ping s'inclina et dit : Votre serviteur a entendu et reçu ces augustes paroles.

La suprême vertu

1. Laozi dit :

Le souverain est le cœur du pays ; si le cœur est bien gouverné, tous les membres sont en paix ; si le cœur est troublé, tous les membres sont en désordre. C'est pourquoi, lorsque le corps d'un homme est bien réglé, ses membres s'oublient mutuellement ; et lorsque son pays est bien gouverné, le souverain et ses ministres s'oublient les uns les autres.

2. Laozi eut pour maître Changcong : il vit sa langue dans sa bouche et apprit à observer la souplesse, leva les yeux vers les arbres de la toiture et se retira en observant le cours des rivières ; en contemplant son ombre, il apprit à se tenir en arrière. C'est pourquoi l'homme parfait (*sheng ren*) demeure dans le vide, épouse le cours naturel des choses, se plaçant toujours en arrière sans jamais chercher à devancer, semblable à un bûcher que l'on enflamme : ce qui est placé derrière se retrouve au sommet.

3. Laozi dit :

La cloche de bois au battant de bronze s'auto-détruit par son propre son ; la chandelle de suif s'auto-consume par sa propre clarté. Le pelage tigré des léopards et des tigres attire les flèches des chas-

seurs ; l'agilité des singes les amène au piège et au combat. C'est ainsi que l'homme courageux et belliqueux périt par sa dureté, et que le rhéteur habile se trouve entravé par sa propre intelligence. Savoir user de son intelligence pour comprendre, c'est bien ; mais savoir user de son intelligence pour ne pas faire parade de savoir, voilà qui est supérieur. Celui qui n'est courageux que pour une seule aptitude ou qui ne fait preuve de discernement que pour une seule rhétorique, on peut discourir avec lui sur des points particuliers, mais non pas l'entretenir des vastes correspondances de l'univers.

4. Laozi dit :

a. Le Dao prend le non-agir (*wu wei*) pour essence et pour corps ; si on le regarde, on n'en aperçoit pas la forme ; si on l'écoute, on n'en entend pas le son : on le nomme l'obscurité profonde (*yao ming*). Cette obscurité profonde est ce qui permet de discourir sur le Dao, mais elle n'est pas le Dao lui-même. Or, le Dao s'atteint en portant le regard au-dedans et en faisant retour sur soi (*zi fan*) ; c'est pourquoi, si l'homme ne cultive pas de petits savoirs, il ne tombe pas dans de grandes illusions ; s'il ne recherche pas de menus profits, il n'aboutit pas à une grande stupidité.

Ne prenez pas pour miroir les eaux bourbeuses des torrents, mais prenez pour miroir l'eau dormante ; c'est par cette garde attentive que l'eau demeure immobile et ne se répand pas au-dehors. Lorsque la lune est pleine, elle dérobe la clarté autour d'elle : le principe yin ne saurait supplanter le

principe yang ; lorsque le soleil se lève, les astres se laissent voir, mais ne sauraient rivaliser d'éclat avec lui. La fin ne saurait l'emporter en force sur l'origine, la branche ne saurait être plus grande que le tronc ; si le haut pèse lourd et que le bas est léger, la chute est inévitable.

b. Un seul abîme ne nourrit pas deux dragons, une seule femelle ne souffre pas deux mâles : l'unité apporte la fixité, la dualité engendre la discorde.

Le jade gît dans la montagne et l'herbe des bois en garde l'humidité ; la perle naît dans l'abîme et la rive ne se dessèche pas. Le lombric ne possède ni la force des muscles et des os, ni la pointe acérée des griffes et des dents, et pourtant il se nourrit en haut des pousses de la terre et boit en bas aux sources jaunes : cela tient à l'unicité de son application mentale.

La clarté donne la limpidité : dans une simple tasse d'eau, l'on peut discerner la pupille de l'œil. L'obscurcissement cause le désastre : dans les eaux troubles du fleuve, on ne distingue pas la masse du grand mont Tai (*Tai shan*).

c. Les orchidées ne cessent pas d'exhaler leur parfum sous prétexte qu'il n'y a personne pour les cueillir ; les bateaux qui flottent sur les fleuves et les mers ne sombrent pas faute de passagers ; l'homme de bien (*jun zi*) pratique le Dao sans s'arrêter parce que l'on ignore son œuvre : telle est la nature inhérente des choses.

Précipiter la limpidité dans le trouble amène infailliblement la disgrâce ; jeter le trouble dans la

limpidité conduit à la subversion. La rencontre de deux souffles célestes forme l'arc-en-ciel ; celle de deux souffles terrestres exhale les vapeurs cachées ; celle de deux souffles humains engendre la maladie. Si le yin et le yang ne suivent pas leur cours habituel, l'on connaît indifféremment l'hiver et l'été ; la lune ignore le jour et le soleil oublie la nuit.

d. Les rivières immenses abritent de grands poissons, les montagnes élevées nourrissent des arbres gigantesques, et les terres vastes possèdent une vertu profonde : c'est pourquoi l'on ne saurait pêcher sans appât ni attirer les bêtes avec un piège vide.

Quand la montagne abrite des bêtes féroces, les buissons de la forêt sont épargnés par la hache ; quand le jardin regorge d'insectes venimeux, les pousses de mauves ne sont pas cueillies. Lorsqu'un pays possède des ministres sages, il repousse les armées à mille lieues de ses frontières.

Celui qui pénètre le Dao est semblable à l'essieu tournant dans son moyeu : il ne tourne pas par lui-même, mais il permet au char de parcourir mille lieues, accomplissant un cycle sans fin qui renouvelle une source inépuisable. C'est pourquoi, en élevant les tortueux pour les unir aux droits, comment ne rien obtenir ? Mais si l'on élève les droits pour les unir aux tortueux, qu'on se garde de persister dans cette voie !

e. Lorsqu'un oisillon approche, on tend le filet pour l'atteindre ; et il se prend dans l'une de ses mailles. Mais jamais on n'attrapera un oiseau avec

un filet réduit à une seule maille. C'est ainsi que les affaires ne sauraient être toujours devancées par les règles, ni les choses prévues à l'avance ; l'homme parfait (*sheng ren*) conserve donc le Dao en attendant le temps propice.

Aussi, celui qui désire attirer les poissons creuse d'abord les vallées aquatiques ; celui qui veut faire venir les oiseaux plante d'abord les arbres : l'eau s'accumule et les poissons s'assemblent, le feuillage abonde et les oiseaux se massent. Celui qui capture le poisson ne le fait pas en entrant au fond des abîmes ; celui qui attrape le singe ne le fait pas en grim pant aux arbres : il se borne à laisser agir les dispositions naturelles qui mènent au profit.

f. Ce que les pieds foulent n'est qu'une surface infime, mais c'est pourtant en prenant appui sur ce que l'on ne foule pas que l'on parvient à marcher ; ce que l'esprit connaît embrasse le vaste, mais c'est en prenant appui sur ce qu'il ignore qu'il parvient à la lucidité. Si la rivière s'assèche, la vallée se vide ; si la colline est rasée, l'abîme se comble ; si les lèvres périclent, les dents prennent froid ; si l'eau du fleuve est profonde, c'est que la terre demeure dans la montagne.

L'eau immobile est limpide ; limpide, elle devient plane ; plane, elle devient unie ; unie, elle reflète la forme de tous les objets. Or, les formes ne sauraient se confondre : c'est pourquoi elle peut servir de modèle à la rectitude.

g. Si les feuilles tombent, c'est que le vent les secoue ; si l'eau se trouble, c'est que des corps étrangers l'agitent. La beauté des coupes de jade ciselées

est l'œuvre de la pierre à aiguiser ; le tranchant de la meilleure épée vient de la force de la meule. L'insecte parcourt mille lieues avec le coursier sans prendre son envol, se nourrissant sans vivres ni provisions. Quand le lièvre agile est pris, le chien de chasse est mis à cuire ; quand les oiseaux des hauteurs ont disparu, l'arc excellent est serré dans son étui : gloire et succès accomplis, se retirer soi-même, tel est le cours immuable du Dao du Ciel.

La colère naît de l'absence de colère, l'action surgit du non-agir (*wu wei*) ; c'est en portant le regard sur le néant que l'on obtient ce qu'il y a à voir, et c'est en écoutant le silence que l'on perçoit ce qu'il y a à entendre. Les oiseaux migrateurs regagnent leur contrée d'origine, le lièvre poursuivi court se blottir dans son terrier, le renard mourant tourne sa tête vers sa colline natale, et la cigale d'hiver gémit sur l'arbre : chacun s'attache à ce qui l'a fait naître.

h. L'eau et le feu se repoussent, et pourtant le trépied et le chaudron leur servent d'intermédiaires ; les cinq saveurs s'harmonisent, et la chair et le sang s'aiment mutuellement ; mais si la calomnie vient s'interposer, le père et le fils en viennent à se menacer. Le chien et le pourceau ne choisissent pas leurs mangeoires pour se nourrir : ils s'engraissent à l'excès et par là même s'approchent de la mort ; le phénix, quant à lui, plane à des milliers de coudées sans que nul ne puisse l'atteindre. L'homme peut bien manier une centaine d'armes pour se défendre, il ne pourra jamais se tailler lui-même le corps ; son œil discerne ce qui se trouve à cent pas, mais il ne

saurait voir le coin de son propre œil. En utilisant les hauteurs pour ériger une montagne, on obtient la paix sans péril ; en utilisant les creux pour creuser un étang, l'abîme devient si profond que poissons et tortues y affluent d'eux-mêmes.

i. La vulgaire gouttière déborde aux premières pluies et sèche aux premières sécheresses, tandis que la source des fleuves et des mers, profonde et vaste, ne s'épuise jamais.

La tortue n'a pas d'oreilles, et pourtant ses yeux ne sauraient être trompés : sa quintessence est tout entière dans sa vue. L'aveugle n'a pas d'yeux, et pourtant ses oreilles ne sauraient être abusées : sa quintessence réside tout entière dans son ouïe.

Ces eaux tumultueuses et troubles, peut-on y laver les pieds ? Ces eaux fraîches et limpides, peut-on y laver les rubans de son chapeau ? De la soie brute tissée en toile, on fait tantôt des bonnets et tantôt des bas : le bonnet se place au sommet sur la tête, les bas se traînent dans la poussière.

La puissance du métal triomphe du bois, mais une seule lame de couteau ne saurait pour autant détruire une forêt entière ; la terre triomphe de l'eau, mais une simple poignée ne saurait combler le fleuve ; l'eau triomphe du feu, mais une seule rasade ne saurait éteindre un chariot de bois de chauffage.

j. Il arrive qu'il tonne en hiver et qu'il grêle en été, car le froid et la chaleur ne changent pas leurs saisons immuables ; et bien que la gelée blanche soit épaisse, le soleil se lève et la fait fondre.

Ce qui penche se renverse aisément, ce qui est oblique chavire facilement, ce qui est fragile appelle le secours, ce qui est humide attire la pluie. Les orchidées exhalent leur parfum sans avoir jamais connu la gelée ; le crapaud frotté de venin trouve sa longévité au milieu du cinquième mois ; celui dont la quintessence est épuisée dépérit par le milieu, et les fleurs écloses hors saison ne sont pas propres à la consommation.

k. Entre la langue et les dents, laquelle s'use la première ? Entre la corde et la flèche, laquelle devient droite la première ? C'est la forme qui courbe l'ombre, c'est le son qui trouble l'écho. Partager la maladie d'un moribond rend la tâche ardue au bon médecin ; suivre la voie d'un État en perdition interdit à quiconque de formuler des conseils loyaux.

Faire souffler la flûte de pan par un amuseur ou charger un ouvrier incompetent de régler les tuyaux harmoniques, quand bien même on parviendrait à la justesse, c'est laisser l'empreinte de la forme royale s'évanouir. L'homme sourd ne chante pas, car il n'a rien pour se réjouir lui-même ; l'aveugle ne contemple rien, car il n'a aucun moyen de communier avec les êtres.

1. Celui qui marche dans la forêt ne suit pas de chemin droit ; celui qui chemine sur les pentes périlleuses ne marche pas au cordeau. La mer recueille tout ce qui sort d'elle, et c'est pourquoi elle peut être immense.

Le soleil ne se lève pas par deux à la fois, un antre n'abrite pas deux renards mâles à la fois, les dragons divins ne s'associent pas par paires, les bêtes

féroces ne vivent pas en troupe, les oiseaux de proie ne volent pas par couples. Sans les chevrons auxiliaires, le toit ne protège pas du soleil ; sans les rayons de la roue, le char ne galope pas avec vitesse : mais les chevrons et les rayons ne sauraient suffire à tout. L'arc robuste sait décocher les flèches, mais sans la corde rien ne part ; et dans le tir de la flèche, l'art de l'archer ne compte que pour un dixième.

m. Le cheval affamé dans son écurie demeure dans un silence morne ; qu'on jette du fourrage à ses côtés, et l'ardeur de la lutte s'éveille aussitôt. Un tube de trois pouces dépourvu de fond, l'empire tout entier ne saurait le remplir ; mais dix boisseaux bien fermés, et cent mesures suffisent à le combler. Couper en suivant le cordeau évite l'erreur ; peser en suspendant la balance interdit la fausse mesure. Suspendre les lois antiques pour les appliquer par analogie trouve parfois son accomplissement ; mais vouloir imposer la lettre rigide d'un bâton de mesure en toutes circonstances, c'est sombrer dans le désordre.

n. Le laboureur sue à la tâche pour que le prince se nourrisse ; l'ignorant profère des paroles et le sage en est édifié. Ce qui apparaît avec clarté se traite avec la pureté du jade ; ce qui se montre ténébreux et obscur appelle la prudence dans les desseins. La clarté de cent étoiles ne vaut pas l'éclat d'une seule lune ; l'ouverture de dix fenêtres ne vaut pas la clarté d'une seule porte.

On ne saurait ajouter des pieds à la vipère, ni des ailes au tigre. Si l'on déploie une natte de six

pieds, le lit s'enjambe sans peine ; mais une barrière levée, si l'homme de basse extraction la franchit aisément, l'homme de haute distinction y échoue souvent : les dispositions et la puissance diffèrent.

o. Celui qui assiste aux sacrifices obtient sa part de viandes ; celui qui s'interpose dans les querelles récolte les coups ; s'abriter sous un arbre néfaste expose aux coups de foudre. Le soleil et la lune désirent briller, mais les nuages troubles les recouvrent ; l'eau du fleuve désire être limpide, mais le sable et la boue la souillent ; les orchidées touffues désirent croître, mais le vent d'automne les flétrit ; la nature humaine désire la paix, mais les passions et les convoitises la corrompent. S'exposer à la poussière en voulant échapper aux grains de sable qui aveuglent, c'est là chose impossible.

Une tortue aux attaches d'or est portée en pendentif par les sages, tandis que la simple terre répandue sur le sol est convertie en richesse par l'homme habile : c'est pourquoi, plutôt que d'offrir de l'or et du jade aux faibles, mieux vaut leur donner un simple morceau de soie. Le moyeu est creux pour permettre à trente rayons de se dresser en son centre, chacun remplissant son office ; si un seul rayon s'entêtait à agir de façon isolée, tous les autres seraient rejetés et comment pourrait-on parcourir la moindre distance ?

Les orangers et les cognassers ont leur pays natal, les roseaux et les joncs ont leurs fourrés ; les bêtes pourvues des mêmes pieds voyagent ensemble, les oiseaux dotés des mêmes ailes volent de concert. Qui désire contempler les terres des neuf

provinces sans esquisser un voyage de mille lieues, ou prétendre régner sur la multitude des hommes sans posséder les principes de la rectitude et de l'enseignement, s'attaque à une tâche bien ardue !

p. L'homme violent finit par être châtié, l'homme furtif finit par essuyer les flèches ; c'est pourquoi la plus haute blancheur semble entachée de souillure, et la vertu immense paraît toujours insuffisante. L'homme de bien boit son vin dans la coupe, le petit homme bat le tambourin de terre : si cela ne correspond pas au suprême raffinement, c'est du moins l'expression de la simplicité brute. Telle est la nature humaine : on aime à porter des vêtements de soie ou de coton, mais si l'on s'en va au combat, on endosse la cuirasse de fer ; on quitte ce qui est commode pour obtenir ce qui est efficace.

Trente rayons partagent un même moyeu, chacun trouvant sa place sans se faire obstacle : il en va de même pour les ministres, qui gardent chacun leur propre fonction.

q. Celui qui sait employer les hommes est semblable aux multiples pieds du scolopendre qui grouillent sans se nuire, ou à la langue et aux dents dont la dureté et la souplesse s'entretiennent sans se détruire.

La pierre naît avec la dureté, l'angélique naît avec son parfum : ce qu'on possède dès l'enfance s'accroît et s'illumine avec l'âge. Entre porter secours en soutenant et relever en tirant, entre céder avec gratitude et décliner avec modestie, entre obtenir et perdre, entre consentir d'un « oui » et s'accorder d'un « c'est bien », l'écart est de mille

lieues. Ce qui renaît ne s'obtient pas par la force, et la fleur éclos trop tôt tombe sans attendre la gelée.

Souiller son nez de fard ou poudrer son front, placer un rat creux dans la salle des ancêtres tout en brûlant des parfums exquis dans le palais, ou s'obstiner à vouloir grandir en s'enfonçant dans l'eau tout en cherchant le parfum au milieu des immondices : le plus habile des hommes n'en saurait rien tirer de bon.

r. La glace d'hiver peut se briser, les arbres d'été peuvent plier sous le gel : les temps propices sont difficiles à conquérir et aisés à perdre. Quand l'arbre est à son plein développement, on le dépouille toute la journée de ses feuilles qu'il ne tarde pas à reformer, mais à l'arrivée du givre et des rigueurs de l'automne, une seule nuit suffit pour le mettre à nu.

Quand la cible est tendue, les flèches s'y pressent d'elles-mêmes ; quand la forêt est épaisse, la hache y pénètre : ce n'est pas qu'on les appelle par des incantations, c'est la configuration des choses qui l'amène.

s. La chienne allaitante qui fond sur le tigre, la poule couveuse qui attaque la martre le font par surcroît d'affection, sans mesurer leurs forces.

Celui qui ne guette le profit que pour se jeter dans l'abîme finit infailliblement par périr par ce même profit ; le bateau peut flotter, mais il peut aussi sombrer, et l'ignorant ne sait pas s'arrêter à la mesure. Le cheval de prix refuse d'avancer quand on le fouette, et ne s'arrête pas quand on le tire : le souverain ne s'en sert pas pour tracer les chemins.

t. L'eau a beau être plane, elle forme toujours des vagues ; la balance a beau être droite, elle recèle toujours un écart ; la règle a beau être ajustée, elle comporte toujours un péril : hors du compas et de l'équerre, rien ne fixe le cercle et le carré ; hors du cordeau, rien ne redresse la courbe et la ligne. Mais celui qui sait manier le compas et l'équerre possède d'abord le compas et l'équerre dans son propre cœur.

La haute montagne de Tai a beau être immense, si l'on s'en écarte trop, on ne la voit plus ; le bout d'un poil d'automne, si l'on fixe son regard dessus, peut être discerné avec netteté. Le bois et le bambou contiennent le feu, mais sans le foret pas de fumée ; la terre recèle l'eau, mais sans la pioche pas de jaillissement. La flèche la plus rapide ne franchit guère deux lieues, mais la tortue percluse qui avance pas à pas sans s'arrêter parcourt mille lieues ; la terre accumulée sans cesse finit par dresser les montagnes.

u. Celui qui se tient au bord de la rivière et désire du poisson ferait mieux de rentrer chez lui pour tisser un filet. L'arc doit d'abord être assoupli avant de montrer sa vigueur, le cheval doit d'abord être rendu docile avant de montrer ses qualités, et l'homme doit d'abord posséder la loyauté avant de réclamer le talent. Le fondeur habile ne saurait fondre le bois, le charpentier expert ne saurait tailler la glace : il est des choses impossibles, et pourquoi l'homme de bien n'y prêterait-il pas attention ?

Empêcher les hommes de traverser le fleuve, cela se peut ; faire en sorte que le fleuve n'ait pas de vagues, cela ne se peut pas. Ne pas braver le ciel durant le mois des éclipses, c'est éviter que la marmite ne tombe au fond du puits.

v. Ceux qui critiquent ma conduite désirent s'allier à moi ; ceux qui déprécient ma marchandise souhaitent faire affaire avec moi. Jouer un seul coup de pion ne suffit pas pour révéler la profondeur de l'intelligence, pincer une seule corde de luth ne suffit pas pour émouvoir à la pitié.

Prenez un charbon ardent : si l'on s'en approche, on s'y brûle les mains jusqu'au sang ; placez un million de blocs de charbon à proximité, et l'atmosphère entière empeste, tandis qu'à dix pas de distance on trouve la mort : la nature est la même, mais l'accumulation diffère. À toute floraison succède le dépérissement ; sur le haut vêtu de soie pèse toujours le peuple en habits grossiers de chanvre ; le tronc immense possède des racines profondes, la haute montagne s'appuie sur de vastes contreforts.

5. Laozi dit :

a. Le tambour ne dissimule pas ses sons, c'est pourquoi il est capable de résonner ; le miroir ne voile pas sa surface, c'est pourquoi il est capable de refléter les formes. Le métal et la pierre possèdent du son, mais s'ils ne sont pas frappés, ils ne rendent aucune note ; les flûtes et les tuyaux ont une voix, mais si l'on ne souffle pas dedans, ils restent muets. C'est ainsi que l'homme parfait (*sheng ren*) garde

son trésor au-dedans et ne se fait pas le porte-voix des êtres : il attend que l'affaire survienne pour agir, et que l'objet se présente pour répondre.

Le cours du Ciel ne connaît pas d'interruption ; il s'achève pour recommencer, et c'est pourquoi il peut durer longtemps. La roue retourne toujours au pas où elle a tourné, et c'est pourquoi elle peut aller loin ; la marche du Ciel ne commet nulle déviation, c'est pourquoi elle est exempte de toute faute.

Le souffle du Ciel descend, le souffle de la Terre monte ; le yin et le yang communiquent, et la multiplicité des êtres forme un tout uni et harmonieux. Lorsque l'homme de bien (*jun zi*) tient les rênes du pouvoir, le petit homme dépérit et s'efface : telle est la voie immuable du Ciel et de la Terre. Si le souffle du Ciel ne descend pas et que le souffle de la Terre ne monte pas, le yin et le yang demeurent coupés et la multiplicité des êtres ne prospère pas ; l'homme de peu accapare le pouvoir, l'homme de bien s'étiole et périt, les cinq céréales ne sont pas cultivées et la moralité et le Dao restent cachés au-dedans.

La loi du Ciel est de retrancher le trop-plein pour le reverser aux démunis ; la loi de la Terre est de retrancher les sommets pour combler les basses terres ; la loi des esprits est d'abaisser l'orgueil et l'excès ; la loi des hommes est de ne pas départager ceux qui abondent ; la voie de l'homme parfait est de se tenir dans l'humilité sans que personne ne puisse le surpasser.

b. Quand le soleil brille et que le jour est clair, l'on peut alors illuminer les quatre coins de l'uni-

vers ; quand le souverain et ses ministres font preuve de lucidité, l'empire entier jouit de la paix. C'est en possédant ces quatre clartés que l'on peut durer longtemps, et ce qui rend éclatante cette clarté, c'est la puissance des transformations.

Le Dao du Ciel fait office de trame, le Dao de la Terre fait office de principe d'ordre ; l'unité réalise l'harmonie, le temps en règle l'usage. Achever la multiplicité des êtres, on nomme cela le Dao. Le grand Dao est vaste et uni, il n'est pas éloigné de notre corps ; cultivé en soi, sa vertu devient authentique ; cultivé au-dehors parmi les êtres, sa vertu ne s'épuise jamais.

c. Le Ciel couvre la multiplicité des êtres, dispense sa vertu pour les nourrir, et donne sans rien exiger en retour : c'est pourquoi l'esprit et la quintessence reviennent à lui. Donner sans exiger en retour, c'est la haute vertu, et c'est par là qu'on possède la vertu. Nul n'est plus haut que le Ciel, nul n'est plus bas que les marais ; le Ciel est élevé, le marais est bas, et l'homme saint les imite : l'ordre entre les supérieurs et les inférieurs est établi, et l'empire est affermi. La Terre porte la multiplicité des êtres et les fait croître ; elle donne, mais elle reprend en retour : c'est pourquoi les ossements et les dépouilles finissent par lui revenir. Donner tout en reprenant en retour, c'est la vertu inférieure : « La vertu inférieure ne perd pas le sentiment de la vertu, et c'est par là qu'elle n'a pas de vertu apparente. » La Terre porte le Ciel, c'est pourquoi elle est ferme et paisible ; la Terre étant ferme et paisible, la multiplicité des êtres prend forme ; la Terre

étant vaste et épaisse, la multiplicité des êtres s'y rassemble. Sa fermeté et sa paix font qu'elle ne laisse rien sans le porter ; sa vaste épaisseur fait qu'elle ne refuse rien à son sein. Lorsque la configuration de la Terre est profonde et épaisse, les sources d'eau s'y engouffrent et s'y rassemblent ; lorsque la voie de la Terre est carrée et vaste, elle peut durer éternellement : l'homme parfait l'imité, et sa vertu ne rejette rien.

d. Quand le yin fait obstacle au yang, la multiplicité des êtres prospère ; quand le yang assujettit le yin, la multiplicité des êtres trouvent la paix. Lorsque les êtres prospèrent, rien ne manque à leur subsistance ; lorsqu'ils trouvent la paix, tout est baigné de joie ; et lorsque les êtres sont dans la joie, le pays est parfaitement gouverné. Si le yin nuit aux êtres, le yang se replie de lui-même ; le yin avance et le yang recule : le petit homme obtient la faveur, l'homme de bien évite le fléau : telle est la loi inéluctable du Ciel. Quand le souffle du yang se meut, la multiplicité des êtres se détend et trouve sa juste place : c'est pourquoi l'homme saint épouse la voie du yang. Car celui qui suit les êtres voit les êtres le suivre à leur tour, tandis que celui qui contrarie les êtres est contrarié par eux : ainsi l'on ne perd jamais la nature véritable des choses.

Quand les marécages et les étangs débordent, les plantes et les arbres croissent avec mesure ; quand les étangs se dessèchent, les êtres perdent le soutien et la mesure de leur croissance : c'est pourquoi, si la pluie et l'eau bienfaisante font défaut, l'empire connaît la famine et la ruine.

e. Le yang monte et revient ensuite vers le bas, c'est pourquoi il est le maître de la multiplicité des êtres ; il ne demeure pas éternellement au sommet, et c'est par là qu'il peut s'achever pour recommencer. S'achevant pour recommencer, il peut durer longtemps, et pouvant durer longtemps, il devient la mère de l'empire. Le souffle du yang s'accumule pour pouvoir à nouveau se répandre, et le souffle du yin s'amoncelle pour pouvoir à nouveau se transformer : il n'est rien qui puisse se transformer sans avoir d'abord été accumulé et amoncelé ; c'est pourquoi l'homme parfait veille avec prudence sur ce qu'il amasse en lui.

Quand le yang anéantit le yin, la multiplicité des êtres s'engraisse ; quand le yin anéantit le yang, la multiplicité des êtres dépérit. C'est pourquoi, si les ducs et les princes prisent la voie du yang, la multiplicité des êtres prospère ; s'ils prisent la voie du yin, l'empire périt. Si le souverain ne s'abaisse pas devant le ministre, la multiplicité des êtres ne s'accomplit pas ; si le prince ne s'abaisse pas devant le subordonné, la vertu civilisatrice ne se propage pas : c'est pourquoi le souverain qui s'abaisse devant ses ministres fait preuve de clairvoyance, tandis que celui qui refuse de s'abaisser demeure aveugle et sourd.

f. Le soleil sort de terre, et la multiplicité des êtres foisonne et prospère ; les ducs et les rois résident au-dessus du peuple pour faire briller la moralité et le Dao. Le soleil entre sous terre, et la multiplicité des êtres trouve le repos et le sommeil ; le petit homme réside au-dessus du peuple, et la

multiplicité des êtres s'enfuit et se cache. Le grondement du tonnerre éveille la multiplicité des êtres, la caresse de la pluie dénoue leurs rigueurs ; l'action de l'homme de grande distinction ressemble à cela : les mouvements du yin et du yang ont leurs mesures constantes, et les actions de l'homme de grande distinction ne poussent jamais les choses à l'excès.

Le tonnerre ébranle la terre et la multiplicité des êtres se détend ; le vent secoue les arbres et les herbes et les bois se flétrissent. L'homme de grande distinction abandonne le mal pour s'attacher au bien, et le peuple ne s'enfuit pas au loin : ainsi le peuple sait où aller et où demeurer, fuyant ce qui pèse trop pour s'attacher à ce qui offre un peu plus de réconfort.

g. Sans le mouvement du vent, le feu ne jaillit pas ; sans la parole de l'homme de grande distinction, l'homme du commun ne trouve rien à rapporter. Le jaillissement du feu attend nécessairement le bois à brûler, et la parole de l'homme de grande distinction s'accompagne nécessairement de la fidélité : avec la fidélité et la vérité, où donc ne parviendrait-on pas à réussir ?

L'eau du fleuve est profonde quand la terre demeure dans la montagne ; les collines sont élevées quand les abîmes s'enfoncent dans la terre. Quand le souffle du yang est au plus haut, il se transforme en yin ; quand le souffle du yin est au plus haut, il se transforme en yang : c'est pourquoi les désirs ne sauraient être comblés à l'excès, ni les réjouissances poussées jusqu'au comble. Dans le chagrin, pas de

paroles malveillantes ; dans la colère, pas de visage contracté : voilà ce qu'on appelle l'art de bien calculer. Le feu s'élève naturellement, l'eau s'écoule vers le bas : la voie de l'homme parfait est de rechercher les choses par affinité à leur espèce. Si l'homme parfait prend appui sur le yang, l'empire entier s'accorde dans l'harmonie ; s'il prend appui sur le yin, l'empire entier s'engloutit dans l'abîme.

6. Laozi dit :

a. Accumuler le mince forme l'épaisseur, accumuler l'humble dresse la hauteur. L'homme de bien s'efforce chaque jour avec ardeur d'accomplir sa splendeur, tandis que l'homme du commun se complaît chaque jour dans l'allégresse jusqu'à sombrer dans l'ignominie ; bien que le flux et le reflux de leur fortune ne soient pas immédiatement visibles, il convient de se porter vers le bien comme si l'on craignait de ne pas l'atteindre, et de fuir le mal comme on éviterait un funeste présage.

Si l'on est tourné vers le bien, lors même que l'on commet des fautes, on ne s'attire pas de rancœurs ; si l'on ne se tourne pas vers le bien, quand bien même on manifesterait de la loyauté, on ne récolte que l'aversion. C'est pourquoi accuser les autres vaut moins que de s'accuser soi-même, et exiger des autres est bien moins qu'exiger de soi.

b. Le son s'appelle de lui-même, les êtres se cherchent par affinité, le renom se nomme de lui-même, et l'homme s'assigne sa propre charge : il n'est rien qui ne provienne de soi-même. Si l'on saisit une pointe pour frapper d'estoc ou un tran-

chant pour porter des coups, de qui pourrait-on bien se plaindre ? C'est pourquoi l'homme de bien veille avec une extrême prudence sur les plus infimes nuances.

La multiplicité des êtres porte le principe yin et embrasse le principe yang ; le souffle médian les unit pour parfaire l'harmonie. Cette harmonie réside au centre : c'est ainsi que les fruits des arbres naissent au cœur des branches, que les graines des herbes naissent en leur cœur, et que les embryons se développent en leur centre ; sans ce centre et sans cet embryon, tout être naît en ayant besoin du temps propice. Si la terre est plane, l'eau ne coule pas ; si le lourd et le léger s'équilibrent, la balance ne penche pas : la naissance et la transformation des êtres adviennent toujours par l'effet d'une résonance inhérente aux choses.

7. Laozi dit :

Quand la montagne atteint le comble de sa hauteur, les nuages et la pluie s'y lèvent ; quand l'eau atteint le comble de sa profondeur, les dragons y naissent ; quand l'homme de bien parvient au comble du Dao, les bienfaits de sa vertu se répandent au loin.

Celui qui cultive des vertus secrètes obtient infailliblement une rétribution manifeste ; celui qui pratique des actions cachées se voit assuré d'un renom éclatant (*zhao ming*). Celui qui plante du millet ne récolte pas du sorgho ; celui qui sème des rancœurs ne reçoit pas en retour les fruits de la vertu.

1. Laozi dit :

Le Dao peut être faible, il peut être fort ; il peut être souple, il peut être rigide ; il peut être yin, il peut être yang ; il peut être obscur, il peut être lumineux ; il peut envelopper le Ciel et la Terre, il peut s'adapter et répondre à l'infinie variété des circonstances. Les uns n'en connaissent que la surface et ignorent la profondeur ; d'autres n'en perçoivent que l'extérieur et négligent l'intérieur ; d'autres n'en saisissent que la grossièreté et méconnaissent la quintessence (*jing*). Connaître, c'est ne pas encore connaître ; ne pas connaître, c'est véritablement connaître ! Qui sait donc que le fait de connaître équivaut à l'ignorance, et que l'ignorance équivaut à la science ?

Or, le Dao ne saurait être entendu, et ce que l'on en entend n'est pas lui ; le Dao ne saurait être vu, et ce que l'on en voit n'est pas lui ; le Dao ne saurait être exprimé par des mots, et ce qu'on en dit n'est pas lui. Qui donc connaît ce qui donne forme aux choses tout en demeurant sans forme ? C'est pourquoi il est dit : « Lorsque tout l'empire a reconnu la beauté du beau, voilà qu'apparaît la laideur ; celui qui sait ne parle pas, celui qui parle ne sait pas. »

2. Wenzhi demanda : L'homme peut-il discourir avec des paroles subtiles ?

Laozi dit : Pourquoi ne le pourrait-il pas ? Mais est-ce bien là ce qu'on appelle la parole ? Celui qui connaît véritablement ne s'exprime pas par de vains discours. Ceux qui se disputent le poisson se mouillent les pieds, ceux qui courent après le gibier s'essoufflent à la course : ce n'est pas par pur divertissement qu'ils agissent ainsi. C'est pourquoi la parole suprême renonce à la parole, et l'action suprême renonce à l'action. Les hommes à la science frivole ne luttent que pour des vétilles. Or : « Les paroles ont une source, les actions ont un maître ; c'est précisément parce qu'on ignore cela que l'on ne me connaît pas. »

3. Wenzi demanda : Existe-t-il des lois pour gouverner le pays ?

Laozi dit : Prenez ceux qui mènent les chariots : devant, on pousse le cri de ralliement, et derrière, on y répond en cadence ; voilà le chant qui encourage l'effort des tireurs. Fût-ce les mélodies raffinées de Zheng, de Wei, de Hu ou de Chu, rien ne surpasse la justice de ce chant-là. Pour bien gouverner l'État, tout réside dans la bienséance (*li*), et non pas dans l'éloquence verbale. Car : « Plus les lois et les édits se multiplient, plus les voleurs et les brigands abondent. »

4. Laozi dit :

Le Dao n'a pas de forme fixe, mais il peut tenir lieu de toute forme, tout comme la montagne et la forêt recèlent les bois de construction. Mais le bois ne surpasse pas la montagne et la forêt ; la montagne et la forêt ne surpassent pas les nuages et la

pluie ; les nuages et la pluie ne surpassent pas le yin et le yang ; le yin et le yang ne surpassent pas l'harmonie (*he*), et l'harmonie ne surpasse pas le Dao.

Le Dao est précisément ce que l'on nomme « la forme sans forme, l'image sans objet ». Ne cherchez pas à épuiser son sens par des mots : entre le Ciel et la Terre, tout peut être façonné, fondu et transformé par sa puissance.

5. Laozi dit :

a. Lorsque l'homme parfait (*sheng ren*) établit l'enseignement et dispense le gouvernement, il observe toujours la fin et le commencement, et en discerne la source originelle. C'est pourquoi, lorsque le peuple accède à l'écriture, la vertu décline ; lorsqu'il apprend le calcul, l'humanité s'affaiblit ; lorsqu'il connaît les contrats et les reçus, la loyauté dépérit ; et lorsqu'il maîtrise les mécanismes ingénieux, la sincérité se perd.

b. Le luth ne résonne pas par lui-même, et pourtant ses vingt-cinq cordes répondent chacune par leur propre son ; l'essieu ne tourne pas sur lui-même, et pourtant les trente rayons pivotent chacun par leur propre force. Les cordes connaissent la détente et la tension, et ce n'est qu'ainsi qu'elles peuvent composer une mélodie ; le char connaît la fatigue et le repos, et ce n'est qu'ainsi qu'il peut mener sa course au loin. Ce qui fait entendre les sons, c'est précisément ce qui est sans son ; ce qui meut la force de rotation, c'est précisément ce qui ne tourne pas.

Lorsque les supérieurs et les inférieurs s'écartent de la voie juste, vouloir faciliter le gouvernement ne fait que semer le désordre.

c. Si la position est élevée mais que le Dao est étroit, c'est la soumission qui s'ensuit ; si l'affaire est immense mais que le Dao est mesquin, c'est le cataclysme assuré. Une petite vertu nuit à l'équité, une petite bonté porte atteinte au Dao, une petite rhétorique corrompt le gouvernement, et une rigueur sourcilleuse meurtrit la vertu.

La grande droiture ne comporte aucun piège, et c'est pourquoi le peuple est facile à guider ; la gouvernance suprême coule dans la détente, et c'est pourquoi les sujets ne se livrent pas au vol ; la loyauté suprême retourne à la pure simplicité, et c'est pourquoi le peuple ignore la duplicité et la dissimulation.

6. Laozi dit :

Si la loi de responsabilité collective est instituée, le peuple nourrit le ressentiment ; si le décret de dégradation des titres est proclamé, les compagnons de mérite se rebellent. C'est pourquoi celui qui s'attache aux traces minutieuses laissées par le couteau et le pinceau des scribes ignore tout de la racine de l'ordre et du désordre ; de même, celui qui n'est versé que dans les manœuvres de campagne ignore tout de la stratégie des combats au grand conseil.

L'homme parfait prévient le malheur au-delà des doubles portes verrouillées, et médite sur l'adversité bien au-delà de l'obscurité insondable. L'ignorant

se laisse abuser par les minimes profits au détriment des grands périls : ses actes avantagent le détail tout en ruinant l'ensemble, et ce qu'il gagne ici le fait oublier ce qu'il perd là. C'est pourquoi il n'est pas de plus grande humanité que d'aimer les hommes, ni de plus grande sagesse que de les connaître ; aimer les hommes épargne les supplices haineux, et connaître les hommes prévient le désordre du gouvernement.

7. Laozi dit :

Si grands que soient les fleuves, leurs crues ne durent jamais plus de trois jours ; si violents que soient les ouragans et les pluies orageuses, ils ne traversent pas le milieu du jour sans s'apaiser en un instant. Une vertu qui ne s'amasse pas et qui s'exempte de toute inquiétude court droit à la ruine ; car c'est précisément l'inquiétude qui engendre la prospérité, tandis que la sotte joie amène la perte. C'est pourquoi l'homme sage prend la faiblesse pour armure et transforme le malheur en bonheur, appliquant le Dao dans sa vacuité sans chercher jamais à le combler.

8. Laozi dit :

a. La quiétude, la pureté et l'harmonie douce sont la nature inhérente de l'homme ; les règles et les mesures de la rectitude sont la structure indispensable des affaires. Connaître la nature humaine permet de s'entretenir soi-même sans s'égarer ; connaître les règles des affaires empêche de perdre la mesure dans ses entreprises.

Lancer un ordre dont l'écho se répand sans opposition, et réunir toutes les affaires sous un principe unique, voilà ce qu'on nomme le cœur (*xin*) ; discerner l'extrémité d'après la racine et s'emparer de l'unité pour répondre à la multiplicité, voilà ce qu'on nomme la méthode (*shu*) ; savoir en tout lieu ce que l'on fait, deviner où l'on chemine en marchant, comprendre le ressort de chaque entreprise et savoir où s'arrêter dans son mouvement, voilà ce qu'on nomme le Dao.

b. Si les hommes élèvent aux hautes charges ou couvrent d'éloges un individu, c'est la force de son esprit ; si les hommes l'abaissent ou le calomnient, c'est la défaillance de son cœur. Une parole sortie de la bouche ne saurait être retenue par autrui ; une action amorcée tout près ne saurait être dissimulée au loin. Les entreprises sont ardues à réussir et aisées à ruiner ; la réputation est malaisée à ériger et facile à détruire.

Le vulgaire a coutume de mépriser les petits périls et de négliger les actions infimes, jusqu'au jour où le fléau l'emporte. Car la venue du malheur, l'homme la couve en lui-même ; l'arrivée du bonheur, l'homme la façonne de ses propres mains. Malheur et bonheur partagent la même porte, profit et préjudice sont de proches voisins ; à moins de posséder la quintessence suprême, nul ne saurait les départager. C'est pourquoi la réflexion avisée est la porte de la fortune et du désastre, et la motricité de nos actes et de nos repos est le pivot de l'avantage et du dommage : ce sont là des vérités qu'on ne saurait trop examiner.

9. Laozi dit :

a. Tous les hommes connaissent le ressort de l'ordre et du désordre, mais nul ne connaît l'instrument qui permet de conserver intacte sa vie. C'est pourquoi l'homme parfait examine le siècle pour façonner ses entreprises, et pèse les situations pour en concevoir les desseins. L'homme parfait sait être yin et yang, souple et rigide, faible et fort ; il se meut et s'immobilise selon le temps, édifie ses mérites en profitant des ressources offertes, discerne le retour des choses à la vue de leur élan, et observe toutes les métamorphoses à partir d'un principe unique. Quand les choses se transforment, il leur donne une image ; lorsqu'elles se meuvent, il leur oppose une réponse : c'est ainsi que, tout au long de sa vie, il ne rencontre jamais d'obstacle.

b. C'est pourquoi il est des affaires qu'on peut exprimer par la parole mais non mettre en pratique, et d'autres qu'on peut exécuter mais non exprimer ; il en est qui sont aisées à accomplir mais malaisées à parachever, et d'autres malaisées à parachever mais aisées à ruiner. Ce que l'on nomme « ce qui est faisable mais ineffable », c'est le choix ; « ce qui est dicible mais impraticable », c'est la duplicité et l'artifice ; « ce qui est aisé à exécuter mais difficile à parachever », ce sont les affaires matérielles ; « ce qui est difficile à parachever mais aisé à ruiner », c'est la réputation. Ces quatre vérités sont celles sur lesquelles l'homme parfait fixe son attention, et ce que l'homme clairvoyant perçoit dans sa solitude.

10. Laozi dit :

a. Le Dao chérit les moindres nuances et respecte la plus petite chose ; dans ses mouvements, il ne s'écarte jamais de la bienséance (*li*). À cent reprises, il redouble de circonspection, et c'est ainsi que les fléaux ne prolifèrent pas. Calculer le bonheur n'y mène de toute façon pas, mais méditer sur le malheur le fait toujours surpasser. Même en subissant le même jour les outrages du sort, celui qui sait s'abriter ne subit pas de blessure ; et l'ignorant qui se prépare à l'avance égale le mérite de l'homme sage.

Accumuler l'amour forme le bonheur, accumuler les rancœurs engendre le malheur. Tout le monde sait comment secourir l'adversité, mais nul ne sait comment empêcher l'adversité de naître ; or, faire en sorte que le fléau ne naisse pas est chose aisée, tandis que vouloir secourir le malheur une fois advenu est bien difficile. Aujourd'hui, les hommes ne s'emploient pas à prévenir la naissance des fléaux, mais s'évertuent à porter secours à ceux qui frappent : quand bien même on serait un homme inspiré, on n'y parviendrait pas.

b. Les sources d'où découlent les calamités et les malheurs sont innombrables ; l'homme parfait se terre profondément au-dedans pour esquiver le péril, et demeure dans le silence et la quiétude en attendant le temps propice. L'homme du commun, ignorant la porte par où entrent le bonheur et le malheur, s'agite et tombe sous le coup des lois pénales ; et quand bien même il multiplierait les préparatifs tortueux, cela ne suffirait pas à préserver

son corps. C'est pourquoi l'homme de haute distinction évite d'abord le fléau avant de s'approcher du profit, et commence par s'éloigner de l'ignominie avant de briguer la renommée. Ainsi, l'homme saint agit toujours hors du monde des formes, et ne laisse pas son cœur s'attarder au sein de ce qui est déjà achevé : c'est pourquoi les calamités n'ont nulle prise sur lui, et ni les éloges ni les blâmes ne sauraient le souiller de leur poussière.

11. Laozi dit :

a. La règle pour le commun des hommes est celle-ci : que le cœur soit petit, que l'ambition soit grande, que la sagesse (*zhi*) soit ronde, que la conduite soit carrée, que les aptitudes soient multiples et que les affaires soient restreintes. Ce qu'on appelle « un cœur petit », c'est le fait de redouter le malheur avant qu'il ne naisse, de se ceindre de précautions et de veiller aux plus infimes détails, sans oser jamais abandonner ses désirs à la licence. « Une ambition grande », c'est envelopper dans une même étreinte la multiplicité des royaumes, unifier au sein d'un même accord des coutumes hétérogènes, tel le moyeu central où convergent tous les rayons du monde. « Une sagesse ronde », c'est embrasser le commencement et la fin sans en voir les attaches, rouler de toutes parts comme l'eau vive, tel une source profonde et intarissable. « Une conduite carrée », c'est se tenir droit sans plier, demeurer pur et blanc sans se laisser souiller, ne pas changer de principes dans la détresse ni abdiquer ses devoirs dans la prospérité. « Des aptitudes mul-

tiples », c'est posséder à la fois les lettres et les armes, régler ses mouvements et ses repos sur la mesure des rites, et trouver toujours pour chaque acte, qu'on l'adopte ou qu'on le rejette, la juste et parfaite adéquation. « Des affaires restreintes », c'est s'emparer de l'essentiel pour guider la foule, gouverner le vaste par la stricte simplicité, et maintenir l'agitation par la suprême quiétude.

b. Par conséquent, celui dont le cœur est petit sait s'interdire le mal dès sa plus infime semence ; celui dont l'ambition est grande ne laisse rien en dehors de sa sollicitude ; celui dont la sagesse est ronde ne s'aveugle sur aucune chose ; celui dont la conduite est carrée a des choses qu'il refuse obstinément d'accomplir ; celui dont les aptitudes sont multiples sait tout gouverner ; et celui dont les affaires sont restreintes concentre son action sur l'essentiel.

C'est pourquoi l'homme parfait, face au bien, ne néglige aucune action, si infime soit-elle ; face à la faute, il ne laisse passer aucune bévue sans la corriger. Dans sa conduite, il ne recourt pas aux sorciers ni aux devins, et pourtant les esprits n'osent le devancer : on peut dire de lui qu'il a atteint la plus haute noblesse. Et pourtant, il demeure tremblant et saisi d'effroi, prudent chaque jour un peu plus que la veille : c'est par ce non-agir (*wu wei*) qu'il parvient à réaliser l'unité.

c. La sagesse de l'ignorant est déjà bien maigre par elle-même, et pourtant les tâches qu'il entreprend sont innombrables : c'est pourquoi ses mouvements le mènent inévitablement à l'impasse.

Gouverner par les décrets politiques et l'enseignement moral est chose aisée et assurée de réussir ; gouverner par la perversité et la contrainte rend la tâche ardue et vouée à l'échec. Délaisser la voie aisée du succès pour s'acharner dans des voies ardues vouées à la ruine, voilà bien le comble de l'égarement et de l'aveuglement.

12. Laozi dit :

a. La naissance du bonheur s'annonce par des fils ténus, celle du malheur germe dans la confusion ; les destins du bonheur et du malheur sont si subtils qu'ils en deviennent invisibles. L'homme parfait en discerne le commencement et la fin, et c'est pourquoi il ne saurait manquer de tout observer avec la plus grande vigilance.

Les récompenses et les châtiments d'un prince éclairé ne sont pas décernés pour son intérêt propre, mais pour le salut de l'État : s'attribuer les faveurs d'un homme qui n'a pas de mérites envers le pays, c'est refuser de dispenser la récompense ; heurter ses inclinations personnelles pour servir l'intérêt de l'État, c'est s'interdire d'ajouter un châtimement injuste.

b. C'est pourquoi celui dont l'équité s'accorde avec la stricte justice mérite le nom d'homme de bien (*jun zi*), tandis que celui qui oublie la juste équité n'est qu'un homme de peu. Celui qui possède la sagesse (*zhi*) universelle obtient le succès sans fatigue ; celui qui vient immédiatement après s'épuise à la tâche sans tomber malade ; le dernier rang, enfin, s'épuise et tombe malade. Les hommes

d'autrefois jouissaient du principe sans jamais l'abandonner ; les hommes d'aujourd'hui l'abandonnent sans jamais l'avoir savouré. Lorsque le tyran Zhou fit forger des baguettes d'ivoire, Jizi laissa échapper un profond soupir d'angoisse ; quand l'État de Lu enterra ses morts avec des figurines de bois, Confucius poussa un gémissement : voir le commencement d'une chose, c'est en deviner immédiatement la fin.

13. Laozi dit :

a. L'humanité (*ren*) est ce vers quoi tous les hommes aspirent, l'équité (*yi*) est ce que les hommes estiment au plus haut point. Pourtant, bien que ce soit ainsi l'objet de l'admiration et de l'estime générales, il arrive que l'on périclite et que le pays s'effondre : c'est que l'on n'est pas en phase avec son temps. Par conséquent, celui qui connaît l'équité mais ignore la conjoncture du siècle ne pénètre pas le Dao.

Les Cinq Empereurs prisait la vertu, les Trois Rois firent usage de l'équité, et les Cinq Hégémons s'en remirent à la force. Vouloir aujourd'hui appliquer la voie des Empereurs au temps des Hégémons, c'est faire fausse route. Ainsi, le bien et le mal ne sauraient être uniformes ; l'éloge et le blâme dépendent des mœurs du siècle ; et bien que les courses se ressemblent, le fait d'aller à sens unique ou à contre-courant dépend des temps.

b. Connaître ce que le Ciel accomplit et ce que l'homme met en œuvre, c'est posséder de quoi administrer et parcourir le monde. Connaître le Ciel

sans connaître l'homme, c'est s'interdire tout commerce avec le vulgaire ; connaître l'homme sans connaître le Ciel, c'est s'interdire toute pérégrination dans le Dao.

Si l'on s'en tient rigide à ses volontés et à ses penchants sans plier, les forces rigides de la destruction vous briseront ; si l'on se fait l'esclave des choses par son propre corps, les souffles du yin et du yang vous dévoreront.

c. Celui qui a obtenu le Dao se transforme au-dehors tout en demeurant immuable au-dedans : la transformation extérieure lui sert à comprendre les hommes, l'immutabilité intérieure sert à préserver intégralement sa vie. C'est pourquoi, possédant au-dedans une règle fixe et inébranlable, il sait au-dehors s'incliner et se détendre, suivant le mouvement des êtres sans jamais sombrer, quelles que soient les épreuves. Ce qui fait la valeur suprême du Dao, c'est sa capacité à se métamorphoser à la manière du dragon.

d. S'accrocher à une seule règle rigide ou s'obstiner dans une seule voie, c'est se montrer incapable d'adaptation même au faite du succès, prisonnier d'un goût étriqué qui obstrue le Grand Dao. Le Dao procède par le silence, le vide et le néant ; il n'agit pas de manière volontaire sur les êtres, pas plus qu'il n'agit par velléité propre. C'est pourquoi, si accomplir des actions conformes au Dao ne relève pas d'une action calculée du Dao lui-même, c'est là l'effet de ce que le Dao déploie. Tout ce qui est couvert et porté par le Ciel et la Terre, illuminé par le soleil et la lune, réchauffé

par le yin et le yang, abreuvé par les pluies et les rosées, et soutenu par la vertu, tout cela relève d'une seule et même harmonie.

e. C'est pourquoi celui qui peut porter le grand Cercle (le Ciel) foule aux pieds le grand Carré (la Terre) ; celui qui contemple la grande Pureté embrasse du regard la grande Clarté ; celui qui édifie la Grande Paix (*tai ping*) réside dans la vaste salle ; et celui qui navigue dans les ténèbres insondables brille du même éclat que le soleil et la lune. Ce qui est sans forme naît de ce qui a une forme ; c'est pourquoi l'homme vrai (*zhen ren*) confie son destin à la Tour de l'Esprit (*ling tai*) pour retourner demeurer à l'origine de toute chose. Il regarde au sein des ténèbres et écoute là où il n'est pas de son : dans le silence des ténèbres, lui seul possède la claire conscience ; dans le vide et la solitude, lui seul dispense la lumière. Son usage consiste à n'en pas faire, et c'est précisément parce qu'il n'en fait pas qu'il peut faire usage de tout ; sa connaissance consiste à ne pas savoir, et c'est précisément parce qu'il ne sait pas qu'il peut tout connaître.

f. Le Dao est ce qui guide les êtres ; la vertu (*de*) est ce qui soutient la vie ; l'humanité (*ren*) est le témoignage des bienfaits accumulés ; l'équité (*yi*) est ce qui s'accorde avec le cœur tout en convenant aux attentes de la multitude. Lorsque le Dao s'effaça, la vertu s'éleva ; aux temps intermédiaires, on s'en tint à la vertu sans même y penser ; aux temps derniers, on s'accrocha désespérément à l'humanité de peur de la perdre. C'est pourquoi l'homme de bien ne saurait vivre sans l'équité : s'il perd l'équité,

il perd ce qui le fait vivre. L'homme de peu ne saurait vivre sans le profit : s'il perd le profit, il perd ce qui le fait vivre. Ainsi, l'homme de bien redoute par-dessus tout de perdre l'équité, tandis que l'homme de peu craint de perdre le profit : en observant ce qu'ils redoutent, on voit que leur malheur et leur bonheur diffèrent du tout au tout.

14. Laozi dit :

Il est des affaires dont on souhaite le profit, mais qui suffisent précisément à nuire aux hommes ; et d'autres dont la nocuité suffit au contraire à les avantager. Forcer une personne atteinte de fièvre et de maux de tête à s'alimenter à l'excès, ou abreuver d'eau glacée quelqu'un qui souffre d'une violente sécheresse, voilà ce que préconise le commun des hommes pour soigner, mais c'est précisément par là que le grand médecin mène son patient à la mort.

Ce qui flatte l'œil et réjouit le cœur est loué par la sagesse vulgaire, mais évité avec soin par l'homme qui possède le Dao. L'homme parfait commence par s'opposer aux apparences pour s'accorder ensuite avec le fond, tandis que le commun s'accorde d'abord avec les apparences pour s'en trouver heurté par la suite. C'est pourquoi les portes du bonheur et du malheur, de même que le renversement du profit et du préjudice, sont des réalités qu'on ne saurait trop examiner avec attention.

15. Laozi dit :

Celui qui possède des mérites tout en s'écartant de l'humanité et de l'équité sera infailliblement pris

en suspicion ; celui qui commet des fautes mais se réclame de l'humanité et de l'équité inspirera toujours confiance. C'est pourquoi l'humanité et l'équité constituent le cours naturel et régulier de toute entreprise, ainsi que les titres les plus nobles de l'empire.

Quand bien même vos plans seraient judicieux et vos calculs parfaits, vos réflexions empreintes de loyauté et vos stratégies salvatrices pour l'État, si votre démarche s'écarte de l'humanité et de l'équité, votre œuvre n'aboutira jamais. En revanche, si vos paroles ratent leurs cibles et que vos calculs ne rapportent rien à l'État, mais que votre cœur demeure tout entier tourné vers le souverain dans le respect de l'humanité et de l'équité, votre personne aura la vie sauve. C'est pourquoi l'on dit : Mieux vaut abandonner ses calculs et scruter avec droiture l'humanité et l'équité, plutôt que de réussir cent plans sans que jamais l'un d'eux ne touche juste.

16. Laozi dit :

L'enseignement prend sa source chez l'homme de bien, et l'homme de peu en reçoit la grâce ; le profit prend sa source chez l'homme de peu, et l'homme de bien en recueille les fruits. Si l'homme de bien et l'homme de peu obtiennent chacun ce qui leur convient, alors les travaux s'échangent, les nourritures se partagent, et le Dao se déploie pleinement.

Lorsque l'homme nourrit trop de désirs, il blesse l'équité ; lorsqu'il accumule les inquiétudes, il nuit à la sagesse. C'est pourquoi, dans un État bien ad-

ministéré, la joie est un gage de survie, tandis que dans un État tyrannique, la joie devient l'instrument de sa perte. L'eau coule vers le bas et devient vaste et puissante ; le souverain s'abaisse devant ses ministres et devient clairvoyant ; le prince ne dispute rien à ses sujets et la voie du gouvernement s'ouvre sans entrave. Le souverain est la racine et le tronc, les ministres sont les branches et les feuilles : on n'a jamais vu de branches et de feuillages prospères quand la racine est viciée.

17. Laozi dit :

L'affection du père tendre envers son enfant ne cherche pas de récompense, car il ne saurait apaiser l'intime de son cœur autrement ; la sollicitude du prince éclairé envers son peuple ne vise pas à s'assurer les services de sujets dévoués, mais relève d'une impulsion intérieure à laquelle il ne peut se dérober. Si l'on s'appuie sur la force du peuple et que l'on compte sur ses mérites en exigeant des retours, on court inévitablement à l'épuisement, car l'existence d'un calcul égoïste rompt le lien authentique de la bienveillance. C'est pourquoi, en épousant les aspirations de la foule, on obtient la force de tous ; en exaltant ce qui réjouit le peuple, on s'assure le cœur de tous. Ainsi, voir le commencement d'une chose, c'est en deviner immanquablement la fin.

18. Laozi dit :

L'homme s'attache par l'équité, la communauté se renforce par la cohésion des groupes. C'est pour-

quoi, si la vertu (*de*) dispensée est vaste, la puissance déployée porte au loin ; mais si l'équité (*yi*) accordée est mince, la contrainte de la force demeure limitée.

19. Laozi dit :

a. Obtenir les choses par l'injustice tout en refusant de les redistribuer, c'est attirer le malheur sur sa propre personne : incapable de servir autrui, on ne sait pas davantage se sauver soi-même. On peut qualifier un tel homme d'insensé, en rien différent du hibou qui chérit sa couvée en la perdant. C'est pourquoi il est dit : « Maintenir le plein et vouloir l'augmenter ne vaut rien ; aiguiser une lame à l'excès ne permet pas de la préserver longtemps. »

Il y a du Dao au cœur de la vertu (*de*), et de la vertu au cœur du Dao ; leurs transformations ne connaissent pas de terme. Le yang recèle du yin, et le yin recèle du yang : il en va ainsi de toute chose sous le ciel, et l'on ne saurait en épuiser l'intelligence.

L'approche du bonheur s'annonce par des présages, et celle du malheur est précédée de signes avant-coureurs. Si, apercevant les signes du bonheur, l'on omet de faire le bien, le bonheur ne vient pas ; si, voyant les signes du malheur, l'on s'attache à pratiquer le bien, le fléau ne frappe pas.

b. Le profit et le préjudice partagent la même porte, le malheur et le bonheur sont de proches voisins : à moins d'être un esprit saint, nul ne saurait les départager. C'est pourquoi il est dit : « Le malheur est l'abri où s'appuie le bonheur, le bon-

heur est la couveuse où se cache le malheur ; qui donc en connaît l'ultime terme ? » Lorsqu'un homme est sur le point de tomber gravement malade, il commence par se délecter de la saveur des viandes ; lorsqu'un pays est à la veille de périr, il commence par éprouver de l'aversion pour les paroles des ministres loyaux. Par conséquent, celui qui agonise ne saurait être sauvé par un grand médecin, et l'État qui périclité ne peut plus être redressé par des conseils fidèles.

C'est en cultivant sa propre personne que l'on peut ensuite gouverner le peuple ; c'est en mettant d'abord de l'ordre au sein de sa propre demeure que l'on peut briguer des charges éminentes. C'est pourquoi il est dit : « Cultivée en soi, la vertu devient authentique ; cultivée dans sa famille, la vertu abonde en excédent ; cultivée dans l'État, la vertu s'épanouit dans sa plénitude. »

c. Ce qui assure la vie du peuple, ce sont le vêtement et la nourriture ; des entreprises tournées vers l'habillement et l'alimentation sont fructueuses, celles qui les négligent ne le sont pas, et sans fruits, la vertu ne croît pas. Si une action menée selon les temps n'aboutit pas, ne changez pas pour autant les lois pénales ; si elle échoue malgré la conformité aux saisons, ne modifiez pas les principes fondamentaux : les temps finissent toujours par revenir, c'est ce que l'on nomme la règle immuable du Dao.

Les empereurs et les rois enrichissent leur peuple, les hégémons enrichissent leur territoire, les États en péril engraisent leurs fonctionnaires. Dans un

pays bien gouverné, les ressources semblent toujours faire défaut, tandis que dans l'État en perdition, les greniers et les réserves regorgent en apparence. C'est pourquoi l'on dit : « Quand le souverain s'abstient d'ingérences superflues, le peuple s'enrichit de lui-même ; quand le prince pratique le non-agir, le peuple se transforme et s'amende spontanément. »

Lever une armée de cent mille hommes engendre une dépense quotidienne de mille pièces d'or : « Au retour des armées, la famine et les calamités s'abattent inmanquablement sur la contrée. » C'est pourquoi les armes sont des instruments funestes, qui ne sauraient constituer le trésor de l'homme de bien. « Régler de grands différends laisse toujours subsistances de rancœurs résiduelles » : comment pourrait-on alors se complaire dans la malfaisance ?

d. Autrefois, pour s'attacher ses proches, on ne recourait pas aux discours ; pour attirer les lointains, on n'usait pas de belles paroles : on faisait en sorte que les proches se réjouissent et que les lointains accourent d'eux-mêmes. Partager les désirs du peuple conduit à l'harmonie ; partager ses gardes assure la solidité ; partager ses pensées apporte la lucidité. S'assurer la force du peuple procure la richesse, s'attirer son estime confère la gloire.

Chaque action peut appeler des ennemis, chaque parole peut attirer un désastre : ne parlez pas avant les autres, de peur d'avoir à les suivre. Un mot chuchoté à l'oreille se répand à des milliers de lieues ; la parole est une source de malheur, la

langue est un pivot redoutable. Une parole lâchée maladroitement ne saurait être rattrapée par un attelage de quatre chevaux.

e. Jadis, le maître Zhonghuang enseignait ceci : Le Ciel possède cinq régions, la Terre possède cinq éléments, les sons comportent cinq gammes, les choses renferment cinq saveurs, les couleurs se divisent en cinq nuances, et l'humanité se répartit en cinq conditions ; c'est pourquoi, entre le Ciel et la Terre, il existe vingt-cinq types d'êtres humains.

Les cinq premiers comprennent l'homme inspiré (*shen ren*), l'homme vrai (*zhen ren*), l'homme du Dao (*dao ren*), l'homme accompli (*zhi ren*) et l'homme parfait (*sheng ren*). Les cinq suivants englobent l'homme vertueux (*de ren*), l'homme sage (*xian ren*), l'homme de jugement (*zhi ren*), l'homme de bien (*shan ren*) et l'homme éloquent (*bian ren*). Les cinq du milieu réunissent l'homme public (*gong ren*), l'homme loyal (*zhong ren*), l'homme fidèle (*xin ren*), l'homme d'équité (*yiren*) et l'homme de rites (*li ren*). Les cinq qui suivent regroupent l'érudit (*shi ren*), l'artisan (*gong ren*), le garde forestier (*yu ren*), l'agriculteur (*nong ren*) et le marchand (*shang ren*). Enfin, les cinq derniers rassemblent la foule vulgaire (*zhong ren*), l'esclave (*nu ren*), l'ignorant (*yu ren*), l'homme de chair (*rou ren*) et l'homme de peu (*xiao ren*).

Il y a un abîme entre les cinq premiers et les cinq derniers, c'est comme de comparer l'homme aux bœufs et aux chevaux ! L'homme parfait observe par les yeux, écoute par les oreilles, parle par la bouche et se meut par les pieds. Quant à l'homme

vrai (*zhen ren*), il voit sans le secours des yeux, entend sans le secours des oreilles, se déplace sans suivre aucun chemin, et gouverne sans proférer une seule parole. C'est pourquoi les prodiges que l'homme parfait accomplit pour émouvoir l'empire sont des sommets que l'homme vrai n'a même jamais eu besoin de franchir, de même que les réformes par lesquelles l'homme sage redresse les mœurs du siècle ne méritent pas le regard de l'homme vrai.

Ce que l'on nomme le Dao n'a ni avant ni après, ni gauche ni droite ; en lui, la multiplicité des êtres se fond dans l'obscurité unité (*xuan tong*), par-delà le vrai et le faux, le oui et le non.

La spontanéité et la nature

1. Laozi dit :

a. La pureté et le vide sont la clarté du Ciel ; le non-agir (*wu wei*) est la norme constante du gouvernement. Qu'on se défasse des faveurs bienveillantes, que l'on abandonne la sainteté et la sagesse, que l'on mette hors de soi la valeur et la compétence, que l'on abolisse l'humanité (*ren*) et l'équité (*yi*), que l'on éradique les intrigues et les affaires, que l'on supprime la flatterie et la rhétorique, que l'on proscrive la duplicité et l'artifice, et dès lors, les hommes de talent comme les incapables se trouveront confondus et unifiés dans le Dao. La quiétude conduit à l'union, le vide mène à la communication universelle ; la vertu suprême (*zhi de*) est dans le non-agir, et la multiplicité des êtres y trouve un accueil total. La voie du vide et de la quiétude fait durer le Ciel et la Terre éternellement ; l'esprit subtil enveloppe la plénitude sans imposer de domination aux êtres.

b. Les douze mois parcourent leur course, s'achevant pour recommencer sans fin ; l'or, le bois, l'eau, le feu et la terre exercent des pressions contraires, et leur dynamisme procède d'une interdépendance réciproque. C'est pourquoi un froid excessif meurtrit les êtres, mais sans le froid il n'est pas d'existence possible ; une chaleur excessive blesse les choses, mais sans la chaleur rien ne sub-

siste. Ainsi, ce qui est admissible et ce qui ne l'est pas le deviennent l'un et l'autre selon les circonstances : c'est pourquoi le Grand Dao n'exclut rien, car toute chose trouve sa légitimité dans son principe d'ordre. Voyant ce qui est admissible, on ne s'y précipite pas ; voyant ce qui ne l'est pas, on ne s'en détourne pas par panique : l'admissible et l'inadmissible se font face, se servant mutuellement de flanc et de soutien, de recto et de verso.

c. L'essentiel de toute entreprise est de procéder toujours à partir de l'unité primitive ; le temps en fixe les jalons, et depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, cela n'a jamais varié : c'est ce que l'on nomme la règle céleste (*tian li*). Le souverain détient la grande clarté tandis que ses subordonnés font usage de sa lumière ; le Dao engendre la multiplicité des êtres, et règle leur cours par le yin et le yang ; il se transforme en quatre saisons et se segmente en cinq éléments. Chacun trouve sa juste place, allant et venant au rythme du temps selon des lois et des mesures constantes. Si cette harmonie descend jusqu'aux plus humbles, la voie du souverain ne chancelle pas ; si les ministres partagent une volonté unique, la voie du Ciel et de la Terre s'accomplit dans le non-agir et s'obtient sans qu'il soit besoin de la quérir : « C'est pourquoi l'on sait que le non-agir porte des fruits bienfaisants. »

2. Laozi dit :

a. Ce qui possède la plus grande immensité, à savoir le bloc brut, n'a pas de forme ni de contour ; ce qui possède la plus grande immensité, à savoir le

Dao, n'a pas de mesure ni de limite. C'est pourquoi le cercle du Ciel ne coïncide pas avec le compas, et le carré de la Terre ne s'ajuste pas à l'équerre. Le passé et le présent réunis forment l'espace-temps, et les quatre directions avec le haut et le bas forment l'univers ; le Dao réside au centre sans que nul n'en sache la demeure. C'est pourquoi il est impossible de discourir des choses immenses avec quelqu'un dont le regard porte à courte vue, ni de débattre des vérités ultimes avec un esprit dont l'érudition est étroite. Or, le Dao et les êtres communiquent à travers tout, et l'on ne saurait s'exclure mutuellement par des jugements contradictoires.

b. C'est pourquoi, bien que les lois et les institutions des Trois Souverains et des Cinq Empereurs différassent selon les régions, la manière dont ils conquièrent le cœur du peuple fut rigoureusement une et semblable.

Quant au compas, à l'équerre, au cordeau et à la ligne, ce ne sont là que les instruments de l'artisan, mais ils ne constituent pas l'art d'œuvrer avec habileté. C'est pourquoi, même muni d'un luth à vingt-cinq cordes, le maître Shi Wen ne saurait composer sa mélodie si les cordes restent silencieuses, tandis que si l'on pince les cordes sans inspiration, elles ne sauraient exprimer la mélancolie : le luth n'est que l'instrument de la tristesse, non la source de la tristesse elle-même. Lorsque l'on parvient à l'harmonie spirituelle (*shen he*), qui erre librement entre le cœur et la main, pour libérer son esprit et exprimer l'affection à travers les vibrations des cordes, le père ne saurait l'enseigner à son fils, ni le fils la

recevoir de son père : c'est là le Dao qui ne se transmet pas par des mots. C'est pourquoi le silence intérieur est le souverain de la forme, de même que la quiétude solitaire est le maître souverain du son.

3. Laozi dit :

a. La voie du Ciel et de la Terre prend la vertu pour souveraine, le Dao pour commandement, et laisse les êtres se corriger et s'accomplir d'eux-mêmes. La suprême subtilité pénètre au plus profond sans se recommander d'aucuns mérites ; elle ne s'appuie pas sur des positions élevées pour se poser en noble, elle ne tire aucun éclat de la renommée, elle ne requiert nul secours des rites pour manifester sa dignité, et elle n'emploie pas les armes pour faire valoir sa force.

C'est pourquoi le Dao s'établit sans enseignement magistral, et sa clarté éclaire tout sans inquisition tatillonne. S'il s'établit sans enseignement, c'est pour ne pas frustrer les hommes de leurs propres capacités ; s'il éclaire sans inquisition, c'est pour ne pas nuire au cours des affaires.

b. Vouloir enseigner par le dogme va à l'encontre de la vertu et blesse la nature des êtres. C'est pourquoi le yin et le yang, les quatre saisons, l'or, le bois, l'eau, le feu et la terre partagent un même Dao tout en observant des principes divers, de même que la multiplicité des êtres partage une nature intime (*qing*) tout en revêtant des formes dissemblables. L'homme sage ne s'enseigne pas mutuellement avec autrui, et l'homme compétent

ne reçoit pas de leçons d'un autre : c'est pourquoi l'homme parfait édifie des lois uniquement pour guider le cœur du peuple et laisser chacun à sa propre spontanéité (*zi ran*). Ainsi, ceux qui naissent n'ont pas le sentiment de devoir leur être à une vertu extérieure, et ceux qui meurent ne nourrissent aucune rancœur. « Le Ciel et la Terre ne sont pas humains, et traitent la multiplicité des êtres comme des chiens de paille ; l'homme parfait n'est pas humain, et traite le peuple comme des chiens de paille. »

c. La compassion affectueuse, l'humanité (*ren*) et l'équité (*yi*) relèvent d'une voie étroite et confinée : celui qui s'enferme dans l'étroit s'égare en pénétrant dans l'immensité, et celui qui ne pratique que le proche s'égare en cheminant au loin. La voie de l'homme parfait pénètre dans l'immensité sans s'égarer et chemine au loin sans s'égarer ; demeurant constamment ancré dans le vide et la garde de soi, il peut atteindre l'absolu : c'est ce que l'on nomme la vertu céleste (*tian de*).

4. Laozi dit :

a. Le Ciel couvre et la Terre porte, le soleil et la lune éclairent et illuminent, le yin et le yang s'harmonisent et les quatre saisons se transforment ; ils enveloppent la multiplicité des êtres sans les uniformiser, ignorant le passé comme le neuf, sans marquer ni distance ni proximité.

C'est pourquoi celui qui imite le Ciel sait que le Ciel ne produit pas une seule saison, que la Terre ne nourrit pas un seul matériau, et que l'homme ne

s'acquitte pas d'une seule tâche : les entreprises et les vocations ont des branches multiples, et les voies d'accès s'orientent vers de nombreuses directions.

b. Ainsi, en matière militaire, certains officiers sont légers ou graves, d'autres avides ou probes : ces quatre penchants sont opposés et ne sauraient être réduits à un seul. L'homme léger désire l'offensive, l'homme grave souhaite s'immobiliser, l'avide cherche à s'emparer du gain, et le probe estime qu'il n'est pas de profit là où la justice fait défaut. C'est pourquoi l'homme courageux peut être lancé au combat, mais non chargé de tenir une position retranchée ; l'homme grave peut recevoir l'ordre de garder fermement une place, mais non d'harcéler l'ennemi ; l'avide peut être employé à l'attaque et à la prise de position, mais non au partage du butin ; le probe peut être préposé à la garde de sa position, mais non à la conquête de nouveaux territoires ; l'homme fidèle peut être mandaté pour tenir un pacte, mais non pour parer aux imprévus. Ces cinq dispositions, l'homme parfait les utilise conjointement en assignant à chacun le rôle qui convient à sa nature.

c. En vérité, le Ciel et la Terre ne courent pas après une seule chose, et le yin et le yang ne produisent pas une seule catégorie d'êtres ; c'est pourquoi l'océan ne refuse pas les eaux bourbeuses pour former son immensité, les montagnes et les forêts ne rejettent pas les bois tortueux pour ériger leur cime, et le sage ne dédaigne pas les propos recueillis auprès des porteurs de bois pour élargir sa re-

nommée. S'en tenir à un seul recoin tout en négligeant les dix mille directions, ou s'emparer d'un unique objet en rejetant tout le reste, c'est s'assurer une moisson bien maigre et une administration bien superficielle.

5. Laozi dit :

a. Ce que le Ciel couvre, ce que la Terre porte, ce que le soleil et la lune éclairent, tout cela revêt des formes disparates et des natures diverses, chacune trouvant son apaisement dans sa propre condition. Ce qui procure la joie est précisément ce qui peut engendrer la tristesse ; ce qui procure la sécurité est précisément ce qui porte en germe le péril.

b. C'est pourquoi la manière dont l'homme parfait gouverne le peuple consiste à permettre à chacun de jouir de sa nature, de s'établir en paix dans son foyer, d'exercer ce dont il est capable, de s'épanouir là où il se plaît, et de recevoir ce qui lui convient : ainsi, la multiplicité des êtres forme un tout uni et parfaitement harmonieux, sans qu'aucun ne cherche à empiéter sur l'autre.

Sous le ciel, il n'est pas de choses qui soient nobles ou viles par essence : si l'on honore une chose pour ce qu'elle a de précieux, alors rien n'est méprisable ; si l'on déprécie une chose pour ce qu'elle a de vil, alors rien n'est sans prix. C'est pourquoi, lorsqu'on dit que l'on ne prise pas la sagesse (*xian*), cela signifie que l'on ne lâche pas les poissons dans les arbres et que l'on ne plonge pas les oiseaux au fond des abîmes.

c. Jadis, lorsque Yao gouvernait l'empire, Shun occupait la charge de ministre de l'Instruction, Xie celle de ministre de la Guerre, Yu celle de ministre des Travaux publics, Houji celle de surintendant de l'Agriculture, et Xiche celle de maître des Artisans. Dans l'art de guider le peuple, ceux qui vivaient près des eaux s'adonnaient à la pêche, ceux des forêts à la cueillette, les habitants des vallées à l'élevage, et ceux des collines et des plateaux à l'agriculture. Le sol dictait l'occupation, l'occupation dictait l'outil, et l'outil dictait le matériau : près des marais et des étangs, on tissait les filets, tandis que sur les pentes et les collines, on labourait les champs. Ainsi, de l'extérieur, le peuple pouvait échanger ce qu'il possédait contre ce qui lui manquait, troquant son savoir-faire contre ce qu'il maîtrisait moins.

d. C'est pourquoi les transfuges et les rebelles étaient rares, et les sujets dociles innombrables. Semblable au vent qui frôle les roseaux et les agite soudainement, chacun répond selon sa nature claire ou trouble, et nul ne manque de se porter vers ce qui l'avantage pour fuir ce qui lui nuit. De la sorte, les pays voisins se toisaient du regard, le chant des coqs et des aboiements de chiens se laissaient entendre mutuellement, et pourtant les empreintes de pas ne se croisaient pas aux frontières des principautés, les roues des chariots ne nouaient pas de liens par-delà les mille lieues : chacun était heureux et paisible en son foyer.

e. C'est pourquoi l'on dit qu'un État en désordre paraît prospère, qu'un État bien gouverné semble

vide, qu'un État en perdition paraît regorger de biens, et qu'un État persistant semble abonder en surplus. Le « vide » ne signifie pas l'absence d'hommes, mais le fait que chacun garde rigoureusement sa fonction ; la « prospérité » ne vient pas d'une foule d'habitants, mais de la poursuite effrénée de babioles futiles ; l'« abondance » ne réside pas dans la richesse des trésors, mais dans la modération des désirs et la rareté des affaires ; l'« insuffisance » n'indique pas un manque de biens, mais la modicité de la population face au gaspillage des dépenses.

Par conséquent, les lois des rois antiques n'étaient pas des inventions arbitraires, mais de simples prolongements de la réalité ; leurs interdictions et leurs châtements n'étaient pas des nouveautés créées de toutes pièces, mais des principes qu'ils avaient pour charge de garder : telle est la Voie de la haute vertu (*shang de*).

6. Laozi dit :

a. Gouverner l'empire par le Dao ne consiste pas à corrompre la nature humaine, mais à épouser ce qui existe déjà pour la guider et l'épanouir : s'appuyer sur le cours naturel (*yin*) mène à la grandeur, tandis que vouloir forcer les choses (*zuo*) conduit à la petitesse. Autrefois, ceux qui creusaient les lits des fleuves suivaient le cours naturel de l'eau ; ceux qui faisaient croître les récoltes se pliaient à la fertilité naturelle du sol ; ceux qui menaient des expéditions militaires épousaient les aspirations profondes du peuple. Quiconque sait ainsi s'ajuster à la nature des choses devient invincible sous le ciel.

b. Les choses possèdent nécessairement leur spontanéité (*zi ran*) et les affaires humaines exigent un gouvernement ; c'est pourquoi les souverains antiques établissaient des lois en façonnant des mesures de tempérance tirées de la nature même du peuple. Sans cette nature propre, nul ne saurait être disposé à suivre l'enseignement ; sans cette disposition native, nul ne saurait consentir à observer le Dao.

La nature humaine recèle en elle le germe de l'humanité et de l'équité ; si l'homme saint ne lui traçait pas des repères et des lois, elle ne saurait s'orienter vers la droiture. C'est en prenant appui sur ce que les hommes redoutent que l'on prévient la perversité : ainsi, les châtiments demeurent inutiles et la majesté de l'autorité déploie son action avec la fulgurance des esprits. S'appuyer sur la nature humaine incite l'empire entier à l'obéissance et à la docilité ; contrarier cette nature, c'est laisser les lois s'étendre en pure perte, sans plus jamais servir de rien.

c. La moralité et le Dao sont le fondement de tout mérite et de toute renommée, ainsi que ce que le peuple chérit au plus profond : lorsque le peuple s'y attache, les mérites et la renommée s'érigent d'eux-mêmes. Les souverains d'autrefois qui excellaient à gouverner prenaient l'exemple sur les fleuves et les mers : par le non-agir (*wu wei*), les fleuves et les mers parviennent à leur immensité ; en se tenant dans les bas-fonds, ils accomplissent leur largesse, et c'est pourquoi ils peuvent durer éternellement. En se faisant la vallée de l'empire,

leur vertu atteint la plénitude ; sans rien faire, ils s'attirent les cent rivières ; sans rien quérir, ils obtiennent ; sans se déplacer, ils parviennent au terme.

C'est pourquoi, en s'emparant de l'empire sans se charger d'affaires superflues, en ne cherchant pas à s'exalter soi-même on devient riche, en ne s'exhibant pas on brille de clarté, en ne se piquant pas d'orgueil on dure longtemps. Se tenant dans la condition des êtres ignorés ou humbles, on devient le roi de l'empire ; ne contestant rien, nul ne peut disputer quoi que ce soit ; ne cherchant jamais à paraître grand, on accomplit sa grandeur.

d. Les fleuves et les mers sont proches du Dao, et c'est pourquoi ils peuvent durer éternellement, en symbiose avec le Ciel et la Terre. Pratiquer la droiture et cultiver le Dao assure le succès sans qu'on ait besoin de s'en approprier les fruits ; ne pas se l'approprier confère la solidité et la vigueur, et cette vigueur indestructible n'est jamais employée pour opprimer autrui. Plus le Dao est profond, plus la vertu est profonde ; plus la vertu est profonde, plus les mérites et la renommée s'accomplissent : c'est ce que l'on nomme la vertu mystérieuse (*xuan de*) ! Profonde est-elle ! Reculée est-elle ! Elle va exactement à l'encontre des apparences du monde !

e. L'empire possède un commencement dont nul ne connaît le principe ultime, hormis l'homme parfait qui en discerne la raison. Il n'est ni mâle ni femelle, ni étalon ni jument ; il naît sans jamais mourir. Par lui, le Ciel et la Terre s'accomplissent,

le yin et le yang prennent figure, et la multiplicité des êtres éclot à la vie. C'est pourquoi le yin et le yang comportent le cercle et le carré, le court et le long, la subsistance et la disparition ; le Dao leur sert de commandement. Obscur, insondable, mais rayonnant dans ses effets, il demeure d'une subtilité infinie pour le cœur et d'une parfaite justesse pour le Dao. La vie et la mort partagent le même principe, et la métamorphose des êtres se fond dans une unique unité. Celui qui simplifie son existence au point d'oublier la mort, où qu'il aille, ne connaîtra-t-il pas la longévité ? Quittez l'agitation des affaires et le vain babil des mots, et veillez avec la plus grande circonspection à demeurer dans le non-agir. Garder le Dao avec une stricte et impénétrable circonspection, c'est veiller sur les êtres sans jamais leur imposer de domination.

f. Dans sa suprême subtilité sans forme, il est le commencement du Ciel et de la Terre ; la multiplicité des êtres se fond dans le Dao tout en revêtant des formes distinctes. Dans sa suprême vacuité sans objet, il peut secourir universellement ; dans sa suprême immensité sans au-delà, il sert de coupole à tous les êtres ; dans sa suprême finesse sans intériorité, il est le joyau le plus précieux de l'univers. Le Dao préserve la vie, la vertu apaise la forme. La mesure du Grand Dao consiste à se défaire des inclinations et des répugnances, à écarter le savoir calculé, à adoucir ses intentions et à apaiser son cœur, pour ne plus jamais contrarier le Dao par le moindre heurt. Le Ciel et la Terre, d'abord concentrés pour former l'Un, se divisent ensuite en deux,

communiquent et s'unissent, maintenant sans défaillance le haut et le bas. Concentrés pour former l'Un, ils se ramifient ensuite en cinq, pour s'en retourner s'unir dans une exacte conformité avec l'équerre et le compas.

Le Dao est d'une intimité si parfaite qu'on ne saurait l'éloigner, d'une proximité si absolue qu'on ne saurait le mettre à distance ; le chercher là où il est tout près, c'est le voir s'en aller pour aussitôt revenir.

7. Laozi dit :

Les souverains d'autrefois possédaient une renommée, mais nul ne cherchait à sonder le fond de leur être ; les empereurs prisait leur vertu (*de*), les rois mettaient à l'honneur l'équité (*yi*), et les hégemons s'appuyaient sur la contrainte des règles (*li*). La voie de l'homme parfait ne s'impose à rien de façon arbitraire. C'est lorsque le Dao s'affaiblit que l'on s'en remet à la ruse ; c'est lorsque la vertu dépérit que l'on s'en remet aux apparences rigides des lois ; c'est lorsque la lucidité faiblit que l'on s'en remet à l'inquisition tatillonne. Celui qui s'en remet à la ruse trouble le centre de son cœur ; celui qui s'en remet aux châtements s'attire le ressentiment des supérieurs et des inférieurs ; celui qui s'en remet à l'inquisition pousse ses subordonnés à des flatteries, ce qui engendre la corruption.

b. C'est pourquoi l'homme parfait s'accorde avec le Ciel et la Terre pour se transformer : sa vertu couvre à la manière du Ciel et porte à la manière de la Terre. Guidant les êtres selon les temps,

sa sollicitude les nourrit généreusement ; et cette générosité nourricière amène la concorde. Quand bien même un esprit ou un être inspiré surgiraient, comment pourrait-on parvenir à le remplacer ?

En se défaisant des calculs du cœur, on restreint les peines et les châtements ; en retournant à la pureté et à la quiétude, les êtres se redressent d'eux-mêmes. Le rôle du souverain incarnant le Dao est semblable à celui du corps mort lors des rituels sacrificiels : grave, hiératique et dans le silence ténébreux, tandis que l'empire tout entier en recueille les bienfaits. Qu'une seule personne en bénéficie, cela ne fait pas l'objet d'éloges ; que des milliers d'hommes en jouissent, cela ne paraît pas excessif.

c. Par conséquent, prodiguer des faveurs excessives ou multiplier la violence, c'est s'écarter irrémédiablement du Dao. Dispenser des faveurs inconsidérées revient à distribuer des largesses sans fondement : octroyer de hautes récompenses sans mérite et de grands titres sans labeur pousse les titulaires de charges à négliger leurs devoirs, tandis que les oisifs s'empressent de briguer l'avancement. Quant à la violence, elle consiste à exécuter arbitrairement. Supplicier des innocents et frapper de châtements ceux qui marchent dans la voie droite, c'est inciter les hommes à ne plus s'appliquer à la culture de soi par le bien, tout en poussant les pervers à violer l'autorité avec légèreté. Par conséquent, les faveurs inconsidérées engendrent la perversité, et la violence engendre le désordre : telles sont les mœurs délétères qui mènent les États à la ruine.

d. C'est pourquoi, lorsqu'un État procède à des exécutions, le souverain n'éprouve nulle colère ; lorsque la cour distribue des récompenses, le monarque n'en tire aucun orgueil personnel. Celui qui est puni ne nourrit aucune rancœur envers le prince, car le châtiment est la juste mesure de sa faute ; celui qui est récompensé ne témoigne d'aucune reconnaissance excessive au souverain, car la faveur est l'aboutissement naturel de son mérite. Le peuple sait que le châtiment comme la récompense prennent leur source en lui-même : chacun s'applique donc à fournir l'effort et à cultiver son ouvrage sans attendre de don d'autrui. Ainsi, la cour demeure silencieuse et vide de toute intrigue, et les champs sont entièrement défrichés : tel est le sens de la formule « le souverain suprême gouverne de sorte que le peuple sait seulement qu'il existe ».

e. Quant à la voie royale, elle consiste à s'établir dans le non-agir (*wu wei*), à déployer un enseignement sans paroles, à demeurer dans la quiétude sans s'agiter, inébranlable dans sa règle unique. En épousant le cours naturel des choses et en s'en remettant à ses subordonnés, le prince obtient l'accomplissement des tâches sans fatigue : ses plans ne connaissent pas d'erreur, ses actes ne subissent pas de défaillance, ses paroles ne s'encombrent d'aucune rhétorique, sa conduite ne requiert nulle étiquette protocolaire. Ses retraits et ses avancées répondent aux heures propices, ses mouvements et ses repos épousent la raison des principes ; la beauté et la laideur ne suscitent en lui ni amour ni haine, la récompense et le châtiment n'éveillent ni

joie ni colère. Chaque nom s'attribue de lui-même, chaque catégorie se définit par sa nature propre, et les affaires se déroulent spontanément sans qu'aucune impulsion ne provienne du souverain. Vouloir restreindre ces réalités, c'est s'en écarter ; vouloir les orner d'artifices, c'est les corrompre.

f. Le souffle du Ciel forme l'âme spirituelle (*hun*), le souffle de la Terre forme l'âme corporelle (*po*) ; en retournant à la subtilité mystérieuse, chacun regagne sa demeure. Garder ce principe sans jamais le perdre, c'est s'unir en haut au Grand Un (*tai yi*). La quintessence du Grand Un communique et s'harmonise avec le Ciel.

g. La voie du Ciel est silencieuse et ténébreuse, sans forme figée ni modèle rigide ; son immensité ne connaît pas de borne, sa profondeur défie toute mesure. Elle se transforme constamment de concert avec l'homme, sans que l'intelligence humaine puisse jamais la capturer. Semblable à une roue dont le tournoiement n'a pas de commencement, sa métamorphose est rapide comme celle des esprits ; dans sa vacuité et son adhésion au cours naturel, elle se tient toujours en retrait sans jamais devancer les choses.

Lorsqu'il écoute les requêtes et gouverne, le souverain vide son cœur et adoucit sa volonté, demeurant clair et lucide sans jamais s'aveugler. C'est pourquoi les ministres affluent de toutes parts et progressent ensemble, qu'ils soient ignorants ou sages, brillants ou médiocres : nul ne manque de déployer toutes ses capacités. Le prince obtient ainsi le moyen de régir ses ministres, et les ministres

trouvent la manière de servir leur prince : voilà le secret par lequel l'État accède à la clarté.

8. Laozi dit :

Celui qui possède le courage mais aime interroger la foule obtient le succès ; celui qui sait s'appuyer sur l'intelligence de la foule ne trouve aucune tâche qui lui échappe ; celui qui sait employer la force de la foule triomphe infailliblement de tout. Pour utiliser la force de la foule, le géant Wu Huo lui-même ne serait d'aucun secours indispensable ; s'appuyer sur la dynamique de la multitude rend l'empire tout entier superflu.

À moins de disposer d'une situation propice fondée sur l'autorité légitime, et sans observer les règles fondamentales du Dao, quand bien même on serait un sage inspiré, on ne parviendrait jamais à fonder une renommée durable. C'est pourquoi, lorsqu'il entreprend une action, l'homme parfait sait toujours s'appuyer sur les dispositions naturelles (*zi*) pour les exploiter. À chaque forme correspond une place assignée, à chaque aptitude correspond une tâche conférée : si la force surpasse la charge, le fardeau n'écrase pas celui qui le soulève ; si la compétence domine l'entreprise, l'action ne présente aucune difficulté. L'homme parfait emploie les êtres de manière combinée, de sorte qu'aucun homme ne se trouve rejeté et qu'aucun matériau n'est gaspillé.

9. Laozi dit :

Ce que l'on nomme le non-agir (*wu wei*) ne signifie pas que l'on refuserait de se laisser entraîner si l'on tire, ou d'avancer si l'on pousse ; que l'on demeurerait sourd aux sollicitations, insensible aux stimulations ; figé et bloqué sans s'écouler, recroquevillé et serré sans se détendre. Cela signifie que les volontés égoïstes ne s'immiscent pas dans la justice publique, que les désirs et les passions ne pervertissent pas la méthode de la rectitude, que l'on accomplit les affaires en suivant les principes d'ordre (*li*), que l'on édifie ses mérites en profitant des ressources naturelles (*zi*), et que l'on épouse la dynamique spontanée de la nature sans laisser aucune manœuvre subalterne ou artifice s'insinuer. L'œuvre s'accomplit et l'on ne se vante pas de sa personne ; le mérite s'établit et l'on ne s'approprie pas la renommée.

Quant au fait qu'on utilise les bateaux sur l'eau, les luges sur les ponts de glace, les charrettes spéciales dans la boue, ou les traîneaux sur les montagnes ; qu'en été l'on creuse les lits des fleuves et qu'en hiver on endigue les eaux ; que l'on aménage les hauteurs pour en faire des monts et les creux pour en faire des étangs : tout cela ne relève pas d'une invention artificielle de notre part, mais de la pure conformité aux choses. L'homme parfait ne rougit pas de la modestie de sa condition, mais il s'afflige de voir le Dao non pratiqué ; il ne s'alarme pas de la brièveté de sa vie, mais il se tourmente de la détresse du peuple. C'est pourquoi il demeure constamment dans le vide et le non-agir, serrant la

simplicité brute contre son cœur et manifestant le bloc originel, sans jamais se mêler ni se confondre avec l'agitation des êtres.

10. Laozi dit :

a. Jadis, si l'on établit des empereurs et des rois, ce ne fut pas pour satisfaire leurs désirs personnels ; si l'homme parfait accède aux charges suprêmes, ce n'est pas pour s'offrir les délices du repos du corps. C'est parce que, sous le ciel, les forts opprimaient les faibles, les foules tyrannisaient les solitaires, les rusés trompaient les naïfs et les courageux mal-traitaient les timorés ; et parce que, de surcroît, les hommes gardaient jalousement leur savoir sans l'enseigner aux autres, et thésaurisaient leurs richesses sans les partager, que l'on institua le Fils du Ciel pour unifier et pacifier tout cela. La lucidité d'un seul homme ne pouvant embrasser l'univers entier dans son éclat, on établit les Trois Ministres et les Neuf Hauts Fonctionnaires pour l'assister et le seconder. Et pour que les contrées lointaines et les mœurs lointaines ne soient pas privées de bienfaits, on institua les princes féodaux pour les instruire et les guider.

b. De la même manière que le Ciel, la Terre et les quatre saisons répondent à tout sans défaillance ; que les charges administratives n'ont pas de dossiers occultés et que le pays ne laisse échapper aucune ressource profitable ; tout est mis en œuvre pour vêtir ceux qui ont froid, nourrir ceux qui ont faim, entretenir les vieillards et les infirmes, et accorder un répit aux fatigués et aux exténués.

c. Le visage de Shennong était émacié et desséché, Yao avait le corps amaigri, Shun avait le teint basané et noirci, Yu avait les mains et les pieds calleux ; Yiyin portait les ustensiles de cuisine pour implorer Tang de le recevoir, Lu Wang maniait le couteau de boucher pour entrer au service des Zhou ; Baili Xi fut vendu comme esclave en chemise, Guan Zhong fut enchaîné et lié ; Confucius ne connut jamais de foyer où la suie de la cheminée ait le temps de noircir le conduit, et Mozi ne put jamais réchauffer sa natte. Ce n'était pas par cupidité des charges ou par ambition des honneurs, mais bien parce qu'ils désiraient faire lever les profits pour l'empire et dissiper les fléaux qui accablaient la myriade des peuples. Du Fils du Ciel jusqu'au plus humble roturier, on n'a jamais ouï dire que quelqu'un pût voir ses affaires prospérer et s'épanouir sans se fatiguer le corps et sans se creuser l'esprit.

11. Laozi dit :

Ce que l'on nomme le « Fils du Ciel », c'est celui qui possède la Voie céleste (*tian dao*) pour asseoir et gouverner l'empire. La voie pour fonder l'empire consiste à s'emparer de l'Un pour en faire sa sauvegarde, à retourner à l'origine dans le non-agir, demeurant dans le vide, la quiétude et l'immatérialité, insaisissable et sans borne, infini et sans point d'arrêt, invisible au regard et inaudible à l'oreille : c'est ce que l'on nomme la règle immuable du Grand Dao.

12. Laozi dit :

a. Le Dao possède une morphologie ronde tout en imitant la rectitude carrée ; il tourne le dos au yin tout en serrant le yang contre son sein ; il penche vers la souplesse à gauche et vers la rigidité à droite ; il foule les ténèbres tout en portant la clarté sur sa tête. Ses métamorphoses ne connaissent pas de fixe ; ayant saisi la source de l'Un, il répond à toutes les directions sans exception : c'est ce que l'on nomme la puissance spirituelle (*shen ming*). Le Ciel est rond et n'a pas de commencement, c'est pourquoi nul ne peut en contempler la source ; la Terre est carrée et n'a pas de rivage, c'est pourquoi nul n'en peut voir les portes. La transformation du Ciel s'accomplit sans laisser de forme visible, et la croissance de la Terre s'opère sans mesure mesurable. Toutes les choses connaissent des vainqueurs, seul le Dao n'a pas de vainqueur. Et s'il ne connaît pas de vainqueur, c'est précisément parce qu'il ne s'enferme dans aucune forme ni configuration fixe : semblable au tournoiement de la roue sans contour apparent, il imite la course du soleil et de la lune, l'alternance des printemps et des automnes, le va-et-vient des jours et des nuits, s'achevant pour recommencer sans fin, rayonnant pour s'obscurcir à nouveau. Il maîtrise les formes tout en demeurant sans forme, et c'est pourquoi ses mérites peuvent s'accomplir ; il façonne les êtres tout en ne se laissant jamais réduire à l'état d'objet, et c'est pourquoi sa victoire ne subit aucune usure.

b. Celui qui triomphe par la stratégie au grand conseil (*miao qiang*) est un empereur de la con-

corde ; celui qui triomphe par la transformation spirituelle (*shen hua*) est un roi de l'ordre universel. Le stratège du conseil imite la voie du Ciel, tandis que le maître des transformations spirituelles éclaire le rythme des quatre saisons : il rétablit la rectitude à l'intérieur des frontières et les contrées lointaines s'éprennent de sa vertu ; il s'assure la victoire avant même que le combat ne soit engagé et les princes vassaux accourent pour lui faire allégeance.

Autrefois, ceux qui avaient obtenu le Dao demeuraient dans la quiétude pour imiter le Ciel et la Terre, se mouvaient en harmonie avec le soleil et la lune, et accordaient leurs joies et leurs colères au cycle des quatre saisons. Leurs ordres et leurs édits rivalisaient avec la foudre et le tonnerre, leurs souffles et leurs voix ne contredisaient pas les huit vents, leurs replis et leurs détentes ne violaient pas les cinq mesures. Épousant les aspirations du peuple, s'appuyant sur sa force, ils lui évitaient les ruines et balayaient les fléaux. Ceux qui partagent les mêmes profits luttent à mort ensemble ; ceux qui partagent la même nature intime s'accomplissent mutuellement ; ceux qui partagent le même chemin s'entraident : si l'on agit en s'enfermant dans son quant-à-soi, l'empire entier devient un champ de bataille.

C'est pourquoi celui qui excelle à employer les armes utilise les hommes selon leur propre élan naturel ; celui qui est incapable de manier les armes veut employer les hommes uniquement pour ses intérêts personnels. Employer les hommes selon

leur élan naturel permet de tout employer sous le ciel ; vouloir les employer pour son unique profit prive de l'usage du moindre individu.

La vertu inférieure

1. Laozi dit :

Pour gouverner son propre corps, la méthode suprême consiste à nourrir son esprit (*shen*), tandis que la méthode secondaire réside dans l'entretien de la forme physique. Avoir l'esprit pur et la volonté paisible, au point que toutes les articulations reposent dans la quiétude, voilà le fondement véritable de l'art de nourrir la vie ; engraisser sa chair, emplir son estomac et ses entrailles, et satisfaire ses passions et ses désirs, voilà le comble de la superficialité en matière de préservation de la vie.

Pour gouverner l'État, la méthode suprême consiste à cultiver la transformation morale (*hua*), tandis que la méthode secondaire réside dans la rectification par les lois. Lorsque, par émulation mutuelle, les hommes s'efforcent d'occuper les places basses, se disputent les richesses et les profits en acceptant la portion congrue, et se pressent vers les tâches les plus rudes et laborieuses ; lorsque le peuple s'amende jour après jour sous l'influence du souverain au point de basculer vers le bien sans même savoir pourquoi il en est ainsi : voilà le fondement par excellence du gouvernement.

En revanche, louer les récompenses pour encourager au bien, craindre les châtiments pour n'oser commettre le mal, veiller à la droiture des lois en haut pour obtenir la soumission des sujets en bas : voilà le degré ultime de la superficialité gouverne-

mentale. Les âges antiques prenaient soin du fond, tandis que les temps modernes s'attachent à la surface.

2. Laozi dit :

Un souverain soucieux de gouverner ne se rencontre pas une fois par siècle, et un ministre capable d'accompagner un tel gouvernement ne se trouve pas une fois sur dix mille. Combiner ce qui ne se produit pas une fois par siècle avec un ministre introuvable sur dix mille, voilà bien pourquoi le gouvernement suprême ne se manifeste pas une fois en mille ans. Aussi les accomplissements des rois et des hégémons ne s'érigent-ils pas par miracle. En épousant les penchants vertueux du peuple et en prévenant son cœur pervers, en progressant sur une même et unique voie avec lui, on peut le rendre vertueux et améliorer les mœurs.

Ce que l'on prise chez l'homme parfait, ce n'est pas sa capacité à édicter des châtiments après que la faute a été commise, mais sa faculté de percevoir l'origine même où naît le désordre. Si l'on ouvre la brèche à l'aiguillon du vice, si l'on laisse le peuple s'abandonner à la licence, aux débauches et aux excès, pour se contenter ensuite de l'accabler de lois et de le poursuivre par le châtiment, quand bien même on ravagerait l'empire entier, on ne parviendrait jamais à juguler la perversité.

3. Laozi dit :

Si le corps demeure retiré au milieu des fleuves et des mers, mais que le cœur réside sous les toits

des palais royaux, c'est que l'on chérit par-dessus tout sa vie ; et chérir sa vie rend le profit bien léger. Si l'on ne parvient pas à se dompter soi-même, on suit le cours des choses, mais l'esprit n'en subit aucun dommage ; en revanche, vouloir se contraindre à ne pas suivre tout en étant incapable de se maîtriser, c'est ce que l'on nomme une blessure profonde, et les êtres victimes d'une blessure profonde ne connaissent pas la longévité. C'est pourquoi il est dit : « Connaître l'harmonie, c'est la règle constante (*chang*) ; connaître la règle constante, c'est la lucidité (*ming*) ; accroître la vie est un présage de bonheur (*xiang*) ; laisser le cœur commander au souffle, c'est la force (*qiang*) » : c'est ce que l'on nomme l'obscur unité (*xuan tong*). C'est faire usage de sa lumière tout en retournant à sa propre clarté.

4. Laozi dit :

a. Sous le ciel, rien n'est plus aisé que de pratiquer le bien, et rien n'est plus difficile que de pratiquer le mal. Ce que l'on nomme « pratiquer le bien », c'est demeurer dans la quiétude et le non-agir, s'ajuster à la nature en se dégageant de tout superflu, refuser d'être la proie des tentations, s'en tenir à sa nature originelle pour préserver son authenticité, sans jamais rien altérer en soi-même : c'est pourquoi l'on dit que faire le bien est chose aisée. Ce que l'on nomme « pratiquer le mal », c'est commettre le régicide ou le parricide, user de duplicité et d'artifice, s'agiter dans la multitude des désirs : tout cela va à l'encontre de la nature humaine, et c'est pourquoi l'on dit que faire le mal est

malaisé. Si les hommes d'aujourd'hui considèrent ces choses comme de immenses périls, c'est parce qu'ils agissent sans règle constante, consumés par l'excès de leurs mesures et de leurs désirs. C'est pourquoi les territoires du profit et du préjudice, de même que les frontières du bonheur et du malheur, sont des réalités qu'on ne saurait trop examiner avec attention.

b. L'homme parfait est dépourvu de désirs et ne fais rien par calcul : il arrive que l'on convoite une chose pour s'apercevoir qu'elle suffit précisément à nous faire perdre, ou que l'on cherche à l'éviter pour s'apercevoir qu'elle nous conduit directement au but. Lorsque la volonté nourrit une convoitise, elle oublie aussitôt la fin de ses actes : c'est pourquoi l'homme parfait examine avec minutie les métamorphoses du mouvement et du repos, ajuste la mesure de ses réceptions et de ses libéralités, règle ses penchants d'amour et de haine, et tempère les rythmes de sa joie et de sa colère. Lorsque le mouvement et le repos trouvent leur juste mesure, les fléaux ne vous envahissent pas ; lorsque les refus et les dons sont accordés à propos, les fautes ne s'accumulent pas sur vous ; lorsque les amours et les haines sont gouvernées par la raison, les tourments ne s'approchent pas de vous ; lorsque la joie et la colère sont harmonisées, les rancœurs ne vous offensent pas.

c. L'homme qui incarne le Dao ne recherche pas les gains indignes, ne repousse pas le malheur comme une fatalité ; il garde ce qu'il possède sans le gaspiller, ne cherche pas à maîtriser ce qui n'est

pas de son ressort ; il est constamment comblé sans jamais déborder, toujours vide et facile à rassasier. Par conséquent, celui qui règle ses actes sur la mesure de la méthode du Dao trouve dans les denrées le moyen de nourrir son corps, et dans l'habit de quoi repousser le froid : cela suffit amplement à réchauffer et à rassasier cette enveloppe de sept pieds. À l'inverse, celui qui est démuné de la méthode et de la mesure du Dao, mais cherche à s'enorgueillir par la dignité et les honneurs, découvrira que la puissance d'un État aux dix mille chars ne suffit pas à assouvir son avidité, et que la richesse de l'empire entier ne suffit pas à lui procurer la joie. C'est pourquoi l'homme parfait garde le cœur paisible et l'ambition simple, enserrant son énergie vitale au-dedans : nul objet au monde ne saurait égarer son esprit.

5. Laozi dit :

a. « Celui qui triomphe des autres a de la force, mais celui qui triomphe de lui-même est puissant. » Pour être en mesure d'exercer cette puissance, il faut nécessairement employer la force des hommes ; pour employer la force des hommes, il faut nécessairement s'attirer le cœur du peuple ; et pour s'attirer le cœur du peuple, il faut nécessairement se posséder soi-même. On n'a jamais vu personne se posséder soi-même tout en perdant les autres, pas plus qu'on n'a vu quelqu'un se perdre lui-même tout en gagnant le cœur d'autrui.

C'est pourquoi le fondement du bon gouvernement réside dans la pacification des hommes ; le fondement de la pacification des hommes réside

dans la satisfaction de leurs besoins ; le fondement de la satisfaction des besoins réside dans le respect des saisons (en évitant de détourner le peuple de ses travaux agricoles) ; le fondement du respect des saisons réside dans la réduction des affaires superflues ; le fondement de la réduction des affaires réside dans la modération des dépenses ; le fondement de la modération des dépenses réside dans l'élimination de l'orgueil ; et le fondement de l'élimination de l'orgueil réside dans le vide et le non-être.

b. Par conséquent, celui qui comprend la nature véritable de la vie ne s'épuise pas à rechercher ce dont la vie n'a nul besoin ; celui qui comprend la nature véritable du destin ne s'afflige pas de ce contre quoi le destin ne laisse aucun recours. Si les yeux se repaissent de cinq couleurs, si la bouche raffole des saveurs exquises, si les oreilles s'enivrent de cinq sons, les sept orifices entrent en conflit pour meurtrir une nature unique. Tirer sans cesse sur les désirs pervers pour tarir l'harmonie céleste, c'est s'avérer incapable de se gouverner soi-même : comment pourrait-on alors gouverner l'empire ? Ce que l'on nomme « obtenir l'empire », ce n'est pas fouler des positions de pouvoir ou porter un titre souverain, c'est exprimer le fait de mouvoir le cœur de l'empire et de s'assurer la force de tous. Posséder le nom de souverain tourné vers le sud sans recueillir l'estime d'un seul individu, c'est cela, perdre l'empire. C'est pourquoi Jie et Zhou ne furent pas de véritables rois, de même que Tang et Wu ne furent pas de simples rebelles déçus.

c. Ainsi, lorsque l'empire obtient le Dao, la garde en est assurée aux frontières des quatre barbares ; lorsque l'empire perd le Dao, la garde en est reportée sur les princes féodaux ; lorsque les princes féodaux obtiennent le Dao, la garde en est confiée aux frontières intérieures ; lorsque les princes féodaux perdent le Dao, la garde se restreint à leur entourage immédiat. C'est pourquoi l'on dit : ne comptez pas sur le fait qu'on ne viendra pas vous arracher le pouvoir, comptez uniquement sur le fait que l'on ne peut vous l'arracher. Pratiquer la voie qui mène à la dépossession, sans même commettre le crime de régicide, ne sert de rien pour maintenir l'empire en sa possession.

6. Laozi dit :

Celui qui excelle à gouverner l'État ne bouleverse pas ce qui est établi et ne modifie pas les normes constantes. La colère est une contradiction de la vertu, les armes sont des instruments funestes, et la rivalité est la source de tous les désordres humains. Aiguiser des complots secrets contredit la vertu, se complaire dans l'usage d'armes funestes et vouloir réprimer le désordre par le désordre, c'est le comble de l'égarement. À moins de vouloir faire le malheur des hommes, on ne saurait engendrer le malheur : mieux vaut émousser sa pointe, dénouer ses nœuds, adoucir sa clarté et se confondre avec la poussière du monde. La nature passionnelle des hommes les pousse tous à vouloir se montrer supérieurs aux autres et à souffrir de ne pas les égaier. Vouloir paraître supérieur fait naître l'esprit de riva-

lité, souffrir de ne pas égaler autrui engendre le ressentiment et la lutte, et de cette lutte naissent le trouble du cœur et le bouleversement du souffle. C'est pourquoi les rois saints de jadis écartaient la rivalité et le ressentiment : lorsque la rivalité et le ressentiment ne naissent pas, le cœur est pacifié et le souffle s'écoule harmonieusement. C'est pourquoi il est dit : « Ne prenez pas les hommes de talent afin que le peuple ne soit pas troublé. »

7. Laozi dit :

a. Pour gouverner les choses, on ne s'appuie pas sur les choses, mais sur l'harmonie ; pour gouverner l'harmonie, on ne s'appuie pas sur l'harmonie, mais sur les hommes ; pour gouverner les hommes, on ne s'appuie pas sur les hommes, mais sur le souverain ; pour gouverner le souverain, on ne s'appuie pas sur le souverain, mais sur les désirs ; pour gouverner les désirs, on ne s'appuie pas sur les désirs, mais sur la nature (*xing*) ; pour gouverner la nature, on ne s'appuie pas sur la nature, mais sur la vertu (*de*) ; pour gouverner la vertu, on ne s'appuie pas sur la vertu, mais sur le Dao. En prenant le Dao pour fondement de la nature humaine, celle-ci demeure pure et sans souillure ; mais si l'homme demeure trop longtemps submergé par le tumulte des choses, il oublie son origine et se coupe de sa nature authentique.

b. Les vêtements, la nourriture, les rites et les coutumes ne relèvent pas de la nature humaine, ce sont des apports reçus de l'extérieur. C'est pourquoi la nature de l'homme aspire naturellement à la

paix, mais les passions et les désirs la corrompent : seul l'homme qui possède le Dao est capable de rejeter les choses extérieures pour retourner à lui-même. Posséder un miroir intérieur permet de ne pas perdre la vérité des êtres ; être dépourvu de ce miroir intérieur mène à s'agiter dans l'égarement et l'agitation. Abandonner sa nature au fil des désirs vicie irrémédiablement le cours des actes : si l'on tente de s'en servir pour préserver sa vie, on perd son corps ; si l'on tente de s'en servir pour gouverner l'État, on sème le chaos parmi les hommes.

c. C'est pourquoi quiconque ignore le Dao n'a aucun moyen de retrouver sa nature originelle. Les hommes saints d'autrefois trouvaient la vérité en eux-mêmes, et c'est pourquoi leurs ordres étaient exécutés et leurs interdictions respectées. Quiconque entreprend une action doit d'abord pacifier ses intentions et purifier son esprit : une fois l'esprit purifié et l'intention apaisée, les choses peuvent enfin être redressées. Si l'oreille s'égare dans les éloges ou les blâmes, et que l'œil s'enivre de couleurs chatoyantes, il devient bien difficile de mener les affaires avec droiture : c'est pourquoi l'on prise par-dessus tout le vide. De même que l'eau que l'on agite fait naître des vagues, ou qu'un souffle troublé obscurcit l'intelligence (et l'on ne saurait rétablir la rectitude avec une intelligence obscurcie ni le calme avec des eaux agitées), le roi saint s'attache à l'Un pour discipliner la nature et les sentiments des êtres. Cet « Un », qui possède la suprême noblesse, ne s'attache à aucune partialité sous le ciel ; et le

roi saint, se confiant à cette absence de partialité, devient le commandement suprême de l'empire.

8. Laozi dit :

a. Le yin et le yang façonnent et nourrissent la multiplicité des êtres, qui tous tirent leur naissance d'un souffle unique. Lorsque les supérieurs et les inférieurs se brouillent, ce souffle s'élève et s'évapore ; si le souverain et ses ministres ne sont pas en harmonie, les cinq céréales ne mûrissent pas. Un printemps rigoureux et un automne florissant, un tonnerre hivernal et une gelée estivale : tout cela naît des souffles destructeurs.

Entre le Ciel et la Terre, le corps de l'homme est semblable à l'univers entier, et à l'intérieur des six directions se trouve l'enveloppe d'un seul individu. C'est pourquoi celui qui est clair sur sa nature ne peut être menacé par le Ciel et la Terre, et celui qui pénètre les signes secrets ne peut être égaré par les prodiges. L'homme parfait part du proche pour connaître le lointain, tenant dix mille lieues pour un seul et même foyer.

b. Lorsque le souffle s'évapore au sein du Ciel et de la Terre, que la piété filiale, l'équité, la décence et le sens de la honte ne sont plus établis, et que la myriade des hommes se livre sans frein aux agressions et aux violences mutuelles, c'est qu'ils nagent au cœur des ténèbres chaotiques. Lorsque le sens de la honte se dégrade et s'affaisse jusqu'aux temps de la décadence, les fléaux se multiplient tandis que les biens se raréfient, le labeur s'épuise sans subvenir aux besoins, la pauvreté étreint le peuple et

les luttes haineuses surgissent : c'est alors que l'on commence à priser l'humanité (*ren*). Lorsque les hommes, mesquinement inégaux, s'unissent en coterie et en cliques partisans, chacun poussant ses partisans et nourrissant des calculs pleins d'artifices et de duplicité, c'est alors que l'on commence à priser l'équité (*yi*). Lorsque les hommes et les femmes vivent en promiscuité, se mêlant sans distinction ni séparation, c'est alors que l'on commence à priser les rites (*li*). Lorsque la nature et le destin, corrompus par la licence, se pressent mutuellement par impulsion irrésistible au point de briser l'harmonie, c'est alors que l'on commence à priser la musique (*yue*). Par conséquent, l'humanité, l'équité, les rites et la musique ne sont que des remèdes destinés à secourir une situation en ruine, et non des voies capables de procurer une harmonie durable.

c. Si l'on parvient véritablement à fixer la clarté spirituelle dans l'empire et à ramener le cœur à son origine, alors la nature du peuple redevient bonne ; et si la nature du peuple est bonne, le Ciel, la Terre, le yin et le yang l'enveloppent harmonieusement, les richesses abondent, les hommes sont rassasiés, et les cœurs avides, mesquins et querelleurs ne peuvent plus éclore. Quand l'humanité et l'équité cessent d'être blessées, la moralité et le Dao s'établissent dans l'empire, et le peuple ne s'égare plus dans le faste des couleurs.

C'est lorsque la vertu dépérit que l'on pare l'humanité et l'équité d'artifices ; c'est lorsque l'harmonie se perd que l'on accorde les instruments de

musique ; c'est lorsque les rites se corrompent que l'on pare les apparences de décors. C'est pourquoi, lorsqu'on connaît le Dao et la vertu, on comprend que l'humanité et l'équité ne valent pas la peine d'être pratiquées ; et lorsqu'on connaît l'humanité et l'équité, on comprend que les rites et la musique ne valent pas la peine d'être cultivés.

9. Laozi dit :

Le gouvernement fondé sur la pureté et la quiétude (*qing jing*) est pacifique, harmonieux et silencieux ; l'homme est alors d'une sincérité brute et d'une simplicité pure, calme et sans agitation. Audehors, il s'accorde avec le Dao ; au-dehors, il coïncide avec l'équité. Ses paroles sont concises mais suivent la raison ; sa conduite est empreinte d'allégresse et épouse la nature des choses ; son cœur est harmonieux sans duplicité, et ses actions sont simples sans fard. Il ne prémédite pas ses commencements et ne discute pas ses fins : il demeure immobile si l'on s'arrête, se met en mouvement si l'on s'excite. Il communique dans tout son être avec le Ciel et la Terre, partage les viscères du yin et du yang, s'accorde intimement avec le rythme des quatre saisons, resplendit de la clarté du soleil et de la lune, et chemine avec le Dao pour mener sa vie : la ruse et la duplicité artificielle ne trouvent nulle place dans son cœur. C'est pourquoi le Ciel couvre par sa vertu, la Terre porte par sa bienveillance, les quatre saisons ne perdent pas leur ordre, les vents et les pluies ne commettent nulle violence, le soleil et la lune brillent dans la clarté et

la quiétude, et les cinq planètes ne s'écartent pas de leur course : telle est la lumière éclatante de la pureté et de la quiétude.

10. Laozi dit :

a. Sous un gouvernement bien ordonné, les charges sont aisées à tenir, les tâches faciles à accomplir, les rites aisés à observer, et les exigences de récompenses faciles à satisfaire. C'est pourquoi les hommes ne cumulent pas les fonctions, et les bureaux ne se superposent pas aux métiers. Lettrés, agriculteurs, artisans et marchands demeurent dans leurs villages et leurs régions distinctes : ainsi, l'agriculteur discute de récoltes avec ses pairs, le lettré d'actes et de conduite avec les siens, l'artisan d'habileté avec ses semblables, et le marchand de calculs et de mesures avec son pareil. De la sorte, les lettrés ne commettent pas d'actes coupables, les artisans n'ont pas d'ouvrages pénibles, les agriculteurs ne perdent pas leurs efforts, et les marchands ne subissent pas de pertes sur leurs marchandises : chacun trouve l'apaisement dans sa propre nature. Bien que leurs formes et leurs catégories diffèrent, ils s'acquittent de leurs tâches sans heurts ; hors de leur place, ils perdent leur valeur, mais à leur juste place, ils acquièrent l'estime.

b. L'homme doué d'une prescience lointaine possède une intelligence exubérante, mais un État bien gouverné n'exige pas cela de chacun ; la vaste érudition, la mémoire infailible et la rhétorique brillante sont des excès de l'esprit humain, mais un souverain éclairé ne les réclame pas de ses subor-

donnés. Mépriser le siècle, déprécier les choses et s'isoler des flux de la coutume sont les attitudes de lettrés hautains, mais un gouvernement bien ordonné n'en fait pas sa méthode d'édification des peuples. Par conséquent, on ne prend pas les sommets inaccessibles pour mesure de l'homme commun, et l'on ne fait pas des conduites inimitables la norme des mœurs nationales. Les talents d'élite ne sauraient être exigés de tous, mais la méthode et la mesure du Dao peuvent se transmettre de génération en génération. C'est pourquoi l'on peut gouverner un État en s'appuyant sur des hommes simples, de même qu'on peut discipliner une armée par des lois uniformes : nul n'est besoin d'attendre les génies d'autrefois, car le peuple se suffit à lui-même lorsqu'on emploie conjointement ce qu'il possède déjà.

c. Les lois des temps de décadence fixent des exigences excessives dont les fautes restent impunies, imposent des charges écrasantes dont les peines ne peuvent être supportées, et menacent de périls redoutables dont les châtiments n'osent être appliqués. Lorsque le peuple se trouve écrasé par ces trois fardeaux, il déploie son habileté pour tromper l'autorité, se jette dans la perversité et court au-devant des périls : quand bien même on multiplierait les lois rigoureuses et les châtiments sévères, on ne parviendrait jamais à juguler la perversité. Poussée à bout, la bête mord ; acculé, l'oiseau donne des coups de bec ; réduit à l'extrémité, l'homme use de duplicité : c'est de cela dont on parle.

11. Laozi dit :

a. Le grondement du tonnerre peut être imité par les cloches et les tambours ; les variations du vent et de la pluie peuvent être saisies par les lois de la musique et des tons. Tout ce qui possède une forme visible peut être mesuré ; tout ce qui s'offre clairement au regard peut être capturé ; tout son audible peut être modulé ; toute couleur observable peut être distinguée. Quant à ce qui possède une immensité suprême, le Ciel et la Terre ne sauraient l'enclorre ; quant à ce qui possède une subtilité suprême, les esprits ne sauraient le contempler. Mais dès l'instant où l'on établit des lois rythmiques et des calendriers, où l'on sépare les cinq couleurs, où l'on distingue le pur de l'impur, et où l'on goûte l'amer et le doux, le bloc originel (*pu*) se disloque et se fragmente en ustensiles. Dès lors que l'on édicte l'humanité et l'équité, et que l'on cultive les rites et la musique, la vertu (*de*) se dégrade et se fige en artifice. Le peuple pare son astuce d'ornements pour effrayer les simples, et dresse des pièges de duplicité pour assaillir le souverain : l'empire compte bien des hommes capables de maintenir cet ordre par la force, mais nul ne possède encore l'art de le pacifier.

b. À mesure que l'intelligence et la ruse se multiplient, la vertu s'étiole et décline : c'est pourquoi l'homme accompli (*zhi ren*) demeure dans la pure simplicité sans se laisser dissiper. Le gouvernement de l'homme accompli baigne dans le vide et le silence ; il ne laisse paraître aucun objet de convoitise ; son cœur demeure uni à l'esprit, sa forme

physique s'accorde avec sa nature (*xing*). Dans sa quiétude, il incarne la vertu ; dans son mouvement, il se meut en accord avec la raison ; il s'en remet à la voie spontanée de la nature et s'attache strictement à l'inévitable. Dans son effacement serein et son non-agir, l'empire trouve l'harmonie ; dans son détachement insouciant et son absence de désirs, le peuple revient de lui-même à la simplicité ; sans rivalités querelleuses, les richesses abondent ; ceux qui quémangent ne reçoivent rien, et ceux qui reçoivent ne réclament aucun privilège : la vertu retourne d'elle-même habiter les hommes sans qu'aucun bienfait ne leur soit dispensé à titre de grâce. Cette éloquence qui se passe de mots, cette voie qui refuse d'être formulée, comme si tout y communiquait mystérieusement, voilà ce que l'on nomme le « Trésor céleste » (*tian fu*). On y puise sans l'amoindrir, on y boit sans l'épuiser, et nul ne sait d'où procède sa source : c'est ce que l'on nomme le « Yao Guang » [l'étoile comme pivot lumineux], qui dispense ses vivres et ses nourritures à la myriade des êtres.

12. Laozi dit :

Le Ciel chérit sa quintessence, la Terre chérit son équilibre, et l'homme chérit son essence intime (*qing*). La quintessence du Ciel, ce sont le soleil, la lune, les astres, le tonnerre, le vent et la pluie ; l'équilibre de la Terre, ce sont l'eau, le feu, le métal, le bois et la terre ; l'essence intime de l'homme, ce sont la pensée, l'intelligence, la perspicacité, la joie et la colère. C'est pourquoi, en fermant les

quatre portes et en arrêtant les cinq voies, l'homme ne fait plus qu'un avec le Dao. L'esprit lumineux se cache dans le sans-forme, et l'énergie essentielle (*jing qi*) retourne à l'authentique. L'œil y voit sans user de la vision, l'oreille y entend sans user de l'audition, la bouche y répond sans user de la parole, le cœur y communique sans s'abandonner aux ruminations de la pensée. On s'abandonne au non-agir sans vanter son savoir, redressant la nature et le destin pour que la ruse et l'artifice ne puissent plus nuire. Si l'essence réside dans l'œil, la vue est claire ; si elle demeure dans l'oreille, l'ouïe est fine ; si elle s'attarde sur la bouche, les paroles sont justes ; si elle se rassemble dans le cœur, la pensée est pénétrante. C'est pourquoi fermer les quatre portes garantit une vie exempte de maux : les quatre membres et les neuf orifices ne connaissent plus ni mort ni naissance, ce que l'on nomme l'homme vrai (*zhen ren*). Lorsque la Terre produit ses richesses, le grand fondement ne s'écarte pas des cinq éléments ; et si l'homme parfait sait régler ces cinq éléments, le pays ne connaît pas la disette.

13. Laozi dit :

a. L'équerre et la balance appliquées à gauche et à droite ne manifestent aucun favoritisme de poids, c'est pourquoi elles peuvent instituer l'équité ; le cordeau appliqué au-dedans et au-dehors ne pratique aucune courbure intéressée, c'est pourquoi il peut établir la rectitude. Le souverain, face aux lois, ne nourrit aucun amour ni haine partiels, c'est pourquoi ses édits font force de loi. Lorsque la

vertu ne s'érige pas en fétiche personnel et que la rancœur ne trouve nulle retraite, on incarne le Dao tout en s'harmonisant avec le cœur du peuple.

C'est pourquoi, dans l'art de gouverner, la ruse calculée n'a pas sa part. Si l'eau se brise contre le bateau ou si un bois heurte et brise l'essieu, on ne blâme pas le bois ou la pierre, mais on incrimine l'habileté ou la maladresse de celui qui conduit, car la ruse ne saurait tenir lieu de juste mesure.

b. Ainsi, introduire la ruse dans le Dao engendre le chaos, introduire l'intention égoïste dans la vertu suscite le péril, et doter le cœur de calculs étroits aveugle l'esprit.

Le poids de la balance, le compas et l'équerre possèdent une fixité inaltérable ; demeurant toujours un et non dévoyés, ils agissent partout sans jamais s'arrêter : un seul jour les voit s'exprimer, et des myriades de générations les transmettent, car c'est là l'action du non-agir. Le peuple a coutume de dire : « Un État peut connaître un souverain en perdition, mais le siècle ne se trouve jamais dépourvu du Dao ; l'homme peut rencontrer l'impasse, mais la raison des choses ne connaît pas d'obstacle. » C'est pourquoi le non-agir est la source même du Dao. Quiconque s'empare de la source du Dao répond aux infinis sans s'épuiser ; à l'inverse, s'en remettre à ses habiletés personnelles au lieu de suivre la règle des principes mène inévitablement à l'impasse.

c. Quant au souverain, il n'a pas besoin de franchir le seuil de sa porte pour connaître l'empire : c'est en s'appuyant sur les choses qu'il discerne les

choses, et en s'appuyant sur les hommes qu'il connaît les hommes. C'est pourquoi tout ce que soulève l'effort accumulé de la foule triomphe infailliblement, et tout ce qu'accomplit l'intelligence collective réussit sans défaillance. Une troupe de mille hommes ne connaît pas la famine, une foule de dix mille sujets ne gaspille aucun effort.

d. L'artisan ne cumule pas les métiers, le lettré ne cumule pas les charges : chacun garde rigoureusement sa fonction sans usurper celle d'autrui. Chacun trouvant ce qui lui convient et chaque chose s'établissant à sa place, les instruments ne s'abîment pas et les charges publiques ne connaissent pas de négligence.

Lorsque les exigences sont modiques, elles sont aisées à satisfaire ; lorsque les tâches sont peu nombreuses, elles sont faciles à tenir ; lorsque la charge est légère, elle est simple à encourager. Le souverain se tenant dans la mesure de la simplicité et le peuple offrant l'hommage d'un labeur aisé, les hommes demeurent de longs jours ensemble sans jamais éprouver de lassitude mutuelle.

14. Laozi dit :

a. L'empereur incarne le Grand Un (*tai yi*) ; le roi prend modèle sur le yin et le yang ; l'hégémon règle sa conduite sur les quatre saisons ; le simple prince applique les six lois.

Incarner le Grand Un, c'est pénétrer la nature intime du Ciel et de la Terre, comprendre l'ordre éthique du Dao et de la vertu, faire briller sa perspicacité à l'égal du soleil et de la lune, accorder son

esprit à la myriade des êtres, ajuster ses mouvements et ses repos au yin et au yang, harmoniser ses colères et ses joies au rythme des quatre saisons. Quand il est un tel souverain, ses bienfaits et ses protections épousent le Dao, sa générosité s'étend universellement sans partialité ; et du plus humble insecte rampant ou volant, nul ne manque de prospérer en s'appuyant sur sa vertu. La vertu se répand par-delà les frontières, et sa renommée se transmet aux générations futures.

b. Prendre modèle sur le yin et le yang, c'est perpétuer l'harmonie du Ciel et de la Terre, porter une vertu égale à la leur, faire rayonner sa clarté de concert avec le soleil et la lune, égaler la subtilité spirituelle des démons et des dieux. Un tel souverain, marchant sur la terre carrée et se couvrant de la coupole ronde, serrant son manteau et réglant son allure sur le cordeau, sait discipliner son corps au-dedans tout en gagnant le cœur des hommes au-dehors. Lorsqu'il émet des ordres et des édits, l'empire entier plie comme les roseaux sous le vent.

Semblable aux quatre saisons (le printemps qui fait naître, l'été qui fait croître, l'automne qui récolte, l'hiver qui conserve), ses libéralités et ses retraits possèdent des mesures fixes, ses largesses et ses restrictions ont des limites exactes. Ses joies, ses colères, sa souplesse et sa rigueur ne s'écartent jamais de la raison : souple sans être fragile, rigoureux sans être cassant, large sans être relâché, sévère sans être méchant. Évoluant avec aisance et obéissant au cours naturel pour nourrir la myriade des classes d'êtres, sa vertu enveloppe les simples

d'esprit et tolère les incapables, sans nourrir le moindre amour partial.

c. Appliquer les six lois, c'est régir la vie et la mort, la récompense et le châtement, la libéralité et la spoliation : hors de ces principes, il n'est pas de gouvernement juste. C'est abattre les rebelles et interdire la violence, élever les sages et destituer les incapables, redresser la perversité pour instaurer l'équité, amener la paix au cœur des périls, transformer les tortuosités en droiture. C'est faire preuve de lucidité dans l'émission des ordres, maîtriser l'art des incitations et des désincitations, et s'appuyer sur les temps et les situations pour capter l'allégeance et le service du cœur des hommes.

d. Si l'empereur se contente d'imiter le yin et le yang, son règne s'effondre ; si le roi prend modèle sur les quatre saisons, son État dépérit ; si l'hégémon applique les six lois, il s'attire l'opprobre ; si le prince perd l'équerre et le cordeau, il est destitué. Vouloir appliquer de grandes méthodes à des petits domaines conduit à l'impasse et à l'asphyxie sans nouer de liens étroits ; vouloir appliquer des règles étroites à de vastes empires engendre l'exiguïté et l'incapacité d'accueillir le monde.

15. Laozi dit :

a. Un territoire vaste et une population nombreuse ne suffisent pas à garantir la puissance ; des cuirasses solides et des armes aiguisées ne permettent pas de compter sur la victoire ; des murailles hautes et des douves profondes ne constituent pas une défense inexpugnable ; des châtements sévères

et des peines rigoureuses ne suffisent pas à forcer le respect.

Sous un gouvernement favorable à la conservation, le plus petit État subsiste ; sous un gouvernement qui porte en lui la ruine, le plus grand État périt. C'est pourquoi celui qui excelle à défendre n'a pas besoin d'adversaire pour parer les coups, et celui qui excelle à combattre n'a pas besoin de lutter au corps à corps : il lui suffit de saisir l'opportunité du moment et d'épouser les aspirations du peuple pour que l'empire tout entier se soumette.

b. Celui qui excelle à gouverner amasse sa vertu ; celui qui excelle à faire la guerre accumule sa colère. Lorsque la vertu est accumulée, le peuple devient utilisable ; lorsque la colère est contenue et thésaurisée, l'autorité et la majesté peuvent s'ériger. C'est pourquoi, plus la bienveillance et la culture se déploient en profondeur, plus la puissance exercée s'avère grande ; plus la vertu dispensée est vaste, plus l'empire soumis par l'autorité est étendu. Et cette extension rend notre camp fort face à un ennemi qui s'affaiblit. Celui qui excelle dans l'art militaire commence par affaiblir son ennemi avant d'engager le combat : c'est ainsi que, pour une dépense inférieure à moitié, il récolte dix fois la victoire.

C'est pourquoi un État aux mille chars qui pratique la vertu civile est en voie de prospérité, tandis qu'un État aux dix mille chars qui se complaît dans l'usage des armes court à sa perte. L'armée royale remporte d'abord la victoire avant de livrer combat,

tandis que l'armée vaincue livre d'abord combat avant de rechercher la victoire : c'est là le signe manifestement évident d'une totale ignorance du Dao.

1. Laozi dit :

a. La voie de l'homme de bien (*jun zi*) consiste à cultiver sa personne par le recueillement, et à nourrir sa vie par la frugalité. Par le recueillement, on ne trouble pas les subordonnés ; si l'on ne trouble pas les subordonnés, le peuple ne conçoit pas de ressentiments. Si les subordonnés sont troublés, l'administration est bouleversée ; si le peuple a des ressentiments, la vertu s'amoin-drit. Lorsque l'administration est bouleversée, les sages refusent de concevoir des plans ; lorsque la vertu s'amoin-drit, les braves refusent de combattre.

b. Il n'en va pas ainsi chez un souverain dissolu. Possédant en un seul jour la richesse de l'empire et occupant la position suprême de monarque, il épuise la force des cent familles pour assouvir les désirs de ses yeux et de ses oreilles. Son esprit est tout entier tendu vers les palais, les terrasses et les pavillons, les douves, les étangs et les parcs, les bêtes féroces et les créatures rares. Pendant que le pauvre peuple meurt de faim et que les tigres et les loups se lassent de chair et de bestiaux, le peuple grelotte de froid et les habitants du palais se parent de brocards et de damas. C'est pourquoi, le prince accumulant ces objets inutiles, l'empire ne trouve plus la paix dans sa condition naturelle.

2. Laozi dit :

a. Sans l'indifférence aux honneurs et le détachement, on ne peut illuminer sa vertu ; sans le calme et la sérénité, on ne peut atteindre le lointain ; sans la magnanimité et la largeur d'esprit, on ne peut embrasser et couvrir le tout ; sans l'équité et la droiture, on ne peut trancher et gouverner.

Celui qui regarde avec les yeux de l'empire, écoute avec les oreilles de l'empire, médite avec le cœur de l'empire et combat avec la force de l'empire, fait en sorte que ses ordres pénètrent jusqu'aux tréfonds, et que les sentiments de ses ministres parviennent jusqu'aux hauteurs. Les cent bureaux communiquent harmonieusement, et la foule des ministres se presse comme les rayons convergent vers le moyeu. Il ne se réjouit pas par des largesses imméritées, il ne s'irrite pas par des châtiments arbitraires. Ses lois sont scrupuleuses sans être pointilleuses, ses yeux et ses oreilles sont ouverts sans rien manquer. Les sentiments du bien et du mal s'exposent chaque jour devant lui sans rencontrer d'obstacle. C'est pourquoi les sages déploient toute leur intelligence, les hommes vulgaires épuisent leurs forces, les proches jouissent de la paix dans leur nature, et les lointains chérissent sa vertu : il a obtenu l'art d'employer les hommes.

Celui qui monte en char ou à cheval arrive au terme de mille lieues sans se fatiguer ; celui qui monte en nacelle traverse les fleuves et les mers sans nager.

b. Si une parole est juste, fût-elle proférée par un marchand, un coupeur de bois ou un bouvier, on

ne saurait la rejeter ; si elle est fausse, fût-elle émise par un prince ou un ministre d'État, on ne saurait l'employer. En matière de rectitude et d'erreur, on ne saurait discourir selon la noblesse ou la bassesse des rangs. Si un calcul est utilisable, on ne dédaigne pas la condition de son auteur ; si un avis est praticable, on ne prise pas l'éloquence de son discours.

c. Il n'en va pas ainsi chez un prince obscur. S'il se trouve des ministres qui déploient une sincérité et une fidélité absolues, il dédaigne presque d'employer leur personne ; il s'adonne au contraire à la familiarité des gens pervers et tortueux, que les sages ne sauraient contrarier. Les hommes éloignés et humbles qui épuisent leurs forces et leur fidélité ne peuvent se faire entendre de lui. Quiconque ose parler, il l'accable par la subtilité des sophismes ; quiconque ose blâmer, il le châtie sous prétexte de crime. S'efforcer, dans de telles conditions, d'apaiser l'intérieur des mers et de conserver les dix mille contrées, n'est-ce pas s'écarter singulièrement de la clairvoyance ?

3. Laozi dit :

Celui qui sait honorer sa vie ne laisse pas les richesses et les honneurs léser son corps, ni la pauvreté et la bassesse nuire à sa forme. Dès lors qu'on reçoit les dépouilles héréditaires des ancêtres, il est du devoir fondamental de les chérir hautement ; les perdre étourdiment, n'est-ce pas le summum de l'égarement ?

Gouverner l'empire en prisant sa personne, c'est mériter de se le voir confier ; gouverner l'empire en

chérissant sa personne, c'est mériter de l'avoir en dépôt.

4. Wenzi interrogea sur le fondement du gouvernement, et Laozi dit :

Le fondement réside dans la culture de sa personne. Jamais l'on a ouï dire que la personne étant bien gouvernée, le royaume fût en désordre, ni que la personne étant en désordre, le royaume fût bien gouverné. C'est pourquoi il est dit : « Cultive ta personne, et ta vertu sera véritable. » Quant au Dao, par son suprême mystère, un père ne peut l'enseigner à son fils, et un fils ne peut le recevoir de son père. C'est pourquoi le Dao qui peut être tracé n'est pas le Dao éternel, et le nom qui peut être nommé n'est pas le nom éternel.

5. Wenzi interrogea en ces termes : Par quelle conduite fait-on que le peuple chérisse ses supérieurs ?

Laozi dit : En les employant selon les saisons et en les traitant avec un respect circonspect, semblable à celui qui approche d'un abîme profond ou foule une mince glace. Entre ciel et terre, ce qui est bien, c'est mon bétail et mon bien ; ce qui est mal, c'est mon ennemi et mon persécuteur. Jadis, les sujets des Xia et des Yin se tournèrent en ennemis de Jie et de Zhou pour se faire les sujets de Tang et de Wu ; le peuple de Susha se dressa contre son propre souverain pour se rallier à Shennong. C'est pourquoi il est dit : « Ce que les hommes redoutent, il est impossible de ne pas le redouter. »

6. Laozi dit :

a. Pour régir ce qui est grand, le Dao ne saurait être petit ; pour un territoire vaste, l'institution ne saurait être étroite ; pour une position élevée, les affaires ne sauraient être compliquées ; pour un peuple nombreux, l'enseignement ne saurait être pointilleux. Des affaires compliquées sont malaisées à gouverner ; des lois pointilleuses sont malaisées à observer ; des exigences excessives sont malaisées à satisfaire. Si l'on prend une petite mesure, on se trompera de beaucoup ; si l'on pèse au compte-gouttes, on commettra une immense erreur sur le total. Qui pèse avec de grandes mesures commet peu d'écarts par approximation. De manière générale, il est aisé d'agir avec sagesse, mais les subtilités sophistiquées sont arides pour l'intelligence.

b. C'est pourquoi l'homme parfait (*sheng ren*) ne fait pas ce qui est sans profit pour l'ordre et ne sert qu'à causer le trouble ; l'homme sage (*zhi zhe*) n'exécute pas ce qui est sans utilité pratique et n'est qu'un gaspillage. C'est pourquoi l'œuvre ne dédaigne pas la concision, les affaires ne dédaignent pas la simplification, et les demandes ne dédaignent pas la modération. Une œuvre concise est aisée à parachever, des affaires simples sont aisées à régir, des demandes modérées sont aisées à satisfaire, et s'en remettre à la multitude rend l'accomplissement aisé. Partant, la petite dispute nuit à la droiture, la petite justice brise le principe ; une voie étroite ne saurait aboutir, et ce qui aboutit doit être simple.

c. Le fleuve serpente et c'est pourquoi il va loin ; la montagne s'abaisse en pente douce et c'est pourquoi elle est haute ; le Dao chemine avec détachement et c'est pourquoi il transforme. Quiconque excelle en un seul art, examine une seule affaire et discerne une seule aptitude, peut discourir sur un point particulier, mais ne saurait répondre aux sollicitations universelles.

Chez celui qui règle les sons, les petites cordes sont tendues et les grandes sont lâches ; chez celui qui établit les affaires, les humbles peinent et les grands se reposent. C'est pourquoi il est dit : « Obscur et ténébreux, s'abandonner à la majesté du Ciel pour ne faire qu'un avec son souffle vital (*qi*). » Ceux qui partagent le même souffle vital sont empereurs ; ceux qui partagent la même justice sont rois ; ceux qui partagent les mêmes mérites sont hégémons ; ceux qui ne possèdent rien de tel périssent.

d. C'est pourquoi, sans parler, on est cru ; sans largesses, on est clément ; sans courroux, on a de l'autorité : voilà par quoi le cœur du Ciel déplace et transforme. Agir avec clémence, parler avec fidélité, s'irriter avec autorité, c'est ce qui s'accomplit par une sincérité intime ; agir sans clémence, parler sans fidélité, s'irriter sans autorité, c'est ce qui s'accomplit par les apparences extérieures. C'est pourquoi, lorsque le Dao ordonne les choses, les lois, quoique peu nombreuses, suffisent à gouverner ; lorsque le Dao n'ordonne pas les choses, les lois, aussi nombreuses soient-elles, ne font que semer le désordre.

7. Laozi dit :

a. La baleine qui domine les eaux devient sur terre la proie des fourmis et des termites ; si le prince des hommes délaisse ce qu'il doit garder pour entrer en lice avec ses ministres, il se trouve asservi aux fonctionnaires. Dans cette position, c'est laisser aux fonctionnaires le soin d'acquérir de la faveur par l'obéissance, tandis que les subordonnés cachent leur intelligence sans l'employer, et usurpent au contraire la direction des affaires par-dessus la tête de leur souverain.

Le prince des hommes qui n'emploie pas les talents et se plaît à agir par lui-même voit chaque jour son intelligence s'épuiser et porte seul la responsabilité des fautes ; ses calculs se trouvant bloqués par ses inférieurs, il ne peut plus faire valoir sa raison ; sa démarche s'affaissant dans sa fonction, il ne peut plus maintenir le gouvernail. Si son intelligence ne suffit pas pour gouverner et que son autorité ne suffit pas pour châtier, il n'a plus par où communiquer avec ses inférieurs.

b. Si la joie et la colère se peignent sur son visage, si ses convoitises et ses désirs se manifestent au-dehors, les dignitaires s'écartent de la droiture pour flatter le monarque, et les fonctionnaires violent la loi pour suivre le vent. Si les récompenses ne s'ajustent pas au mérite et si les châtiments ne répondent pas au crime, alors les cœurs d'en haut et d'en bas s'écartent, le souverain et les sujets se vouent un mutuel ressentiment. Les cent bureaux sont troublés et en plein désarroi sans que l'intelligence du monarque puisse y remédier ; la calom-

nie et les louanges mensongères naissent sans que sa clarté puisse les illuminer. S'en prenant à autrui au lieu de reconnaître sa propre faute, le prince s'épuise davantage tandis que les ministres se reposent.

C'est pourquoi celui qui entreprend de tailler le bois à la place du grand maître charpentier a grand'peine à ne pas se blesser les mains. Courir à l'envi avec un coursier, c'est se rompre les tendons sans parvenir à l'atteindre, et faire mourir la bête.

c. Faites que Boye choisisse le cheval et que Wang Liang le conduise, et les résultats en seront bien différents. Aussi, le prince éclairé recherche les hommes : sans la peine d'examiner et de conduire, il parcourt mille lieues, car il sait employer la vertu d'autrui.

La règle du prince est de ne rien faire (*wu wei*) tout en accomplissant, d'ériger des principes sans se livrer à des préférences. S'il agit, il s'expose aux discussions ; s'il a des préférences, il s'expose à la flatterie. La discussion permet qu'on lui dispute ses prérogatives, la flatterie permet qu'on le séduise. Celui qui prétend s'ériger en maître pour tout assujettir ne peut maintenir l'État ; c'est pourquoi celui qui sait s'ériger ne chancelle point, ce qui signifie qu'il érige ce qui est sans forme.

d. Nul être ne peut triompher de celui qui réside dans la divinisation et la transformation. Ne pas laisser sortir les désirs du dedans, c'est ce qu'on nomme l'enclos ; ne pas laisser pénétrer les agents pervers du dehors, c'est ce qu'on nomme la clôture. L'enclos intérieur et la clôture extérieure étant as-

surés, quelle entreprise ne sera pas réglée ? La clôture extérieure et l'enclos intérieur étant assurés, quelle entreprise ne sera pas menée à bien ?

Dès lors, sans user soi-même de tout, sans agir par soi-même, on fait que tout s'utilise et s'accomplit. Pas de paroles pour se vanter, pas d'actes pour usurper ; suivre les noms pour saisir la réalité, laisser aux fonctionnaires leurs attributions, prendre l'ignorance comme Voie et l'interdiction de la pointillerie pour principe : ainsi, les affaires des cent bureaux seront correctement gérées.

8. Laozi dit :

a. La nourriture est la racine de l'homme, et le peuple est la base de l'État. C'est pourquoi le prince des hommes prend en haut pour modèle les saisons du Ciel, observe en bas la géographie de la terre, et emploie au milieu l'énergie de l'homme. Par ce moyen, la foule des êtres s'épanouit et croît, et les dix mille denrées foisonnent et se multiplient : au printemps, on abat le bois sec ; en été, on recueille les cent fruits ; en automne, on emmagasine les légumes ; en hiver, on prélève le faîte des bois pour constituer les ressources du peuple. De la sorte, les vivants ne manquent de rien pour leur usage, et les morts ne gisent pas sans sépulture.

b. La règle des anciens rois était de ne pas encercler les troupeaux pour abattre la femelle porteuse de petits, de ne pas assécher les étangs pour pêcher, de ne pas incendier les forêts pour chasser. Tant que les chacals n'avaient pas attaqué les bêtes, les pièges n'étaient pas tendus dans les campagnes ;

tant que les loutres n'avaient pas attaqué les poissons, les filets n'étaient pas jetés dans les eaux ; tant que les faucons et les buses n'avaient pas frappé, les pièges n'étaient pas dressés dans les marécages ; tant que les herbes et les arbres n'avaient pas perdu leurs feuilles, les haches n'étaient pas portées dans les forêts. Tant que les insectes n'étaient pas engourdis, on n'allumait pas de feux dans les champs ; on ne domestiquait pas les femelles porteuses de petits, on ne pillait pas les œufs dans les nids. Il était interdit de prendre un poisson qui n'atteignait pas un pied de long, ou de consommer un porc ou un chien qui n'avait pas l'âge d'un an. Alors l'éclosion des dix mille êtres est semblable à la vapeur qui s'élève.

c. Telle était la méthode par laquelle les rois antiques répondaient aux saisons et préparaient les défenses, la voie pour enrichir l'État et faire profiter le peuple. Ce n'est pas par la vue des yeux ou la marche des pieds que l'on parvient à avantager le peuple : lorsque l'on n'oublie pas cela dans son cœur, le peuple est naturellement pourvu de tout.

9. Laozi dit :

a. Jadis, les princes éclairés prélevaient sur leurs inférieurs avec mesure et s'entretenaient eux-mêmes avec tempérance. Ils calculaient impérativement les récoltes selon les années, évaluaient les accumulations du peuple, connaissaient les chiffres de l'excédent et du déficit, et ensuite seulement exigeaient leur tribut. De la sorte, ils parvenaient à honorer ce qu'ils avaient reçu du Ciel et de la

Terre, et s'épargnaient les tourments de la faim et du froid. Leur pitié pour le peuple était telle que, si la faim régnait dans le pays, la table du prince ne comportait pas deux plats semblables ; si le peuple souffrait du froid, le souverain ne se revêtait pas de fourrures en hiver. Partageant les peines et les joies du peuple, il n'y avait pas dans l'empire d'hommes accablés de chagrin.

b. Il n'en va pas ainsi chez un prince obscur. Il prend sur le peuple sans modération de ses forces, sollicite ses inférieurs sans mesurer leurs réserves. Hommes et femmes sont frustrés de leurs travaux de labour et de tissage pour satisfaire aux exigences d'en haut ; la force est exténuée, les richesses épuisées, d'un jour on ne voit pas le lendemain, et le souverain et les sujets se vouent une haine mutuelle.

c. De surcroît, telle est la condition humaine : un homme sue sang et eau à la charrue, sans que cela rapporte dix chevaux ; le produit d'un champ moyen ne dépasse pas quatre dan, et l'épouse, les enfants, les vieillards et les faibles comptent sur lui pour se nourrir. Parfois surviennent les fléaux et les désastres, tandis qu'il faut continuer de satisfaire les exigences d'en haut ! En vérité, le prince des hommes devrait en avoir pitié.

Quant aux princes avides et aux tyrans, ils mettent leurs subordonnés à sec pour assouvir des désirs sans bornes, si bien que le peuple ne participe plus à l'harmonie du Ciel ni ne chemine dans la vertu de la Terre.

10. Laozi dit :

a. Du souffle (*qi*) du Ciel et de la Terre, rien n'est plus grand que l'harmonie (*he*). L'harmonie consiste en l'accord du yin et du yang, et au partage égal du jour et de la nuit ; c'est pourquoi les dix mille êtres naissent à l'équinoxe de printemps et s'achèvent à l'équinoxe d'automne. Naissance et accomplissement requièrent impérativement l'essence de l'harmonie. Une accumulation de yin ne fait pas naître, une accumulation de yang ne fait pas transformer ; c'est par le commerce et le croisement du yin et du yang que l'harmonie peut s'accomplir.

b. C'est pourquoi la règle de l'homme parfait (*sheng ren*) est d'être large tout en étant rigoureux, sévère tout en étant doux, souple tout en étant droit, impétueux tout en étant bienveillant. Trop de rigidité rompt, trop de souplesse enroule ; la juste Voie réside précisément entre la rigidité et la souplesse. La corde, prise comme mesure, peut s'enrouler et se serrer sur le cœur, mais tirée et tendue, elle peut se déployer bien droite. Longue, elle ne s'étale pas en travers ; courte, elle ne s'épuise pas ; droite, elle n'est pas cassante : l'homme parfait prend cela pour modèle.

Si l'on pousse la bienveillance à l'extrême, on sombre dans la couardise ; la couardise engendre l'absence d'autorité. Si l'on pousse la rigueur à l'extrême, on sombre dans la violence ; la violence détruit l'harmonie. Si l'on pousse l'amour à l'extrême, on sombre dans la licence ; la licence abolit les ordres. Si l'on pousse les châtiments à l'ex-

trême, on sème le malheur ; le malheur supprime toute affection. C'est pourquoi il est si précieux de chérir l'harmonie.

11. Laozi dit :

a. Ce par quoi un État subsiste, c'est l'obtention de la Voie (Dao) ; ce par quoi il périt, c'est l'obstruction de l'ordre. C'est pourquoi l'homme parfait observe les transformations pour en discerner les prémices. La vertu connaît la prospérité et le déclin, et le climat en offre les premiers germes : qui obtient la Voie de la vie, si petit soit-il, deviendra grand ; qui porte les stigmates de la perte, si accompli soit-il, finira par périr. La perte d'un État ne vient pas de ce que la grandeur est insuffisante pour s'y fier ; la pratique du Dao ne vient pas de ce que la petitesse doit être méprisée. Ainsi, l'existence dépend de l'obtention du Dao, et non de la petitesse ; la perte dépend de la perte du Dao, et non de la grandeur.

b. C'est pourquoi les princes qui jettent le trouble dans les États cherchent à étendre leur territoire au lieu de s'appliquer à l'humanité et à la justice (*ren yi*), qu'ils cherchent à occuper les hautes charges au lieu de s'appliquer à la vertu et au Dao. C'est là abandonner ce qui permettrait de subsister pour forger ce qui conduit à la ruine. Lorsque le souverain trouble en haut la clarté des trois astres et perd en bas le cœur des dix mille êtres, que peut-il advenir qui ne s'écroule ? C'est pourquoi celui qui s'examine soi-même ne se repose pas sur les autres.

c. Jadis, ceux qui pratiquaient le Dao nommaient « vertu et Voie » (*dao de*) la pratique intense, « humanité et justice » (*ren yi*) la pratique moyenne, et « rites et sagesse » (*li zhi*) la pratique superficielle. Ces six éléments sont les cordages et les mailles qui unissent un État. Une pratique intense procure des bénédictions abondantes ; une pratique superficielle procure des bénédictions mesurées ; les pratiquer toutes soumet l'empire.

Jadis, cultiver la vertu et la Voie permettait de rectifier l'empire ; cultiver l'humanité et la justice permettait de rectifier un royaume ; cultiver les rites et la sagesse permettait de rectifier un district. Celui dont la vertu est profonde est grand, celui dont la vertu est mince est petit.

d. C'est pourquoi le Dao ne s'établit pas par la vaillance guerrière, ne triomphe pas par la dureté et la force, ne s'obtient pas par la convoitise et la lutte. Son établissement réside en ce que l'on applique à autrui ce que l'on est pour soi (*tui ji*), son triomphe réside en ce que l'empire se soumet de lui-même, son obtention réside en ce que l'empire vous l'accorde et non en ce qu'on la ravit par soi-même. C'est pourquoi se tenir dans la position de la femelle établit l'autorité, la souplesse et la faiblesse remportent la victoire, l'humanité et la justice procurent l'obtention, et l'absence de lutte fait que nul ne peut lutter avec vous.

e. La présence du Dao dans l'empire est semblable aux fleuves et aux mers. Selon la loi du Ciel, celui qui agit s'effondre, celui qui s'empare perd. Quant à vouloir que le renom soit grand pour le

briguer et le disputer, nous voyons bien que l'on ne peut l'obtenir, et quand bien même on l'obtiendrait par la force, cela ne dure point. La renommée ne s'obtient pas par la force : elle est dans l'empire qui l'accorde, et ceux qui l'accordent se rallient à celui qui possède la vertu. C'est pourquoi il est dit : « Celui qui possède la vertu supérieure voit l'empire se rallier à lui ; celui qui possède l'humanité supérieure voit l'intérieur des mers se rallier à lui ; celui qui possède la justice supérieure voit le royaume se rallier à lui ; celui qui possède les rites supérieurs voit le district se rallier à lui. » S'il ne possède pas ces quatre vertus, le peuple ne se rallie pas à lui.

f. Ne pas être rallié et recourir aux armes, c'est la voie du péril. C'est pourquoi il est dit : « Les armes sont des instruments de malheur, que l'on n'emploie qu'en dernière extrémité. Quand on blesse et tue des hommes, on ne doit pas s'en réjouir comme d'une belle chose. » C'est pourquoi il est dit : « Là où se sont livrées des batailles, les hautes herbes croissent ; il faut les arroser de larmes et de sanglots de deuil, et se comporter à leur égard selon les rites des funérailles. » C'est pour cette raison que l'homme de bien (*jun zi*) s'applique à la vertu et à la Voie, et ne prise pas l'usage des armes.

12. a. Wenzhi interrogea : En quoi l'humanité, la justice et les rites sont-ils inférieurs à la vertu et à la Voie (*dao de*) ?

Laozi dit : « Celui qui pratique l'humanité doit nécessairement en délibérer selon la tristesse et la

joie ; celui qui pratique la justice doit nécessairement l'éclairer par le don et la prise. Or, à l'intérieur des quatre mers, la tristesse et la joie ne sauraient être universelles, et l'épuisement des richesses des greniers et du trésor ne suffirait pas à subvenir aux besoins des dix mille êtres. C'est pourquoi il vaut mieux cultiver la Voie et pratiquer la vertu : en se conformant à la nature du Ciel et de la Terre, les dix mille êtres se redressent d'eux-mêmes et l'empire se trouve pourvu. L'humanité et la justice viennent alors s'y adjoindre naturellement.

b. « C'est pourquoi l'homme accompli demeure dans ce qui est épais et ne demeure pas dans ce qui est mince. » Quant aux rites, ils sont l'ornement de la réalité ; quant à l'humanité, ils sont l'effet de la bienveillance. C'est pourquoi les rites sont institués d'après les sentiments humains sans excéder leur réalité, et l'humanité ne dépasse pas la bienveillance : la tristesse et le deuil s'embrassent dans le sentiment, et les funérailles répondent à l'humanité. Nourrir la vie sans contraindre l'homme à ce qu'il ne peut atteindre, sans couper court à ce que l'homme ne peut interrompre, avec des mesures qui ne perdent pas leur juste milieu : alors, la louange et le blâme n'ont pas par où naître.

c. C'est pourquoi l'institution de la musique suffit à unir dans la joie, et la gaieté ne sort pas de l'harmonie ; on comprend la distinction de la mort et de la vie, et l'on pénètre la juste mesure du faste et de la frugalité. Il n'en va pas ainsi aux derniers temps du monde : les paroles et les actes s'y con-

tredisent, les sentiments et les apparences s'y opposent, les rites s'ornent de tracasseries et la musique se corrompt dans la licence. Les mœurs se noient dans le siècle, le blâme et la louange fleurissent à la cour ; c'est pourquoi l'homme parfait les dédaigne et ne les emploie point. Courir à l'envi avec le coursier de prix, c'est être assuré de rester derrière ; se reposer sur un char, c'est être certain de surpasser l'homme. C'est pourquoi celui qui sait user du Dao emprunte les ressources d'autrui pour établir son œuvre, et s'appuie sur ce qu'il peut pour déléguer ce qu'il ne peut pas.

d. Le souverain traite les hommes selon les temps, et le peuple lui rend la pareille en richesses ; le souverain traite les hommes selon les rites, et le peuple lui rend la pareille en sacrifices suprêmes. C'est pourquoi dans les États en péril le souverain ne saurait être en paix, et que là où les princes sont tourmentés il n'y a pas de ministres joyeux. Celui dont la vertu excède la charge est honoré ; celui dont le traitement excède la vertu court au désastre. La vertu est dans la hauteur, sans ingratitude ; la justice consiste à prendre sans excès ; on ne s'empare pas d'une charge par une fausse vertu, on ne dérobe pas des richesses par une fausse justice. L'homme parfait (*sheng ren*) demeure dans la pauvreté et jouit du Dao ; il ne laisse pas les convoitises léser sa vie ni le profit entraver sa personne, si bien qu'il s'assure la paix sans violer la justice.

e. Jadis, nul n'était honoré sans vertu, nul n'était promu sans capacité, nul n'était récompensé sans mérite, nul n'était châtié sans crime ; on élevait les

hommes par les rites, on les écartait par la justice. À l'époque des hommes vulgaires, élever un homme, cela paraît lui offrir le ciel ; l'écarter, cela paraît le précipiter dans l'abîme ; et si l'on rappelle les anciens, c'est pour flétrir le temps présent. Pour juger des chevaux, on observe leur maigreur ; pour choisir des lettrés, on observe leur pauvreté. Les porcs gras remplissent les cuisines, tandis que les hommes aux os brisés n'obtiennent pas de charge !

f. L'homme de bien (*jun zi*) scrute la réalité et n'accorde pas foi aux calomnies. Se refuser à blâmer le prince dans ses égarements, ce n'est pas la conduite d'un ministre loyal ; et si le prince, admonesté, n'écoute pas, il n'est pas éclairé. Ne pas s'affliger de voir le peuple sombrer dans l'abîme, ce n'est pas tenir de sages discours. C'est pourquoi garder la fidélité jusqu'à mourir dans le péril est le devoir du sujet, comme vêtir l'enfant qui a froid ou nourrir celui qui a faim est la bonté d'un père tendre.

g. Traiter le grand par le petit, c'est subvertir l'homme ; violer le grand par le petit, c'est faire outrage au Ciel : quiconque commence par sacrifier au Ciel finira par choir dans l'abîme. Dans le village, on s'incline selon l'âge : le vieillard et le nécessiteux ne sont pas oubliés ; à la cour, on s'incline selon les titres : la distinction du noble et du vil est marquée. Si l'on révère les grands, c'est parce qu'ils sont proches du prince ; si l'on honore les vieillards, c'est parce qu'ils sont proches de nos parents ; si l'on respecte les aînés, c'est parce qu'ils sont proches de nos frères.

h. Quiconque naît dans les honneurs est enclin à l'orgueil, et quiconque naît dans l'opulence est enclin au faste ; c'est pourquoi rares sont ceux qui, ne s'éclairant pas du Dao au milieu de la richesse et des honneurs, parviennent à ne pas commettre de fautes.

L'étude sans satiété, voilà par quoi l'on gouverne sa personne ; l'enseignement sans lassitude, voilà par quoi l'on gouverne le peuple. Entourés de maîtres sages et de bons amis, rares seront ceux qui, s'en remettant à eux, commettront des fautes. Connaître les sages, c'est ce qu'on nomme l'intelligence ; aimer les sages, c'est ce qu'on nomme l'humanité ; honorer les sages, c'est ce qu'on nomme la justice ; respecter les sages, c'est ce qu'on nomme les rites ; se réjouir des sages, c'est ce qu'on nomme la musique.

Jadis, ceux qui excellaient à gouverner l'empire pratiquaient le non-agir (*wu wei*) tout en accomplissant toutes choses. C'est pourquoi gouverner l'empire requiert une contenance (*rong*) : qui sait obtenir cette contenance agit sans agir tout en accomplissant son œuvre ; qui ne l'obtient pas court inévitablement à sa perte dans ses moindres mouvements.

Quelle est la contenance de ceux qui régissent l'empire ? « Hésitants, comme s'ils traversaient un grand fleuve en hiver ; circonspects, comme s'ils craignaient les quatre voisinages ; majestueux, comme des hôtes de marque ; fondants, comme la glace qui se dissout ; massifs, comme le bois brut ; confus, comme les eaux troubles ; vastes, telle une vallée. » Hésiter comme pour traverser un grand

fleuve en hiver, c'est ne pas oser s'avancer étourdiment. Craindre les quatre voisinages, c'est redouter de causer du tort à autrui. Être majestueux comme un hôte, c'est manifester une humble déférence. Fondre comme la glace qui se dissout, c'est ne pas oser accumuler les trésors. Être massif comme le bois brut, c'est ne pas oser viser la perfection pointilleuse. Être confus comme les eaux troubles, c'est ne pas oser trancher avec une clarté arrogante. Être vaste comme une vallée, c'est ne pas oser s'enfler jusqu'à déborder.

j. Ne pas oser s'avancer, c'est se tenir en arrière et refuser de passer le premier. Craindre de se blesser soi-même, c'est observer la souplesse et la faiblesse sans jamais s'enorgueillir. Être humble et déférent, c'est s'abaisser soi-même pour honorer autrui. Ne pas oser accumuler, c'est se dépouiller soi-même sans chercher la solidité rigide. Ne pas oser viser la perfection, c'est admettre ses propres lacunes sans revendiquer la plénitude. Ne pas oser affecter la pureté, c'est endurer l'opprobre et la souillure sans revendiquer la fraîcheur immaculée. Ne pas oser s'enfler, c'est voir sa propre insuffisance et s'interdire de paraître sage par soi-même.

k. Reculer pour pouvoir devancer, observer la souplesse et la faiblesse pour pouvoir régner, s'abaisser pour pouvoir dominer les hommes, se dépouiller pour trouver la vraie solidité, admettre ses lacunes pour atteindre la plénitude, accepter l'opprobre pour demeurer dans la pureté, admettre son insuffisance pour devenir un sage : tel est le

Dao. Il agit par le non-agir (*wu wei*), et il n'est rien qu'il n'accomplisse.

La justice supérieure

1. Laozi dit :

a. De tous ceux qui étudient, quiconque sait discerner la distinction entre le Ciel et l'homme, pénétrer le fondement de l'ordre et du désordre, clarifier son cœur et purifier sa volonté pour les y maintenir, apercevoir le début et la fin pour revenir au néant et au vide, peut être qualifié d'éclairé.

Le fondement du gouvernement, c'est l'humanité et la justice (*ren yi*) ; son aboutissement, ce sont les lois et les mesures. Ce par quoi l'homme vit, c'est le fondement ; ce par quoi il ne vit pas, c'est l'aboutissement. Fondement et aboutissement ne font qu'un seul corps ; aimer l'un et l'autre, c'est la nature. Placer le fondement avant l'aboutissement, c'est ce que fait l'homme de bien (*jun zi*) ; placer l'aboutissement avant le fondement, c'est ce que fait l'homme de peu (*xiao ren*). La loi existe pour assister la justice ; priser la loi en rejetant la justice, c'est faire grand cas du chapeau et des chaussures tout en oubliant la tête et les pieds.

b. Ceux qui prisent l'humanité et la justice recherchent l'ampleur et la grandeur. Quiconque n'accroît pas l'épaisseur tout en étendant la largeur court à la ruine ; quiconque n'élargit pas les fondations tout en augmentant la hauteur provoque l'effondrement. C'est pourquoi, à moins d'élargir la

poutre faîtière, on ne peut supporter un lourd fardeau : pour supporter une charge lourde, rien ne vaut la poutre faîtière ; pour porter un État, rien ne vaut la vertu (*de*).

La possession du peuple par le prince des hommes est pareille à la présence de fondations pour une cité, ou à la présence de racines pour un arbre : si les racines sont profondes, le tronc est solide ; si les fondations sont épaisses, le sommet est en paix. C'est pourquoi les affaires qui ne prennent pas la vertu et la Voie (*dao de*) pour fondement ne sauraient servir de règle permanente, et les paroles qui ne s'accordent pas avec les rois antiques ne sauraient servir de principe. Saisir des discours au vol et pratiquer un art d'opportunisme instantané, ce n'est pas là un principe universel pour l'empire.

2. Laozi dit :

a. La méthode pour gouverner les hommes est pareille à la conduite des quatre chevaux de l'attelage par Zaofu : il les rassemble et les conduit par le mors et la bride, règle et mesure leurs poitrines et leurs poitrinaux, trouvant le secret au fond de son cœur tout en s'accordant extérieurement à l'instinct des chevaux. C'est ainsi qu'il peut s'engager sur la route et atteindre de lointaines distances, avec un surcroît de souffle et de force ; qu'il s'avance, recule, tourne ou serpente, tout se déroule selon ses vœux, car il a véritablement acquis cet art.

b. Or, le pouvoir et l'autorité sont le char du prince des hommes, et les grands ministres sont les quatre chevaux de son attelage. La personne ne

peut se séparer de la sécurité du char, et les mains ne sauraient perdre le contact avec le cœur des quatre chevaux. Par conséquent, si les quatre chevaux ne sont pas harmonisés, Zaofu ne peut trouver sa route ; si le souverain et les ministres ne sont pas unis, le sage ne peut instaurer le bon ordre. En maniant le Dao pour conduire l'attelage, les talents moyens peuvent être pleinement exploités ; en manifestant clairement les distinctions pour les guider, les perversités et les duplicités peuvent être enrayées. Lorsque les événements surviennent, on en observe les mutations ; lorsque les affaires se présentent, on répond à leurs transformations. Si les proches ne sont pas dans le désordre, les lointains se trouvent pacifiés. Sans recourir à un enseignement de circonstance, on obtient la Voie naturelle : lors même qu'on agirait dix mille fois, on ne commettrait pas d'écart.

3. Laozi dit :

a. Quiconque pratique le Dao ferme les chemins de la perversité et prévient le mal avant qu'il ne se produise. Il ne prise pas sa propre rectitude, mais prise le fait qu'il est rendu incapable d'agir mal. C'est pourquoi il est dit : « Ne pas exposer d'objets désirables, c'est faire qu'il n'y ait pas de jour où l'on convoite ; ne pas offrir de prises à la convoitise, c'est faire qu'il n'y ait pas de jour où l'on se dispute. »

b. Ainsi, les désirs humains se trouvent relâchés et la justice publique s'accomplit. Que ceux qui ont du superflu s'arrêtent à la mesure, et que ceux qui

manquent atteignent à l'usage : alors l'empire peut être unifié. Si l'on délaisse les devoirs de sa charge pour écouter les louanges et les blâmes mensongers, si l'on abandonne le mérite laborieux pour recourir au clan et à la coterie, alors les arts bizarres prospèrent à l'excès, les préposés manquent à leur fonction, les mœurs du peuple se troublent dans l'État et les fonctionnaires méritants se querellent à la cour. C'est pourquoi, si l'on emploie le Dao pour diriger les hommes, on domine ; sans lui, on est dominé par eux.

4. Laozi dit :

a. Il y a des règles permanentes pour gouverner un État : le profit du peuple en est le fondement ; il y a une Voie pour la politique et l'enseignement, et la mise en pratique actuelle prime sur celle des anciens. Si une mesure profite au peuple, il n'est pas nécessaire d'imiter le passé ; si elle satisfait aux besoins des affaires, il n'est pas nécessaire de suivre les us et coutumes. C'est pourquoi le souverain adapte ses lois aux temps et fait évoluer les rites avec les mœurs ; les vêtements et les instruments conviennent chacun à leur usage, les ordonnances et les mesures épousent chacune leur convenance. Ainsi, réformer l'héritage du passé ne saurait être blâmable, et suivre aveuglément les coutumes ne suffit pas à mériter les éloges.

b. Répéter les livres des anciens rois ne vaut pas d'écouter leurs paroles ; écouter leurs paroles ne vaut pas de comprendre le motif qui les a dictées. Ce qui a dicté ces paroles, c'est ce que les mots ne

sauraient exprimer. C'est pourquoi il est dit : « Le Dao qui peut être tracé n'est pas le Dao éternel, et le nom qui peut être nommé n'est pas le nom éternel. »

c. Ce sur quoi s'appuie l'homme parfait est nommé le Dao : il est semblable à l'or et à la pierre, dont l'accord unique ne se modifie pas. Les affaires, quant à elles, sont semblables au luth et à la cithare : à chaque fin de morceau, on modifie l'accord. C'est pourquoi les institutions juridiques, les rites et la musique sont des instruments de gouvernement, des principes de gouvernement. Voilà pourquoi l'on ne saurait discourir du Dao suprême avec un lettré borné, prisonnier de ses préjugés mondains et ligoté par son éducation.

5. Laozi dit :

a. Comment y aurait-il des lois immuables dans l'empire ? Dès lors qu'on s'accorde avec les affaires du siècle, que l'on suit la raison humaine, que l'on se conforme au Ciel et à la Terre, et que l'on observe la juste mesure envers les esprits et les démons, on peut former un gouvernement droit.

Jadis, les Trois Souverains n'émettaient pas d'ordonnances et le peuple obéissait ; les Cinq Empeurs émettaient des ordonnances mais sans infliger de châtiments ; la dynastie des Xia ne manquait pas à sa parole ; les hommes des Yin recourraient aux serments solennels ; les hommes des Zhou concluaient des pactes jurés. Dans les époques de décadence, les hommes supportent l'opprobre et font bon marché de la honte ; ils sont avides de

profits et dénués de pudeur. C'est pourquoi les lois et les ordonnances épousent les mœurs du peuple et se modèrent dans la souplesse ou la rigueur, comme les instruments s'adaptent au temps et se plient à la convenance.

Ceux qui sont asservis aux lois ne sauraient entreprendre de lointains desseins, et les hommes ligotés par les rites ne sauraient faire face aux changements. Il faut posséder une clarté de vision solitaire et une ouïe solitaire pour être capable de pratiquer le Dao en maître souverain.

b. Quiconque comprend la source d'où naît la loi sait agir différemment selon les temps ; quiconque ignore les principes du gouvernement ne fera qu'accumuler le désordre en s'entêtant à suivre les usages. Aujourd'hui, ceux qui étudient suivent les traces anciennes et héritent des pratiques du passé : tenant entre leurs mains les rouleaux des livres, s'attachant à la lettre des lois, ils veulent instaurer l'ordre en affirmant qu'en dehors de cela, il n'est pas de salut. Ils ressemblent à cet homme qui tient un tenon carré et qui entend l'enfoncer dans une mortaise ronde : il va se donner bien du mal !

Empêcher le péril et réformer le désordre, nul ne le peut sans sagesse ; s'en tenir de prime abord au passé, c'est un excès qui demeure accessible à quiconque. C'est pourquoi une loi qui ne sert à rien, le sage ne l'applique pas ; une parole sans fondement, le prince éclairé ne l'écoute pas.

6. Wenzhi interrogea en ces termes : D'où la loi tire-t-elle sa naissance ? Et Laozi dit :

a. La loi naît de la justice (*yi*), et la justice naît de ce qui convient à la multitude. Ce qui convient à la multitude s'accorde avec le cœur des hommes : tel est le secret du gouvernement. La loi ne descend pas du Ciel, elle ne jaillit pas de la Terre ; elle émane du cœur des hommes, revient à soi et se redresse d'elle-même. Quiconque atteint véritablement le fondement ne se trouble pas dans l'aboutissement ; qui connaît l'essentiel ne s'égare pas dans le doute. Ce qu'on possède en soi-même, on ne le réprouve pas chez autrui ; ce qu'on ne possède pas en soi-même, on ne l'exige pas ailleurs dans le monde. Ce qu'on impose aux inférieurs, on ne l'enfreint pas soi-même. C'est pourquoi, lorsque le prince des hommes édicte la loi, il commence par s'en servir comme d'un modèle et d'une règle pour lui-même : l'interdiction triomphe ainsi de sa propre personne, et l'ordre s'exécute dès lors sur le peuple.

b. La loi est l'équerre et le fil à plomb de l'empire, la mesure et la balance du prince des hommes. Établir la loi, c'est mettre hors la loi ce qui n'est pas conforme à la loi. Une fois la loi établie, quiconque entre dans le fil à plomb est récompensé, quiconque s'en écarte est châtié. On ne fait pas grâce du châtiment aux plus humbles, on n'allège pas la récompense des plus nobles. Quiconque transgresse la loi, fût-il un sage, est impitoyablement châtié ; quiconque respecte la mesure, fût-il un homme vulgaire, demeure innocent. C'est pour cette raison que la justice publique s'accomplit et que les désirs égoïstes se trouvent étouffés.

c. Jadis, l'institution des fonctionnaires avait pour but d'interdire au peuple de se livrer à sa propre licence ; l'établissement du monarque avait pour but de régenter les fonctionnaires pour les empêcher d'agir de façon arbitraire ; et les lois, les mesures et les principes de gouvernement avaient pour but d'interdire au souverain de trancher par des décisions abusives. Nul ne pouvant se livrer à ses penchants, l'ordre triomphe et se trouve réalisé. C'est pourquoi il convient de revenir à la simplicité et au non-agir (*wu wei*). Le non-agir ne signifie pas rester inerte : il signifie que tout découle naturellement de lui-même.

7. Laozi dit :

Celui qui excelle à récompenser y met peu de dépenses mais obtient de grands encouragements ; celui qui excelle à châtier rend les peines rares mais réprime la perversité ; celui qui excelle à donner use de mesure tout en accomplissant la vertu ; celui qui excelle à prélever obtient de larges rentrées sans susciter de rancœur.

C'est pourquoi le sage s'appuie sur ce qui plaît au peuple pour l'encourager au bien, et s'appuie sur ce que le peuple hait pour réprimer la perversité. Récompenser un seul homme fait que l'empire se rue vers le bien ; châtier un seul homme fait que l'empire tremble. Ainsi, la récompense suprême ne coûte pas, et le châtiment suprême n'est pas abusif. Le sage s'en tient à la concision et il gouverne avec grandeur : c'est ce que cela veut dire.

8. Laozi dit :

a. La conduite du ministre consiste à débattre des propositions et à juger des situations, à primer l'action par ses initiatives, et à garder sa charge tout en précisant les attributions de chacun pour obtenir le succès. C'est pourquoi, si le souverain et le ministre ont des voies différentes, il y a bon ordre ; s'ils ont la même voie, c'est le désordre. Chacun obtenant ce qui lui convient et occupant sa juste place, le supérieur et l'inférieur ont de quoi se commander mutuellement. Par conséquent, la branche ne saurait être plus grosse que le tronc, ni l'extrémité plus forte que la racine : cela signifie que le léger et le lourd, le grand et le petit exercent un contrôle mutuel.

b. Celui qui détient l'autorité et la puissance tient un objet fort exigü mais assume un fardeau considérable ; sa garde est fort concise, mais son domaine de contrôle est fort vaste. Un bois de dix tours de bras soutient une toiture de mille livres : c'est l'effet de la position ; un verrou de cinq pouces suffit pour commander l'ouverture et la fermeture : c'est l'effet du lieu stratégique que l'on occupe.

Les ordres qu'on émet par en bas doivent être exécutés : qui s'y soumet trouve l'avantage, qui s'y oppose court au désastre. Si tout l'empire obéit et suit, c'est par docilité ; si l'on émet des ordres et des interdictions qui s'exécutent, c'est parce qu'on s'appuie sur la masse pour faire autorité.

Le souverain juste n'est pas capable de dispenser tous les profits aux peuples de l'empire, mais il favorise un seul homme et l'empire le suit ; l'homme

violent n'est pas capable d'infliger tous les maux à l'intérieur des mers, mais il lèse un seul homme et l'empire se révolte contre lui. C'est pourquoi l'on ne saurait trop examiner ses actes et ses nominations.

9. Laozi dit :

Replier un pouce pour allonger d'une coudée, faire un petit tort pour obtenir un grand droit : c'est là ce que pratiquent les sages. Or, lorsque le prince des hommes juge ses ministres, s'il ne comptabilise pas leurs grands mérites, embrasse seulement leurs traits généraux et va chercher leurs petites vertus, il s'écarte de la méthode pour acquérir des sages.

C'est pourquoi, lorsqu'un homme possède une vertu profonde, on ne vient pas chicaner ses petits travers ; lorsqu'il jouit d'une grande renommée, on ne vient pas étudier ses menus antécédents. Dans la nature humaine, il n'est personne qui ne possède quelque défaut : accomplir le grand dessein, voilà l'essentiel ; d'éventuelles petites fautes ne sauraient être tenues pour un fardeau. Si le grand dessein n'est pas accompli, les petits accomplissements ne suffisent pas à obtenir les éloges. Par conséquent, qui fait preuve de petitesse minutieuse n'aboutit à aucun succès ; qui critique les actions des autres n'embrasse pas la multitude. Qui embrasse le grand a des largesses relâchées ; qui mesure large a une renommée lointaine : telle est la règle pour juger les ministres.

10. Laozi dit :

a. De l'antiquité jusqu'à nos jours, il n'est personne qui ait su mener une conduite en tous points parfaite. C'est pourquoi l'homme de bien (*jun zi*) n'exige pas la perfection d'un seul homme : il est carré sans couper, intègre sans blesser, droit sans excès, vaste et éclairé sans critiquer. En matière de vertu, de Voie, d'arts civils et martiaux, on n'exige pas des hommes qu'ils déploient la force ; on se cultive soi-même par le Dao sans rien exiger des autres, rendant les récompenses aisées. Se cultiver soi-même par le Dao, c'est s'épargner toute infirmité.

Le disque de jade (*huang*) de la dynastie des Xia ne saurait être exempt de taches, et la perle de la Lune Lumineuse (*ming yue*) ne saurait être exempte d'impuretés ; pourtant, l'empire en fait son trésor, car il ne laisse pas de petits défauts nuire à une grande beauté. Aujourd'hui, aller épinglez les défauts des hommes tout en oubliant leurs qualités pour prétendre rechercher des sages dans l'empire, c'est chose ardue !

b. La foule des hommes ne voit que la bassesse d'une position, l'obscurité d'une condition ou l'ignominie d'une tâche, sans savoir discerner leur grand dessein. C'est pourquoi, dans l'art de juger les hommes : face au pouvoir, on observe ce qu'ils promeuvent ; face à la richesse, on observe ce qu'ils prodiguent ; dans la détresse, on observe ce qu'ils acceptent ; dans la bassesse, on observe ce qu'ils accomplissent. On éprouve leur sagesse et leur bravoure dans l'adversité et les épreuves ; on observe

leur constance en les agitant par la joie et l'allégresse ; on éprouve leur humanité en leur confiant des biens et des richesses ; on observe leur intégrité en les ébranlant par la frayeur et l'effroi. Ainsi, la nature humaine peut être connue.

11. Laozi dit :

Se replier, c'est ce par quoi l'on cherche à s'étendre ; s'infléchir, c'est ce par quoi l'on cherche à se redresser. Replier un pouce pour étendre d'une coudée, faire une petite courbure pour obtenir un grand droit : c'est ce que fait l'homme de bien (*jun zi*). Tous les fleuves coulent ensemble : qui ne se jette pas dans la mer ne devient pas une vallée. Les marches et les courses prennent des directions diverses : qui ne se rallie pas au bien ne devient pas un homme de bien. Une belle parole a pour prix d'être praticable ; une belle action a pour prix l'humanité et la justice.

b. La faute de l'homme de bien est pareille à l'éclipse du soleil et de la lune : elle ne nuit pas à sa clarté. C'est pourquoi le sage n'agit pas à la légère, et le brave ne tue pas sans raison : il choisit ce qui est juste pour agir, il calcule avant de s'exécuter. Ainsi, l'entreprise réussit et le mérite est digne d'être invoqué ; la personne est établie et le renom est digne d'être proclamé.

Même doté d'intelligence, il faut impérativement prendre l'humanité et la justice pour fondement avant de pouvoir s'établir. Intelligence et justice marchant de concert, le sage prend l'humanité et la justice pour équerre et fil à plomb : quiconque

entre dans ce tracé est nommé un homme de bien, quiconque s'en écarte est nommé un homme de peu (*xiao ren*). L'homme de bien, fût-il voué à la mort, ne voit pas son renom s'effacer ; l'homme de peu, fût-il parvenu au pouvoir, ne voit pas son crime effacé.

Saisir de la main gauche la carte de l'empire tout en s'égorgeant de la main droite, pas même un nigaud ne le ferait : car la personne est plus précieuse que l'empire ! En revanche, mourir dans le service du souverain et des parents en regardant la mort comme un retour à soi, c'est que la justice l'emporte sur la personne. C'est pourquoi, comparé aux suprêmes profits de l'empire, le corps est chose minime ; comparé à l'humanité et à la justice, le corps est léger : tel est l'effet de prendre l'humanité et la justice pour équerre et fil à plomb.

12. Laozi dit :

a. La plénitude de la vertu et de la Voie (*dao de*) est semblable au soleil et à la lune : les barbares des quatre points cardinaux (Yi, Di, Man, Mo) ne sauraient en altérer l'orientation. Si les inclinations et les choix concordent, le blâme et la louange dépendent des mœurs ; si les intentions et les actions sont uniformes, la détresse ou la réussite dépendent du temps ; si les affaires s'accordent avec le siècle, l'œuvre s'accomplit ; si les efforts épousent le moment opportun, le renom s'établit. C'est pourquoi l'homme qui érige son œuvre et son renom se montre simple face au siècle et circonspect face aux temps : lorsque le moment opportun surgit, il n'y a pas un instant à perdre.

b. Jadis, ceux qui maniaient les armes ne le faisaient pas par cupidité des terres ou convoitise des trésors et des dépouilles : c'était pour sauvegarder ce qui périssait, pacifier le désordre et extirper les fléaux du peuple. Les hommes avides et pleins de désirs ravagent l'empire, causent le tumulte parmi les dix mille familles et ne laissent à personne le repos en sa demeure. C'est alors qu'un sage surgit, châtie les méchants, apaise le siècle troublé et supprime les fléaux de l'empire, transformant l'impur en pur et le péril en paix ; de sorte qu'il ne peut faire autrement que d'employer la force. L'Empereur Rouge s'étant fait incendiaire, l'Empereur Jaune le captura ; Gonggong s'étant fait un fléau par les eaux, Zhuanxu le mit à mort.

c. Enseigner les hommes par le Dao, les guider par la vertu, et s'ils n'écoutent pas, venir à eux par l'autorité martiale ; s'ils n'obéissent pas à cette autorité, alors les dompter par les armes et les cuirasses. Tuer un peuple innocent pour entretenir un prince inique, il n'est pas de plus grand malheur ; amasser les richesses de l'empire pour subvenir aux désirs d'un seul homme, il n'est pas de fléau plus terrible. Assouvir les convoitises d'un seul homme tout en nourrissant les maux de l'intérieur des mers, c'est ce que les lois naturelles du Ciel n'admettent pas.

Si l'on établit un prince, c'est pour réprimer la violence et le désordre ; mais si, s'emparant de la force des dix mille familles, il se met au contraire à ravager et à piétiner, c'est comme avoir pourvu un tigre d'ailes : comment ne pas l'abattre ? Celui qui

élève des poissons doit impérativement chasser les loutres ; celui qui élève des oiseaux et des bêtes doit impérativement supprimer les chacals et les loups ; combien plus a-t-on raison lorsqu'il s'agit de la vie du peuple ! Telle est la raison pour laquelle les armes et les cuirasses viennent à se lever.

13. Laozi dit :

a. Gouverner un État par le Dao exige qu'en haut il n'y ait pas d'ordonnances pointilleuses, que dans les bureaux l'administration ne soit pas tracassée, que chez les lettrés la conduite ne soit pas hypocrite, et que chez les artisans l'habileté ne soit pas perverse. Alors les affaires sont menées sans troubles, les instruments sont efficaces sans fioritures.

Il n'en va pas ainsi dans un siècle troublé : ceux qui agissent s'entre-poussent vers l'orgueil ; ceux qui pratiquent les rites s'entre-fanatissent dans l'artifice ; les chars et les voitures se complaisent dans les sculptures excessives ; les ustensiles poussent le ciselage à l'extrême ; ceux qui recherchent les biens se disputent ce qui est rare pour en faire des trésors ; ceux qui dissertent sur les textes poursuivent la tracasserie et la confusion. Les affaires se perdent en sophismes subtils, s'attardent des années sans jamais aboutir : sans profit pour l'ordre, elles ne servent qu'au désordre. Les artisans fabriquent des objets bizarres qui exigent des années pour être achevés, sans la moindre utilité pratique.

b. C'est pourquoi la règle de Shennong était : « Si l'homme robuste ne laboure pas, il y a des gens

dans l'empire qui souffriront de la faim ; si la femme ne tisse pas, il y a des gens dans l'empire qui souffriront du froid. » Dès lors, le prince labourait de ses propres mains et son épouse tissait de ses propres mains pour servir d'exemple à tout l'empire. En guidant le peuple, il ne prisait pas les biens difficiles à obtenir, il ne chérissait pas les objets inutiles. C'est pourquoi, si celui qui laboure ne fait pas d'effort, on n'a de quoi nourrir sa vie ; si celle qui tisse ne fait pas d'effort, on n'a de quoi vêtir son corps. Le surplus et le manque trouvant chacun leur juste équilibre, l'alimentation et le vêtement sont abondants et aisés, la perversité et la duplicité ne naissent pas, le repos et la paix règnent sans tumulte, l'empire est dans l'harmonie. Les sages n'ont nulle part où déployer leurs talents, et les braves n'ont nulle part où asseoir leur autorité.

14. Laozi dit :

a. La pratique des hégémons et des rois consiste à concevoir des plans et à dresser des stratégies, à se saisir de la justice (*yi*) pour se mettre en mouvement, non pas pour chercher sa propre subsistance, mais pour sauver ce qui périt. C'est pourquoi, lorsqu'on apprend qu'un prince ennemi opprime brutalement son peuple, on lève les armes pour aller camper à ses frontières, en lui reprochant son iniquité et en épinglant ses fautes. Une fois l'armée parvenue aux portes du pays, on ordonne aux chefs militaires : « N'abattez pas les arbres, ne fouillez pas les tombes, ne détruisez pas les cinq céréales, n'incendiez pas les récoltes engrangées, ne prenez

pas le peuple en otage, ne rassemblez pas les bêtes et les troupeaux ! »

b. Puis on proclame les ordonnances suivantes : « Le prince de ce pays transgresse le Ciel et la Terre, outrage les esprits et les démons, prononce des jugements inévitables et massacre des innocents : il est ce que le Ciel châtie et ce que le peuple prend en haine. Si nos armes viennent ici, c'est pour abolir l'iniquité et conférer le pouvoir à qui possède la vertu. Quiconque osera s'opposer à la Voie du Ciel et se faire le voleur du peuple verra sa personne châtiée et son clan exterminé. Ceux qui se soumettront en famille recevront des fiefs familiaux ; ceux qui se soumettront en tant que village recevront des récompenses locales ; ceux qui se soumettront en tant que canton en resteront investis ; ceux qui se soumettront en tant que district recevront le titre de marquis du lieu. »

c. Une fois le pays conquis, on épargne sa population ; on renverse le prince, on réforme l'administration, on honore les hommes de distinction, on met en avant les sages et les vertueux, on secourt les orphelins et les veuves, on prend en pitié les pauvres et les miséreux, on ouvre les prisons et on récompense ceux qui ont du mérite. Les cent familles ouvrent leurs portes pour accueillir les libérateurs, préparent le riz, craignant seulement qu'ils ne viennent pas !

Lorsque l'armée de la justice arrive aux frontières, elle s'arrête sans avoir à combattre ; l'armée de l'injustice, en revanche, amasse les cadavres et fait couler le sang, les deux camps s'affrontant dans le corps à corps. C'est pourquoi qui combat pour

s'approprier des terres ne peut obtenir le pouvoir, et qui cherche son propre intérêt ne peut établir son œuvre. Quiconque entreprend les affaires pour autrui est aidé par la multitude ; quiconque n'agit que pour soi est abandonné par tous. Ce que meut la multitude, si faible soit-il, devient puissant ; ce que déserte la multitude, si grand soit-il, périt inévitablement.

15. Laozi dit :

a. La justice supérieure (*shang yi*) consiste à gouverner l'État et la nation, à régir l'intérieur des frontières, à pratiquer l'humanité et la justice, à propager la vertu et les bienfaits, à établir des lois droites et à fermer les chemins de la perversité. Les ministres sont attachés et soumis, le peuple est en harmonie, le haut et le bas ne font qu'un seul cœur, les ministres unissent leurs forces. Les princes vassaux s'inclinent devant cette autorité, et les quatre points cardinaux chérissent cette vertu. En corrigeant et rectifiant le sanctuaire ancestral à l'intérieur, on brise l'élan des chars à mille lieues de distance ; en émettant des ordres et des décrets, on obtient l'écho de tout l'empire : voilà le degré suprême.

Avoir un vaste territoire et un peuple nombreux, un souverain sage et des généraux de valeur, un État riche et des troupes puissantes, des serments fidèles et des ordres clairs, si bien qu'au moment d'affronter l'ennemi, avant même que les armes ne se croisent et que les lames ne se touchent, l'ennemi s'enfuit en désordre : voilà le second degré.

b. Connaître les dispositions du terrain, manier à son profit les défilés et les passages étroits, comprendre les mutations d'une politique rigoureuse, observer l'art des formations militaires, pour qu'au moment où les lames blanches se croisent et où les flèches volent en pluie, on piétine les morts et on secoure les blessés, avec du sang qui coule sur mille lieues et des ossements découverts qui remplissent les campagnes : voilà le degré inférieur de la justice.

La victoire ou la défaite d'une armée réside dans sa politique : si la politique l'emporte sur le peuple et que les inférieurs sont attachés à leur supérieur, l'armée est puissante ; si le peuple l'emporte sur la politique et que les inférieurs se rebellent contre leur supérieur, l'armée est faible. La justice suffit à attendrir le peuple de l'empire, les réalisations suffisent à faire face aux urgences de l'empire, le choix des hommes suffit à gagner le cœur des sages, les stratégies suffisent à trancher les décisions d'importance : telle est la voie de la justice supérieure.

16. Laozi dit :

a. Ce par quoi un État est puissant, c'est la disposition à mourir ; ce par quoi l'on est disposé à mourir, c'est la justice (*yí*) ; ce par quoi la justice s'exécute, c'est l'autorité. C'est pourquoi donner des ordres par les lettres et soumettre par les armes, c'est ce qu'on appelle la certitude de la conquête ; l'autorité et la justice marchant de concert, c'est ce qu'on appelle la puissance absolue. Lorsque les lames blanches se croisent et que les flèches et les

pierres tombent comme la pluie, et que les soldats se disputent la vaillance, c'est parce que les récompenses sont fidèles et que les châtimens sont clairs.

b. Le supérieur regarde l'inférieur comme son fils, et l'inférieur sert le supérieur comme son père ; le supérieur regarde l'inférieur comme son cadet, et l'inférieur sert le supérieur comme son aîné. Si le supérieur regarde l'inférieur comme son fils, il régnera évidemment sur les quatre mers ; si l'inférieur sert le supérieur comme son père, il administrera évidemment l'empire. Si le supérieur regarde l'inférieur comme son cadet, on n'hésitera pas à mourir pour lui ; si l'inférieur sert le supérieur comme son aîné, on n'hésitera pas à périr pour lui. C'est pourquoi une troupe unie comme un clan de pères, de fils, de cadets et d'aînés, nul ne peut lutter contre elle.

Par conséquent, le prince juste cultive sa politique à l'intérieur pour accumuler sa vertu, ferme l'accès aux perversités à l'extérieur pour manifester son autorité ; il observe la fatigue et le repos de ses hommes pour connaître leur faim et leur satiété, et fixe le jour de la bataille en faisant en sorte qu'on regarde la mort comme un retour à soi : tel est l'effet de l'affection prodiguée.

Les rites supérieurs

1. Laozi dit :

a. Les hommes vrais (*zhen ren*) de la haute antiquité respiraient en harmonie avec le yin et le yang, et il n'était aucun être de la création qui ne tournât ses regards vers leur vertu pour y trouver l'accord et la docilité. En ce temps-là, ils gouvernaient les replis les plus secrets de l'esprit et réalisaient d'eux-mêmes la simplicité pure. La simplicité pure n'étant pas dissipée, les dix mille êtres jouissaient d'une grande béatitude. Puis, au déclin du siècle, avec l'avènement de Fuxi, on devint ténébreux et laborieux, cherchant tous à s'arracher à l'innocence de l'enfance pour s'éveiller aux secrets du Ciel et de la Terre : la vertu devint tracassée et perdit son unité.

b. Vinrent Shennong et l'Empereur Jaune : alors, on soumit l'empire à l'examen, on fixa les cordages et les mailles des quatre saisons, on accorda le yin et le yang ; dès lors, il n'y eut pas un seul homme du peuple qui ne redressât son corps pour réfléchir, qui ne tendît l'oreille et n'écarquillât les yeux : l'ordre régnait, mais non plus l'harmonie. Plus tard, aux époques des Xia et des Yin, les convoitises s'étendirent aux choses, la clairvoyance se laissa séduire par le dehors, et la nature vitale perdit sa vérité.

c. Enfin surgit la maison des Zhou, où l'on affa-
dit la liqueur pure et dispersa la simplicité, s'écar-
tant du Dao pour s'adonner à l'artifice, faisant de
la perversité une règle de conduite. L'astuce et la
rouerie firent leur éclosion, singeant le savoir pour
imiter les sages, brandissant des impostures bril-
lantes pour menacer la foule, ciselant et ornant les
Poèmes (Shi) et les Documents (Shu) pour mar-
chander le renom et la louange. Chacun cherchait à
déployer son intelligence mensongère pour se faire
valoir dans le siècle, perdant ainsi le fondement
ultime des choses. Voilà pourquoi la perte de la
nature vitale par le siècle et le progrès de son déclin
viennent de loin.

d. C'est pourquoi l'étude de l'homme accompli
cherche à ramener la nature au néant et à promener
son cœur dans le vide ; l'étude du vulgaire, au con-
traire, arrache la vertu et piétine la nature, tour-
mente les cinq viscères au-dedans, déchaîne la vio-
lence et transgresse la connaissance pour crier sa
renommée aux oreilles du monde : c'est là ce que
l'homme accompli ne fait pas.

Arracher la vertu, c'est s'exhiber soi-même ; pié-
tiner la nature, c'est trancher sa propre vie. Quant
à l'homme accompli, il fixe sa pensée au-delà de
la mort et de la vie, il pénètre la raison de la gloire
et de l'ignominie ; que le monde entier le loue,
il n'en est pas plus encouragé ; que le monde entier
le blâme, il n'en est pas plus abattu : il a saisi
l'essentiel du Dao suprême.

2. Laozi dit :

a. Jadis, les hommes allaient les cheveux éparpillés, sans collet à leurs tuniques, pour régner en rois sur l'empire. Leur vertu engendrait sans tuer, donnait sans ravir ; le peuple ne critiquait pas leurs vêtements et partageait universellement le sentiment de leur vertu. En ce temps-là, le yin et le yang étaient dans la paix et l'harmonie, les dix mille êtres foisonnaient et prospéraient ; on pouvait tendre la main pour explorer les nids des oiseaux dans les airs, ou lier les bêtes farouches pour les mener à sa suite. Mais avec leur déclin, les oiseaux, les bêtes, les insectes et les serpents devinrent tous un fléau pour le peuple. On dut alors forger le fer et aiguiser les lames pour parer à ces calamités ; le peuple, pressé par le péril, chercha des commodités, prit des précautions face aux fléaux, chacun usant de son intelligence pour écarter ce qui nuisait et s'attacher ce qui profitait.

b. Les règles anciennes ne sauraient être suivies aveuglément, et les instruments ne sauraient être répétés sans changement. C'est pourquoi les lois et les mesures des rois antiques comportaient des modifications : ainsi qu'il est dit : « Le nom qui peut être nommé n'est pas le nom éternel. » Les Cinq Empereurs suivirent des voies différentes tout en couvrant l'empire de leur vertu ; les Trois Rois eurent des occupations diverses tout en transmettant leur renom à la postérité, car ils surent varier selon les temps. C'est comme Shikuang ajustant les cinq notes de la gamme : les déplacements et les variations de hauteur n'ont pas de règle fixe, mais mesurés à l'étalon, pas un seul ne sonne faux.

c. C'est pourquoi qui pénètre l'esprit de la musique sait la composer, car la musique possède un principe fondamental ; et qui sait l'usage de l'équerre, du compas, du crochet et du cordage sait gouverner les hommes. Dès lors, les institutions des rois antiques, lorsqu'elles ne conviennent plus, doivent être abolies, et les affaires des âges tardifs, si elles sont bonnes, doivent être mises en lumière. C'est pourquoi le sage institue les rites et la musique, mais n'est pas asservi par les rites et la musique ; il maîtrise les choses, mais n'est pas asservi par les choses ; il établit la loi, mais n'est pas asservi par la loi. C'est pourquoi il est dit : « Le Dao qui peut être tracé n'est pas le Dao éternel. »

3. Laozi dit :

a. Les rois saints de la haute antiquité levèrent les yeux pour observer les figures du Ciel, baissèrent la tête pour saisir les mesures de la Terre, et puisèrent au milieu les règles de l'homme. Ils accordèrent le souffle du yin et du yang, harmonisèrent les souffles des quatre saisons, examinèrent les aptitudes des collines et des terres, des rives et des étangs, des sols fertiles ou stériles, élevés ou bas, afin d'établir les entreprises et de produire les richesses, d'écarter le fléau de la faim et du froid, et de prévenir le désastre des maladies. Au centre, ils accueillirent les affaires humaines pour instituer les rites et la musique, et pratiquèrent la voie de l'humanité et de la justice (*ren yi*) afin de régir les relations humaines.

b. Ils suivirent la nature du métal, du bois, de l'eau, du feu et de la terre pour fonder l'affection entre le père et le fils, et parachever la famille ; ils écoutèrent la pureté et le trouble des cinq notes de la gamme ainsi que la loi d'engendrement mutuel des six lois musicales pour fonder le devoir entre le souverain et le ministre, et parachever l'État ; ils observèrent l'ordre des mois de début, de milieu et de fin des quatre saisons pour fonder les règles entre aînés et cadets, et parachever la hiérarchie des charges. Ils divisèrent le territoire en provinces, partagèrent le royaume pour l'administrer, et fondèrent de grandes écoles pour enseigner : car tels sont les cordages et les mailles du gouvernement.

Quiconque obtient le Dao est élevé ; quiconque le perd est rejeté. Nul être n'a jamais connu l'expansion sans le relâchement, ni la splendeur sans la décadence. Seul le sage peut atteindre la splendeur sans connaître la défaite.

c. Lorsque le sage institua jadis la musique, c'était pour ramener les esprits, refouler la licence et faire retourner le peuple au cœur du Ciel ; mais lorsqu'elle parvint à sa décadence, elle dériva sans retour, faisant tomber les hommes dans la débauche et les attraites de la chair, sans souci des lois droites, maux qui répandus dans les âges ultérieurs menèrent à la ruine des États.

Lorsqu'il rédigea les livres, c'était pour ordonner la centaine d'affaires, permettre aux ignorants de ne pas oublier et aux sages de consigner les faits ; mais lorsqu'ils tombèrent en décadence, on s'en servit pour ourdir des artifices pervers, absoudre les coupables et massacrer les innocents.

Lorsqu'il traça les parcs et les enclos, c'était pour rassembler le matériel destiné aux temples ancestraux et entraîner les troupes pour parer à l'imprévu ; mais lorsqu'ils tombèrent en décadence, on s'y livra aux courses échevelées et à la chasse à courre, usurpant le temps du peuple et épuisant ses forces.

Lorsqu'il éleva les sages, c'était pour pacifier l'enseignement et redresser les procès ; les sages occupant les charges et les hommes capables les emplois, les bienfaits se répandaient sur les inférieurs et la multitude chérissait la vertu ; mais lorsqu'ils tombèrent en décadence, on forma des coteries et des clans, chacun poussant ses protégés, étouffant l'intérêt public pour courir après le profit privé, se cooptant du dedans et du dehors, plaçant les pervers au pouvoir et réduisant les sages à la retraite.

d. Telle est la loi du Ciel et de la Terre : parvenu à son zénith, tout rebrousse chemin ; comblé à l'excès, tout subit des pertes. C'est pourquoi le sage corrige les abus pour modifier les institutions, et lorsque les affaires s'achèvent, il les renouvelle : le beau réside dans l'harmonie, et le défaut dans l'esprit d'opportunité.

Selon la doctrine du Sage : pas de culture des rites et de la justice sans que la pudeur et l'honneur ne s'établissent. Si le peuple ignore la pudeur et l'honneur, il ne peut être gouverné ; s'il méconnaît les rites et la justice, les lois ne peuvent le redresser. À moins d'exalter le bien et de flétrir le mal, on ne s'oriente pas vers les rites et la justice ; sans lois,

pas de gouvernement possible, mais sans la connaissance des rites et de la justice, on ne peut appliquer les lois. La loi peut bien châtier celui qui manque à la piété filiale, mais elle ne saurait contraindre un homme à être pieux ; elle peut châtier le voleur, mais elle ne saurait rendre l'homme intègre.

e. Lorsque le roi saint est au pouvoir, il éclaire ce qu'il aime et ce qu'il hait pour le présenter aux yeux de tous, et règle le blâme et la louange pour servir de guide. Il rapproche et promeut les vertueux, méprise et écarte les vils. Les châtiments s'empilent sans qu'on ait besoin de les employer, les rites et la justice s'épanouissent, et l'on s'en remet aux sages et aux vertueux.

f. C'est pourquoi celui dont la sagesse surpasse dix mille hommes est nommé un esprit (*ying*) ; celui qui surpasse mille hommes est nommé un homme de talent (*jun*) ; celui qui surpasse cent hommes est nommé un héros (*jie*) ; celui qui surpasse dix hommes est nommé un brave (*hao*). Celui qui est clairvoyant sur la Voie du Ciel et pénètre la raison des sentiments humains, dont la grandeur suffit à contenir la foule, la bienfaisance à attendrir les lointains, et la sagesse à connaître l'opportunité, est un esprit. Celui dont la vertu suffit à éduquer, la conduite à illustrer la justice, la fidélité à gagner la multitude, et la clarté à éclairer les inférieurs, est un homme de talent. Celui dont la conduite peut servir de modèle et de miroir, dont la sagesse tranche les doutes, dont la fidélité garde les engagements, dont la probité permet de répartir les biens, et dont les

actes et les paroles peuvent servir de règles, est un héros. Celui qui garde sa charge sans défaillance, demeure dans la justice sans partialité, ne cherche pas un salut lâche devant le péril et ne convoite pas indignement le profit, est un brave.

Esprits, talents, héros et braves, chacun selon la mesure de son talent occupe sa position. On procède de la racine vers l'extrémité pour dominer le léger par le lourd ; le supérieur donne le ton et l'inférieur fait écho : à l'intérieur des quatre mers, tout converge vers un seul et même cœur. On repousse la cupidité et la bassesse pour se tourner vers l'humanité et la justice ; le peuple est alors transformé, comme le vent incline les herbes.

g. Aujourd'hui, si l'on fait en sorte que des hommes vulgaires dominent sur les sages, d'ob-séquieuses lois ne sauraient réprimer leurs perversités : le petit ne peut régenter le grand, le faible ne peut commander au fort, telle est la nature immuable du Ciel et de la Terre. C'est pourquoi le souverain sage promeut les sages pour asseoir ses succès, tandis que le prince vulgaire promeut ceux qui lui ressemblent : en observant ce qu'ils promeuvent, l'ordre ou le désordre se trouvent tranchés ; en examinant leur entourage, la sagesse ou la bassesse peuvent être jugées.

4. Laozi dit :

a. Pratiquer les rites, c'est ciseler la nature humaine et tordre ses penchants. Si les yeux convoitent quelque chose, on l'interdit par la mesure ; si le cœur s'en réjouit, on le bride par les rites. Dans les

pas, les courses, les tournolements et les rondes, on plie les articulations et l'on s'incline obséquieusement ; on fait provision de chair sans se nourrir, on trouve du vin sans boire. Au-dehors, on emmaillote sa forme ; au-dedans, on tourmente sa vertu. On enchaîne l'harmonie du yin et du yang et l'on opprime la vérité de la nature vitale : aussi demeure-t-on toute sa vie un homme affligé. Pourquoi cela ? Parce qu'on ne remonte pas à la source des désirs pour les réguler, mais qu'on se contente de les interdire ; parce qu'on ne scrute pas l'origine des joies pour les modérer, mais qu'on se contente de les refreiner.

b. C'est comme cet homme qui enclôt une bête féroce sans boucher les brèches de son enclos, et prétend réfréner son instinct sauvage ; ou cet autre qui ambitionne de retenir le torrent des fleuves Yangtsé et Jaune en le barrant de ses mains ! C'est pourquoi il est dit : « Ouvrir les voies et conduire les affaires, c'est ce qui rend le salut à jamais impossible. »

Les rites, en effet, étouffent les passions et verrouillent les désirs, par la puissance de la seule justice ; et bien que le cœur s'étrangle et que la forme et la nature meurent de faim et de soif, on se force par contrainte parce qu'on ne peut faire autrement. C'est pourquoi la vie n'a plus sa durée naturelle (*tian nian*).

c. Les rites ne sauraient empêcher l'homme d'avoir des désirs, mais ils peuvent les arrêter ; la musique ne saurait empêcher l'homme de se réjouir, mais elle peut le modérer. Ah ! faire en sorte

que l'empire redoute les châtimens pour ne pas oser commettre de vols, est-ce comparable à faire en sorte qu'il n'y ait pas de cœur voleur ?

C'est pourquoi, lorsqu'on sait qu'un objet est sans utilité, même le plus cupide le dédaigne ; mais si l'on ignore son inutilité, le plus intègre ne saurait céder sa part. Si un prince cause la perte de l'État, périt de la main des hommes et devient la risée de l'empire, c'est toujours par la faute des convoitises !

Quiconque comprend que l'éventail en hiver et le manteau de fourrure en été sont sans utilité pour lui verra dix mille objets se dissoudre en poussière. C'est pourquoi brandir l'eau bouillante pour apaiser l'ébullition ne fait qu'accroître le bouillonnement : qui connaît le fond des choses se contente d'éteindre le feu.

5. Laozi dit :

a. Suivre sa nature propre pour agir, c'est ce que l'on nomme le Dao ; obtenir sa nature céleste, c'est ce que l'on nomme la vertu (*de*). Ce n'est qu'après avoir perdu sa nature que l'on commence à priser l'humanité et la justice ; mais une fois l'humanité et la justice établies, le Dao et la vertu se trouvent abolies. La simplicité pure venant à se dissiper, on pare le tout de rites et de musique ; le bien et le mal prenant forme, la foule en est éblouie ; les perles et le jade devenant précieux, l'empire est troublé.

Les rites, en effet, servent à distinguer le noble du vil, le haut du bas ; la justice sert à harmoniser les relations au sein de l'humanité, entre le souverain et le ministre, le père et le fils, les frères et les époux.

b. Or, dans les rites des âges décadents, on se salue avec obséquiosité tout en se déchirant ; ceux qui pratiquent la justice prodiguent les largesses tout en s'attirant le profit ; le souverain et le ministre s'inculpent mutuellement, et les membres d'une même chair nourrissent le ressentiment. C'est pourquoi, de même que l'accumulation des eaux engendre des vers qui se dévorent entre eux, ou que l'accumulation de la terre engendre des bêtes féroces qui se repaissent de leur propre chair, l'ornementation des rites et de la musique engendre la duplicité et la fraude.

c. Le gouvernement des âges décadents néglige d'accumuler les moyens de nourrir la vie : il affadit la quintessence de l'empire, dissipe sa simplicité, sème le trouble parmi la multitude, change la clarté en boue, blesse la nature vitale, bouleverse tout par l'agitation, consume la droiture et la loyauté.

d. L'homme perd sa nature propre, la loi contredit la justice, la conduite va à l'encontre de l'intérêt ; le basculement entre pauvreté et richesse, ou le sort d'un souverain comparé à un valet d'écurie, ne valent même plus la peine d'être débattus ! Quand abonde le surplus, on cède ; quand sévit le manque, on se dispute. De la cession naissent les rites et la justice ; de la dispute naissent la violence et le désordre. C'est pourquoi, si l'on a de multiples désirs, les affaires ne sont pas réglées ; si l'on recherche l'opulence, les luttes ne connaissent pas de trêve. Quand le siècle est bien gouverné, l'homme vulgaire observe la rectitude et les profits ne sauraient le tenter ; quand le siècle est troublé, l'homme

de bien (*jun zi*) se fait pervers et les lois ne sauraient le réprimer.

6. Laozi dit :

Le souverain d'un siècle décadent fore la pierre des montagnes, arrache les métaux et les jades, brise et polit les coquillages nacrés, fond le cuivre et le fer ; mais les dix mille êtres ne prospèrent pas. Il éventre les femelles porteuses, incinère les brousses, renverse les nids et brise les œufs : le phénix ne vole plus dans le ciel, la licorne ne gambade plus dans les campagnes. Il charpente le bois pour élever des terrasses, incendie les forêts pour chasser, épuise les marais pour pêcher, amasse la terre pour habiter sur des collines, creuse le sol pour boire aux puits, approfondit les cours d'eau pour en faire des étangs, dresse des murailles pour s'isoler, emprisonne les bêtes pour en faire des bêtes d'élevage : alors le yin et le yang se dérèglent et se contredisent, les quatre saisons perdent leur ordre, le tonnerre et les éclairs foudroient, la grêle et la gelée deviennent des fléaux. La plupart des dix mille êtres se dessèchent et flétrissent avant l'âge, les arbres et les herbes meurent dès l'été, les trois fleuves s'assèchent et cessent de couler.

On fragmente les montagnes, les rivières, les vallées et les gorges pour leur imposer des frontières et des limites ; on comptabilise la foule des hommes pour leur assigner des fractions et des nombres ; on installe des mécanismes et des obstacles compliqués pour se fortifier ; on réglemente les habits et les couleurs pour marquer la distinc-

tion entre le noble et le vil ; on emploie les sages et les incapables pour distribuer récompenses et châtiments : dès lors surgissent les armes et les armures, les querelles et les luttes. Le massacre barbare des innocents et la punition des hommes sans faute s'observent alors.

7. Laozi dit :

a. Le moment où le siècle s'apprête à perdre sa nature vitale est semblable au soulèvement de l'influence ténébreuse du yin. Le souverain est enténébré et sans clairvoyance, la Voie est abolie et ne chemine plus, la vertu est éteinte et ne rayonne plus. Ses actes violent le Ciel, ses ordres contrarient les quatre saisons ; le printemps et l'automne se rétractent dans leur harmonie, le Ciel et la Terre retirent leur vertu. Le prince est mal à l'aise sur son trône, les grands officiers se cachent et gardent le silence, les ministres flattent la volonté du souverain et ruinent les règles immuables, dédaignent les liens du sang pour assurer leur propre sécurité. Les pervers flattent et ourdissent de sombres complots en secret, singent les désirs du monarque ignorant pour faire triompher leurs basses œuvres.

b. C'est pourquoi le souverain et ses ministres se détachent et s'éloignent, les proches s'isolent et ne s'attachent plus. Dans les champs, nul végétal ne se dresse ; sur les routes, nul ne marche d'un pas nonchalant ; on amasse l'or au détriment de la probité, on accumule les murailles sans profit véritable. La carapace de la tortue ne sert plus qu'à tromper, les tiges d'achillée divinisent chaque jour sans fruit.

c. Alors, l'empire refuse de s'unir pour ne faire qu'une seule famille, les féodaux érigent des lois et des coutumes diverses et divergentes. On arrache l'arbre en le tirant par ses racines, on rejette son tronc, on affine les cinq châtiments en tailladant les chairs, on se dispute à la pointe d'un couteau, on fauche et on massacre la population jusqu'à en exterminer plus de la moitié. On lève les armées pour semer la détresse, on prend les villes d'assaut dans des massacres indiscriminés, on renverse les hauteurs et on ébranle la sécurité, on déploie de grands chars d'assaut, on dresse de hautes murailles, on aligne les troupes de bataille pour les jeter à la mort sur les routes et affronter un ennemi redoutable. Et lorsque le peuple finit par se révolter, on s'écrie que le renom est enfin parvenu à son comble ! On annexe des États, on s'approprie des terres, tandis que les cadavres s'entassent par centaines de milliers et que les vieillards et les enfants meurent par myriades de faim et de froid.

d. Depuis ce temps-là, l'empire n'a jamais su trouver le repos pour sa nature vitale ni la joie dans ses coutumes. C'est alors que les sages et les saints surgissent : ils s'emparent de la Voie et de la vertu, s'adjoignent l'humanité et la justice. Ils élèvent la sagesse des proches et font chérir la vertu par les lointains ; ils unifient l'empire en un tout homogène, se transmettent l'œuvre de génération en génération pour s'assister mutuellement. Ils rejettent les sources de la calomnie et de la flatterie, étouffent les discours creux et sophistiqués, abolissent les lois d'excision et de torture, éliminent les affaires tracassières et pointilleuses, balayent la trace

des rumeurs, ferment la porte des coteries, dissolvent l'intelligence subtile pour s'en remettre à la grande constante, détruisent les ramifications pour faire taire la clairvoyance, replongent dans la grande obscurité et l'indifférencié, afin que les dix mille êtres retournent chacun à leur racine.

L'homme parfait (*sheng ren*) n'est pas capable de faire naître les temps opportuns, mais lorsque le temps arrive, il ne le laisse pas échapper : voilà pourquoi l'interruption ne saurait être définitive.

8. Laozi dit :

a. Bien que les eaux de la rivière Feng atteignent dix brasses de profondeur, elles ne tolèrent pas les impuretés ; les pierres et les métaux y gisent au fond, et leur forme se laisse voir au-dehors. Ce n'est pas que l'eau ne soit profonde et limpide, mais les poissons, les tortues, les dragons et les serpents n'y trouvent pas de refuge. De même, les pierres ne font pas croître les cinq céréales, et les montagnes arides ne voient pas gambader les daims et les cervidés, car elles n'offrent nulle ombre ni abri.

C'est pourquoi gouverner en faisant de la sévérité une preuve de clairvoyance, de la dureté une preuve de lucidité, du châtimement des inférieurs une preuve de loyauté, et de la multiplicité des calculs une preuve de mérite, c'est semblable au tanneur qui détruit les peaux : c'est la voie du grand naufrage et de la grande déchirure. « Quand le gouvernement est terne et discret, le peuple est pur et simple ; quand le gouvernement est tracassier et tatillon, le peuple est fruste et défectueux. »

9. Laozi dit :

On gouverne l'État par la rectitude (*zheng*), on emploie les troupes par l'extraordinaire (*qi*). Exercez d'abord un gouvernement qui vous rende invaincu, et cherchez ensuite la victoire sur l'ennemi. Vouloir attaquer le désordre d'autrui alors que l'on n'est soi-même pas bien gouverné, c'est comme vouloir éteindre le feu par le feu ou arrêter l'eau par l'eau : employer de tels moyens, c'est se condamner à échouer. C'est pourquoi on emploie l'extraordinaire pour faire face à l'irrégularité.

L'extraordinaire, c'est d'employer le calme face au tumulte, l'ordre face au désordre, la satiété face à la faim, l'aisance face à la fatigue. Répondre par l'irrégulier, c'est employer le feu, le l'eau, le métal et le bois : comment n'emporterait-on pas la victoire ?

Dès lors, à vertu égale, le grand nombre l'emporte sur le petit nombre ; à force égale, le sage maîtrise l'ignorant ; à sagesse égale, celui qui possède le calcul domine celui qui en est privé.

